VIE

DE

CHARLES-QUINT

A YUSTE

Bruxelles. — Typ. de A. Lacroix, Van Meenen et Cie, 33, rue de la Putterie.

VIE

DE

CHARLES-QUINT

A YUSTE

PAR

W. H. PRESCOTT

TRADUCTION DE L'ANGLAIS PAR G. RENSON

BRUXELLES
A. LACROIX, VAN MEENEN ET Cie, ÉDITEURS
RUE DE LA PUTTERIE, 33

1861

VIE DE CHARLES-QUINT A YUSTE [1].

CHAPITRE PREMIER.

Le couvent de Yuste. — Adieux de Charles-Quint aux Pays-Bas. — Arrivée en Espagne. — Réception à Valladolid. — Voyage à Jarandilla. — Séjour dans cette ville. — Mécontentement de la maison de l'empereur. — Amis de Charles-Quint. — Ses excès de table. — Départ pour Yuste.

Charles-Quint avait conçu, plusieurs années avant qu'il le mît à exécution, le projet de déposer le sceptre et de se retirer loin du monde ; c'est ce qui résulte d'une conversa-

[1] Les pages qui suivent, retraçant les trois dernières années de la vie de Charles-Quint, ont été ajoutées par Prescott à la célèbre histoire de Robertson. Le même sujet avait déjà été traité, mais avec moins de développements, par notre auteur, au commencement de l'histoire de Philippe II, tome 1er, ch. IX. La publication du second volume de l'ouvrage de M. Gachard, « Retraite et mort de Charles-Quint, » a permis à Prescott de compléter cet intéressant tableau de la vie du grand empereur à Yuste, après son abdication. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en leur offrant la traduction de cet écrit remarquable, un des derniers produits de la plume du grand historien, arrêté par la mort au milieu de ses travaux, mais heureusement non trop tôt pour sa gloire.
N. D. T.

tion qu'il eut peu de temps après son abdication, avec l'ambassadeur de Portugal, Lorenzo Pires de Tavora, et dans laquelle il dit à celui-ci que, déjà en 1535, après la prise de Tunis, il avait formé le dessein de renoncer à la couronne. Il était alors au printemps de la vie et à l'apogée de sa gloire; une éclatante victoire venait de couronner ses armes. Cinq ans plus tard, accablé de douleur par la mort de sa belle et bien-aimée épouse, Isabelle de Portugal, il sentit s'augmenter son dégoût du monde. L'extrême jeunesse de son fils Philippe, les embarras du gouvernement et surtout les guerres religieuses d'Allemagne, lui firent ajourner l'exécution de son projet. Lorsqu'enfin l'heure de son abdication arriva, elle le trouva affaibli par la maladie et découragé par une série de revers, qui avaient couvert de sombres nuages le déclin de ses jours; il exprima, devant l'envoyé portugais, son regret de n'avoir pas pris plus tôt cette résolution, quand sa renommée n'avait encore été ternie par aucune défaite.

L'empereur choisit pour s'y retirer le couvent des hiéronymites de Yuste, en Espagne, situé au pied d'une chaîne de montagnes qui traverse le nord de l'Estramadure. L'ordre de Saint-Jérôme, espagnol d'origine, remonte à la dernière moitié du XIV[e] siècle; obscur au commencement, il s'éleva bientôt, grâce à la protection des princes et aux largesses des personnes pieuses, à un haut degré de considération; il acquit des terres dans toutes les parties de la péninsule, et ses couvents, dans les situations les plus pittoresques, avaient parfois l'aspect et presque les dimensions de châteaux forts. La réputation de l'ordre grandit avec sa prospérité; si, sous le rapport de la science, ces moines ne pouvaient rivaliser avec certains autres, ils pouvaient être cités entre tous pour la pureté et même la sainteté de leur vie,

pour la pompe et la splendeur de leurs services religieux, ainsi que pour leur bienfaisance. Ferdinand le Catholique, qui n'était guère prodigue de son argent, même envers l'Église, dota plus d'un couvent de l'ordre; Charles-Quint fit plus d'honneur encore à celui-ci, en choisissant Yuste pour lieu de retraite, et Philippe II l'éleva au dessus de tous les autres, en installant les hiéronymites dans le palais-couvent de l'Escurial.

La communauté de Yuste, fondée en 1404, était une des plus anciennes; ce nom, dont certains auteurs ont fait à tort Saint-Just, n'était pas celui d'un saint, mais d'un petit ruisseau sorti des montagnes voisines. Le couvent n'était habité, à l'origine, que par une poignée de moines, exposés aux déprédations et aux insultes de religieux rivaux, établis dans le voisinage; leur supérieur les mit par la suite sous la protection des comtes d'Oropesa, qui possédaient de vastes domaines dans les environs. Avec le temps, la petite communauté devint assez riche et assez forte pour pouvoir se protéger elle-même; ses terres s'étendirent au loin dans la *vega* cultivée; le couvent fut entouré de jardins d'orangers et de vergers; le cloître s'agrandit successivement pour recevoir un nombre toujours croissant de religieux, et, peu de temps avant l'arrivée de l'empereur, on y avait ajouté un grand bâtiment carré, dans le style d'architecture plus élégant qui avait été récemment importé d'Italie.

Aux jours de leur prospérité, les moines de Yuste justifièrent pleinement la réputation de charité acquise par leur ordre. Leurs portes étaient toujours ouvertes au voyageur, leur table était abondamment servie pour les pauvres qui venaient leur demander l'aumône, et les bons frères, auxquels une longue habitude avait donné une habileté qui était

presque de la science, se montraient infatigables pour secourir les malades et les infirmes.

Comment Charles-Quint vint à choisir ce lieu retiré au fond de l'Estramadure, on ne le sait pas trop. Il n'est pas prouvé qu'il l'eût jamais vu auparavant; mais, comme il résida plus d'une fois aux environs, il est possible qu'il eût fait des excursions dans la belle *vega* ou que les gens du pays lui en eussent fait une description propre à séduire son imagination. C'était certainement l'endroit qui convenait le mieux pour une retraite. Caché au milieu de sombres forêts de chênes et de châtaigniers qui tapissaient les flancs de la *sierra* et descendaient jusqu'au pied de la montagne, le couvent de Yuste dominait une vaste plaine cultivée, qui s'étendait, à la distance de plusieurs lieues, vers la ville de Plasencia. Dans les profondeurs de ces solitudes sauvages, le monarque pouvait s'adonner entièrement à une vie de contemplation paisible, sans se priver de tout moyen de communication avec le monde, auquel, ainsi que nous le verrons plus loin, il continuait de prendre un vif intérêt, dans sa solitude.

L'empereur avait demandé à deux des meilleurs architectes de l'Espagne le plan d'un bâtiment, qui devait être ajouté au couvent et où il devait se loger avec le petit nombre de serviteurs qu'il voulait emmener avec lui. Il avait instruit Philippe de ses intentions à ce sujet; plus tard, il l'avait prié de visiter ces lieux en personne et de presser les travaux de construction. Mais il n'était au pouvoir ni de Charles-Quint ni de son fils de changer les lois de la nature et de corriger la lenteur proverbiale de l'Espagnol. Plus de deux années s'étaient écoulées, et, malgré l'extrême simplicité du plan, l'œuvre était loin d'être achevée. Charles,

dans son impatience, refusa d'atteudre plus longtemps, mais il était à craindre qu'à son arrivée à Yuste, la maison ne fût pas prête à le recevoir.

Le 8 août 1556, l'empereur quitta Bruxelles, se dirigeant vers Flessingue, où une flotte de cinquante-six vaisseaux l'attendait pour le transporter avec sa suite en Espagne. Il était escorté d'un grand nombre de seigneurs flamands, dont quelques-uns devaient rester auprès de lui; on y voyait, entre autres, Floreut de Montmorency, baron de Montigny, condamné plus tard par son souverain à une mort obscure et ignominieuse. Charles-Quint était également accompagné de ses sœurs, les reines-douairières de Hongrie et de Portugal; la première et la plus jeune, Marie, avait récemment exercé les fonctions de régente dans les Pays-Bas, où son énergie avait mis, pendant quelques années, un frein à l'esprit libre et indépendant du peuple. Son caractère viril contrastait singulièrement avec celui de l'aimable et jadis belle, mais malheureuse épouse de François Ier, Isabelle, unie, après la mort de ce monarque, au roi de Portugal, auquel elle avait également survécu. Marie était d'un an l'aînée de l'empereur, qui eut toujours pour elle une affection particulière, comme on le voit dans sa correspondance, où il l'appelle habituellement « ma meilleure sœur. » Ces princesses, qui avaient le plus grand respect pour leur frère, étaient comme lui fatiguées du monde et désiraient jouir, le restant de leurs jours, des douceurs de la vie privée; elles auraient volontiers suivi Charles dans sa retraite, mais, cela n'étant pas possible, elles se proposaient de chercher dans la péninsule, pour s'y établir, un endroit à proximité de Yuste.

La suite de l'empereur s'était grossie d'une foule de serviteurs qui devaient rester auprès de lui. Charles avait formé

sa maison sur le modèle de la splendide cour de Bourgogne; elle ne comprenait pas moins de sept cent soixante-deux personnes; il en choisit cent cinquante pour le suivre en Espagne, mais n'en voulait garder à Yuste qu'un peu plus de cinquante; de ce nombre étaient son majordome, son médecin, ses secrétaires, ses chambellans et d'autres fonctionnaires. L'empereur montrait ainsi que, s'il avait choisi un couvent pour s'y retirer, ce n'était pas pour y mener la vie d'un moine.

Philippe rejoignit son père à Gand [1]. Celui-ci, l'embrassant tendrement, lui fit ses adieux et lui abandonna ce fardeau du gouvernement qu'il avait trouvé si lourd dans sa vieillesse. Ensuite il continua sa route, et, le 13 septembre, s'embarqua à bord de *la Bertendona*, vaisseau biscaïen de cinq cent soixante-cinq tonneaux, équipé tout exprès pour le porter. On avait préparé à Charles, sur le pont, deux grandes chambres et deux cabinets; cet appartement à huit fenêtres, donnant vue de tous côtés, était fait en bois artistement sculpté, et tapissé de drap vert. Le lit, ainsi que certains fauteuils pesants, était suspendu au plafond par des cordes, afin que l'empereur goutteux fût le moins possible incommodé par le mouvement du navire. On avait également préparé des logements, sur ce pont, à quelques-uns des personnages les plus distingués de la suite, et au dessous on avait laissé un grand espace pour la cuisine

[1] C'est ce que dit Vandernesse, en opposition avec d'autres écrivains; mais Vandernesse a plus d'autorité qu'eux. Il occupa une position importante dans la maison de l'empereur, et plus tard dans celle de Philippe. Son ouvrage, qui est un simple itinéraire, est resté manuscrit et l'on n'en trouve pas facilement des copies; celle que nous possédons a été faite sur un manuscrit déposé à la bibliothèque impériale de Vienne.

royale et le garde-manger, qui regorgeait de vivres. Les deux sœurs de Charles s'embarquèrent, avec leur suite, sur un vaisseau flamand.

La flotte avait levé l'ancre, le 15 septembre, mais des vents contraires la retinrent à Rammekens, où, dans la matinée du 17, l'empereur reçut une dernière visite de son fils, qui était resté à Gand. Dans l'après-midi du même jour, on mit à la voile.

Trente-neuf ans auparavant, le 7 septembre 1517, Charles-Quint s'éloignait de ces mêmes rivages, pour aller, en Espagne, recevoir le magnifique héritage de ses aïeuls, Ferdinand et Isabelle. Il était alors au printemps de la vie et voyait s'ouvrir devant lui la plus belle carrière que pût rêver une jeune imagination. Quelles réflexions différentes se pressaient dans son esprit, en ce moment où, malade de corps et abattu, il refaisait ce voyage! Il avait poursuivi la gloire et, après l'avoir goûtée, s'était convaincu que tout était vanité; il revenait dans les lieux où il avait pris son élan, n'ayant plus d'autre souci que de trouver un coin de terre où il pût reposer ses membres fatigués et mourir en paix [1].

En traversant la Manche, la flotte fut de nouveau arrêtée par des vents contraires. A son passage devant Douvres, le grand-amiral d'Angleterre sortit du port avec cinq vaisseaux, pour rendre ses hommages au beau-père de sa souveraine; celui-ci le reçut à bord de la *Bertendona* et lui donna sa main à baiser. Près de l'île de Wight, une brise favorable se leva et souffla pendant quelques jours, de sorte que Charles put arriver en Espagne, sans de nouveaux retards. Grâce à la clémence du temps, il débarqua en bonne

[1] Nous devons à M. Gachard l'idée de ce contraste saisissant.

santé, à Laredo, le 28 septembre ; mais il avait à peine mis le pied sur le rivage, qu'une tempête, s'abattant sur la petite flotte, força le navire portant les deux reines de se réfugier dans le port voisin de Santander ; quelques vaisseaux marchands, qui se trouvaient sur les côtes, furent plus maltraités car l'un d'eux sombra, dit-on, avec son équipage. Ce désastre est raconté par les chroniqueurs du temps qui, donnant une teinte de merveilleux à leur récit, assurent que ce bâtiment était celui que montait l'empereur et qu'il s'abîma dans les flots, aussitôt que celui-ci fut débarqué ; s'il en était ainsi, il serait bien plus étrange qu'il n'y eût aucune allusion à cette espèce de miracle dans les lettres, et nous en avons plusieurs, écrites de Laredo par les officiers de la maison impériale.

Nous ne voyons non plus mentionné nulle part un autre fait extraordinaire, rapporté par les historiens ; ils disent que Charles, en débarquant, se prosterna par terre et s'écria : « O toi, commune mère des hommes, nu je suis sorti de ton sein et nu j'y retournerai. » Cet incident, quelque leçon morale qu'il renferme, n'a existé que dans l'imagination d'écrivains qui, vivant loin du théâtre des événements et ignorant ce qui s'y passait réellement, ont cherché à frapper l'esprit de leurs lecteurs, au moyen d'anecdotes singulières.

Charles-Quint, à son arrivée à Laredo, eut sa patience mise à l'épreuve par la mesquinerie des préparatifs faits pour sa réception. Une épidémie s'était déclarée pendant la traversée et avait emporté plusieurs hommes à bord de la flotte ; d'autres étaient dangereusement atteints. Il n'y avait pas de médecins à Laredo, pas de logements pour les malades ; à peine y en avait-il pour les autres. L'empereur

avait ordonné d'envoyer six chapelains dans cette ville, au-devant de lui; ils auraient été surtout utiles, dans cette circonstance. Il comptait également trouver une forte somme d'argent pour payer l'équipage et couvrir les dépenses du voyage. Tout manquait; les seules personnes qui l'attendaient étaient un alcade, nommé Durango, avec une escouade d'alguazils, et l'évêque de Salamanque; sans les efforts et l'activité du bon prélat, les nouveaux arrivants se seraient difficilement procuré des moyens de subsistance.

Charles se plaignit hautement de cette apparente négligence et ne dissimula pas son indignation dans les lettres qui furent envoyées, par ses ordres, à Valladolid, où sa fille, la régente Jeanne, tenait sa cour. On a beaucoup reproché à Philippe cette ingratitude envers un père qui venait de lui donner tout ce qu'il possédait, mais c'est, paraît-il, à tort. Le 14 mai, le roi avait écrit à sa sœur pour lui annoncer le prochain retour de l'empereur en Espagne et lui recommander de préparer tout pour le recevoir. Il avait répété ces recommandations dans une seconde lettre, en date du 26 août; il avait été précis dans ses instructions, au sujet des six chapelains et de l'argent; il voulait que son père fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang et traité le mieux possible. Il était revenu une troisième fois sur ce sujet, dans une lettre écrite le 8 septembre, peu de jours avant le départ de Charles. Philippe, à la distance où il se trouvait, ne pouvait faire plus.

Jeanne, à la réception de ces dépêches, s'empressa d'y obéir, mais, chez un peuple dont la lenteur est bien connue, il était plus facile de donner des ordres que de les faire exécuter. Cependant on peut avec raison rejeter en partie

la faute sur l'empereur lui-même, qui, s'il était venu plus tôt, aurait peut-être trouvé les choses dans un meilleur état; mais il avait si souvent ajourné son départ, que ses sujets n'étaient plus sûrs de rien; lorsqu'il arriva enfin, ils furent pris à l'improviste.

En apprenant par la lettre qu'il lui fit envoyer, l'arrivée de son père, la régente fit offrir des actions de grâces dans les églises et dépêcha en même temps un courrier au majordome de l'empereur, don Louis Quixada, qui habitait en ce moment ses terres, aux environs de Valladolid; elle lui ordonnait de se rendre en toute hâte à Laredo et de prendre, chemin faisant, les arrangements nécessaires pour le voyage de son maître jusqu'à la capitale. Il devait surtout s'assurer si celui-ci désirait être reçu à la cour, avec les honneurs dus à son rang ou en simple particulier. Comme ce personnage doit occuper une des premières places dans la suite de ce récit, il convient de donner ici quelques détails sur lui.

Louis Mendez Quixada appartenait à une famille ancienne et honorable; mais, ayant un frère aîné, le nom qu'il portait fut la meilleure partie de son héritage. Il entra d'abord à la cour, en qualité de page de l'empereur; il s'engagea plus tard dans l'armée, fut nommé capitaine d'infanterie et s'éleva avec le temps au grade de colonel. Il suivit Charles-Quint dans ses guerres et se signala, en plusieurs occasions, par sa bravoure; rigide observateur de la forme, il se fit remarquer par la discipline sévère qui régnait dans les troupes placées sous ses ordres. L'empereur, dont on connaît le coup d'œil perçant, rendait pleine justice aux excellentes qualités de ce seigneur, et surtout à sa fidélité, à son dévouement. Quixada devint l'un des trois majordomes de la maison impériale et vit ainsi fréquemment de près l'empereur, qui bientôt

lui accorda plus de confiance qu'à tout autre; c'est ce qui parut, du moins, dans une occasion mémorable. Charles confia aux soins de Quixada, en lui révélant le secret de la naissance de cet enfant, son fils illégitime, don Juan d'Autriche, le futur héros de Lépante, alors âgé de trois ans. Le majordome avait épousé dona Magdalena de Ulloa, dame qui rehaussa l'éclat de son nom par des vertus rares, rappelées dans une biographie qui a pris, sous la plume d'un de ses compatriotes, les proportions respectables d'un in-quarto. Dona Magdalena recueillit et aima l'enfant, qu'elle supposait le fruit d'un premier amour de son époux, avant le mariage; celui-ci ne jugea pas à propos de la détromper et garda fidèlement le dangereux secret, qu'il considérait peut-être comme étant celui de son maître plutôt que le sien. Sous les yeux de sa mère adoptive, à laquelle il témoigna toujours une profonde affection, le jeune héros reçut l'éducation brillante qui le prépara à parcourir glorieusement la carrière où il devait entrer plus tard.

Quixada était un type accompli du vieil hidalgo espagnol; fier, pointilleux, il était aussi délicat sur le point d'honneur qu'un paladin de roman; ses principes en matière de religion étaient fort orthodoxes, mais, tout fils soumis de l'Église qu'il fût, il n'aimait nullement les moines, comme il ne le prouva que trop pendant son séjour à Yuste. Honnête et franc, mais quelque peu grondeur, à ce qu'il paraît, il s'exprimait parfois avec une liberté qui accusait moins de politesse que de sincérité. Il avait le plus grand respect pour l'empereur, ce qui ne l'empêchait pas de parler quelquefois à celui-ci avec une franchise à laquelle les oreilles des princes sont peu habituées. Charles eut le bon esprit de ne pas s'en offenser, connaissant la loyauté et le dévouement de son

majordome; il avait d'ailleurs vécu trop longtemps sur le trône, pour ne pas savoir que la vérité est le joyau le plus précieux et en même temps le plus rare dans le palais des rois. Écrivant un jour à son fils, au sujet du précepteur de celui-ci, Zuniga, il lui dit : « S'il vous parle librement, c'est par l'amour qu'il vous porte. S'il vous flattait, il ressemblerait à tous les autres, et vous n'auriez personne auprès de vous pour vous dire la vérité, le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme, vieux ou jeune. » Lorsque l'empereur prit la résolution de retourner en Espagne, il jeta les yeux sur Quixada; il le chargea de prendre tous les arrangements pour son voyage dans ce pays et, plus tard, pour son établissement à Yuste. C'était un choix heureux, comme le résultat le prouva.

En recevant la lettre de la régente, le majordome sauta à cheval et partit en toute hâte; malgré le mauvais état des routes, il fit cinquante-cinq lieues en un peu moins de trois jours, tout en prenant des dispositions, chemin faisant, pour la réception de l'empereur.

L'arrivée de Quixada à Laredo remplit de joie tous ceux qui l'attendaient et surtout Charles, qui parut croire que tous ses embarras allaient finir dès ce moment. On ne perdit pas de temps; le lendemain, 6 octobre, on partit pour Valladolid. Comme le pays en grande partie désert, que l'on devait traverser, était souvent montueux, l'empereur voyageait en litière et, dans les endroits les plus difficiles, on le portait dans un fauteuil. Quixada se tenait à ses côtés, derrière venaient le reste de la suite à cheval et une longue file de mulets chargés des bagages. L'arrière-garde était formée par l'alcade, avec son escouade d'alguazils qui donnaient à la cavalcade, selon le majordome, l'air d'une chaîne de forçats

conduits par des officiers de justice. Les deux reines, avec leur maison, suivaient à la distance d'une journée de marche, pour prévenir les embarras qui naîtraient du manque de logements pour une troupe aussi nombreuse. Charles ne pouvant supporter la fatigue, on avançait à petites étapes, faisant rarement plus de quatre ou cinq lieues par jour.

Comme la cavalcade avançait et que la nouvelle du retour de l'empereur se répandait au loin, les populations accouraient en foule sur le passage de leur ancien souverain, pour le voir une dernière fois. Dans les principaux endroits où il s'arrêta, Charles rencontra les nobles du voisinage et des députations envoyées par les conseils et les autorités des villes. Près de Burgos, il vit venir au devant de lui, suivi d'une brillante troupe de cavaliers, le grand-connétable de Castille, qui le pria de permettre aux habitants de lui préparer une réception solennelle. L'empereur n'y consentit pas. La nuit était venue lorsqu'il entra dans l'antique cité qui fut le berceau du Cid; sa volonté n'avait pas été respectée; les rues où il passa étaient illuminées et les cloches des églises sonnaient joyeusement pour lui souhaiter la bienvenue. Le connétable le conduisit dans sa propre demeure, le palais héréditaire des Velasco. L'amiral de Castille, le duc de l'Infantado et les principaux grands d'Espagnes résidant aux environs, avec d'autres, tels que les ducs de Medina Sidonia et de Medina Cœli, dont les terres étaient, pour la plus grande partie, situées dans le midi, vinrent rendre leurs hommages à leur ancien maître; des députations de la chancellerie de Valladolid et des différentes villes du royaume arrivèrent, portant des adresses. Après avoir passé deux jours à Burgos, Charles se remit en route; le grand-connétable l'accompagna à quelque distance de la ville, et don Francès

de Beamonde, avec une imposante escorte, le suivit jusqu'à Valladolid, arrangement dont fut surtout satisfait le major-dome, qui put renvoyer l'alcade avec les alguazils.

La troisième nuit après leur départ de Burgos, les voyageurs s'arrêtèrent à Torquemada, ville agréablement située au milieu d'un pays riche et bien cultivé. Don Pedro de la Gasca, évêque de Valence, les y attendait. Ce prélat éminent avait été, autrefois, chargé par Charles-Quint d'une mission extraordinaire dans le nouveau monde, lorsque la rébellion de Gonzalve Pizarre faillit enlever le Pérou à l'Espagne; avec une habileté, une adresse remarquable, il réussit à étouffer l'insurrection, défit les révoltés, punit leurs chefs et ramena les habitants à l'obéissance, conservant ainsi à la Castille sa plus belle colonie; en récompense de ces services, il fut promu au siége de Valence. En apprenant que l'empereur approchait, le bon évêque envoya de la volaille, du vin, des fruits en abondance aux voyageurs, et, le lendemain matin, vint en personne saluer son ancien maître.

A Cabezon, à deux lieues environ de Valladolid, Charles eut le plaisir de rencontrer son petit-fils, don Carlos, l'infortuné prince dont la vie, courte mais désastreuse, a fourni de si tristes pages aux chroniques du temps. L'infant, alors âgé de onze ans, avait été envoyé de Valladolid au devant de son grand-père. Celui-ci, on le comprend, s'intéressait vivement à cet enfant, qui devait hériter de ses États; il le fit souper avec lui, à sa table, et, remarquant qu'il aimait à entendre parler des affaires militaires, il lui raconta ses campagnes. Lorsqu'il en vint à sa fuite d'Inspruck, Carlos s'écria : « Je n'aurais pas fui, moi! » L'empereur s'efforça de lui faire comprendre qu'il n'avait pu éviter qu'ainsi de tomber dans les mains de l'ennemi, mais l'enfant ne fit que

répéter avec plus de chaleur : « Je n'aurais pas fui, » amusant beaucoup l'empereur qui retrouvait chez son petit-fils l'ardeur bouillante de sa propre jeunesse.

Mais Charles-Quint, avec son coup d'œil perçant, ne tarda pas à démêler dans le caractère de l'infant d'autres indices, qui le remplirent d'appréhensions. « Il a l'air inquiet, » dit-il; « ni ses manières ni son humeur ne me plaisent. Je ne sais ce qu'il deviendra. » Le jeune prince avait remarqué un petit poêle portatif, que l'empereur emportait avec lui, pour chauffer ses appartements, à défaut de cheminée; il aurait voulu avoir cet objet, mais l'empereur lui dit d'attendre qu'il fût mort. L'éducation de Carlos avait été confiée à sa tante, la régente ; lorsque Charles vit sa fille à Valladolid, il lui déclara franchement que, « si elle témoignait moins d'indulgence à cet enfant, la nation aurait sujet de lui en savoir gré. »

Partout les populations étaient accourues sur le passage du cortége. Deux routes partaient de Cabezon, se dirigeant vers la capitale. L'une était plus retirée que l'autre, et certains personnages de la suite de Charles, connaissant ses goûts, l'engagèrent à la prendre; il l'eût fait, si l'honnête Quixada ne lui eût représenté « qu'il ferait mal en se cachant aux yeux de ses fidèles sujets, qui désiraient le voir une dernière fois. » Le majordome fut écouté, mais Charles ne voulut pas permettre qu'on lui fît une réception publique à Valladolid ; il laissa cet honneur à ses deux sœurs, qui entrèrent solennellement dans la ville, escortées d'une brillante troupe de nobles et de cavaliers, conduits par les autorités municipales.

Valladolid était en ce moment, et depuis un grand nombre d'années, la résidence de la cour, autrefois établie à

Tolède, l'ancienne capitale des Visigoths; elle le resta jusqu'au règne de Philippe II, où le siége du gouvernement fut transféré à Madrid, qui devint désormais la capitale de l'Espagne. Valladolid était donc, à cette époque, une glorieuse cité, ornée de magnifiques édifices et remplie de palais habités par les grands seigneurs, qui recherchaient naturellement le voisinage de la cour.

Charles fut reçu, de la manière la plus convenable et la plus affectueuse, par sa fille, qui le conduisit à la maison de Ruy Gomez de Silva, le ministre favori de Philippe II; il avait refusé de se loger dans le palais royal, qui fut assigné à ses sœurs. Il passa quelque temps dans la noble cité, s'entretenant avec Jeanne et se reposant des fatigues de son long voyage; chaque jour, il voyait se presser à ses portes une foule de serviteurs, parmi lesquels on remarquait quelques-uns des principaux grands du royaume ainsi que des prélats; ces marques de respect plaisaient d'autant plus à l'empereur que, depuis son abdication, elles paraissaient s'adresser plus à l'homme qu'au monarque. Les membres du conseil, le corrégidor et les officiers de la municipalité obtinrent une audience de leur ancien maître, qui leur donna sa main à baiser. Il eut avec tous ces manières gracieuses qu'il savait si bien prendre et qui contrastaient fortement avec la réserve glaciale, le *sosiego*, comme l'appellent les Espagnols, qui intimidait quiconque approchait de Philippe; il accueillit avec une extrême courtoisie les dames nobles qui venaient lui faire leurs adieux. C'est dans une de ces occasions que Perico de Sant Erbas, un de ces fous ou plutôt de ces beaux-esprits privilégiés, qui jadis se voyaient dans toutes les cours, venant à passer auprès de lui, Charles, qui était de bonne humeur, le salua en se découvrant la tête; « grand

merci, » dit le plaisant; « me saluez-vous maintenant, parce que vous n'êtes plus empereur? » « Non, Pedro, » répondit Charles, « mais parce que je ne puis plus rien vous donner, si ce n'est un coup de chapeau. »

Dans la suite de l'empereur il y avait trois moines de Yuste et, avec eux, le général de l'ordre. Celui-ci informa le monarque des progrès des travaux commencés à Yuste; il l'assura également que ses frères et lui avaient été heureux d'apprendre que sa majesté avait daigné choisir leur monastère pour s'y retirer. Avec l'aide de ces moines, Charles choisit, dans les différents couvents du pays, les hiéronymites nécessaires pour le service de la chapelle, ceux que leur piété, leur science, recommandaient comme prêcheurs, tous ceux enfin qui devaient former ce qu'on pourrait appeler la partie religieuse de sa maison.

Pendant son séjour à Valladolid, l'empereur s'occupa de quelques affaires publiques d'importance; il voyait chaque jour sa fille et l'aida de sa longue expérience à administrer le royaume. Il était évident que, s'il avait voulu imiter l'exemple de Dioclétien en renonçant au monde, il ne voulait pas, comme celui-ci, devenir indifférent aux grands intérêts de l'humanité.

Après être resté quinze jours dans la belle cité, Charles fit ses préparatifs de départ. Le 4 novembre, il consentit pour la dernière fois à dîner en public; dans l'après-midi du même jour, il fit de tendres adieux à sa fille et à son petit-fils, ainsi qu'à ses deux sœurs, qui ne devaient pas l'accompagner plus loin. Il fut conduit par une foule de nobles et de cavaliers jusqu'aux portes de la ville, où il les congédia poliment, quoiqu'un grand nombre eussent voulu le suivre; il accepta toutefois l'escorte d'une petite troupe de soldats

à cheval et de quarante hallebardiers, qui devaient rester avec lui jusqu'à son arrivée à Yuste.

En quittant Valladolid, Charles parut renoncer pour toujours aux pompes et aux vanités du monde, et il semblait qu'en se séparant de sa famille il eût rompu le dernier lien qui le rattachait encore à la vie. Il voyageait en litière et à petites étapes, comme auparavant. Il passa la seconde nuit dans l'antique ville de Medina del Campo, qui fut témoin de la mort de son illustre aïeule, Isabelle la Catholique; il ne se logea pas dans le palais royal, que le temps n'avait pas, sans doute, rendu plus agréable à habiter, mais bien chez un riche banquier, nommé Rodrigo de Duenas. Celui-ci, soit pour étaler sa richesse, soit pour faire honneur à son hôte, avait fait chauffer la chambre de l'empereur avec un brasier d'or massif, où brûlait de la cannelle. Charles n'aimait pas cette odeur, et, lorsqu'il partit, le lendemain matin, pour rabattre l'orgueil du banquier, il refusa de lui donner sa main à baiser et voulut, en outre, qu'on le payât, comme un hôtelier ordinaire. Il n'avait pas été aussi mécontent autrefois d'une pareille flatterie dont il avait été l'objet de la part des Fugger, les fameux banquiers d'Allemagne. A son retour de sa mémorable expédition contre Tunis, pour laquelle ceux-ci lui avaient avancé d'énormes sommes d'argent, il logea une nuit à Augsbourg, dans leur maison; le brasier qui chauffait sa chambre était également rempli de cannelle, mais, pour montrer leur reconnaissance envers le prince qui venait de purger la mer d'un nid de pirates, les Fugger jetèrent dans le feu les reçus de l'empereur, ce qui corrigea si bien l'odeur de la cannelle que celui-ci n'en fut nullement incommodé.

A mesure que les voyageurs avançaient, laissant le monde

derrière eux, Charles se sentait plus près de la paisible retraite à laquelle il aspirait. « Dieu soit loué! » s'écria-t-il; « plus de visites de cérémonie désormais, plus de réceptions! » On marchait dans la direction du sud, mais, comme on longeait la chaîne de montagnes qui traverse le centre de la péninsule, de l'est à l'ouest, l'air trop vif glaça l'empereur, que sa constitution délicate rendait très sensible au froid. Les cheminées étant inconnues dans ce pays, il dût se servir de son poêle portatif. Partout, sur son passage, ses anciens sujets lui donnaient toute espèce de preuves d'attachement; ils déblayaient les chemins, qui devenaient de plus en plus mauvais, à mesure que l'on s'éloignait des grandes routes du royaume; ils connaissaient les goûts de leur souverain et garnissaient sa table de truites, d'anguilles et d'autres poissons, qu'il aimait passionnément.

Le 12 septembre, Charles atteignit Tornavacas, petite ville située près des frontières septentrionales de l'Estramadure et séparée par une haute montagne de la *vega* ou vallée de Plasencia, au bord de laquelle s'élevait le monastère, terme du pèlerinage. Il y avait deux moyens d'arriver à cette vallée; l'un était de franchir la *sierra*, ce qui pouvait être fait en quelques heures; mais il fallait prendre un sentier rude et escarpé, dont se servaient les paysans du voisinage. On pouvait aussi suivre le Xerte dans ses détours jusqu'à Plasencia, où la route traversait une plaine douce et unie, qui s'étendait presque jusqu'aux portes de Yuste; mais le voyage devait durer quatre jours de plus, et Charles, fatigué, le trouvant déjà trop long, résolut, avec son énergie habituelle, de braver les dangers de la montagne.

Le lendemain matin, de bonne heure, les voyageurs commencèrent leur ascension, qui était tout aussi périlleuse

qu'ils se l'étaient imaginé; ils furent heureusement aidés par des gens du pays, qui connaissaient bien la route. Une bande de hardis paysans, munis de pics, de pelles et d'autres instruments, leur frayaient le passage. Les torrents qui avaient profondément creusé les flancs des montagnes, avaient jeté çà et là des troncs d'arbres et d'énormes quartiers de roche, qu'il semblait impossible d'écarter. Le sentier étroit, tracé au bord d'effrayants précipices, était peu sûr, et le moindre faux pas pouvait entraîner la mort. L'entreprise déjà dangereuse pour l'homme seul, à pied, sans bagages, était rendue plus difficile par la présence de l'empereur. Les paysans chargèrent sur leurs épaules la litière de Charles et s'avancèrent, se relayant de temps à autre, tandis que le fidèle Quixada, marchant à côté de son maître, donnait ses ordres. Les rudes montagnards durent, dans certains endroits, porter leur ancien souverain dans un fauteuil et même à bras.

A la fin, après quelques heures de fatigues excessives, on arriva au haut de la montagne; en sortant des sombres défilés du *Puerto Nuevo*, appelé depuis « le passage de l'empereur, » Charles s'écria : « c'est mon dernier voyage avant la mort! »

La descente fut comparativement facile, et bientôt Charles aperçut avec joie la belle *vega* couverte d'un riant tapis de verdure que l'automne n'avait pas encore flétrie; de loin en loin, un hameau rompait la monotonie de la vaste plaine, bordée à l'ouest par l'élégante ville de Plasencia. On voyait vaguement à l'horizon poindre les murailles grises du couvent de Yuste, à demi caché entre les massifs de châtaigniers qui s'élevaient au bord de la *sierra*.

La maison que Charles-Quint s'était fait bâtir n'étant pas

prête à le recevoir, il décida de rester en attendant à Jarandilla, village à deux lieues de Yuste, à l'est, où était un château appartenant au comte d'Oropesa, qui, ainsi que nous l'avons dit, possédait de vastes domaines dans les environs. C'était un somptueux édifice, dont on voit encore les ruines aujourd'hui; le nom de l'empereur, donné à un bassin d'eau dans le jardin, rappelle que celui-ci habita quelque temps ces lieux.

Charles fut reçu de la manière la plus hospitalière par le comte, qui lui avait fait préparer de spacieux appartements, exposés au midi et donnant vue sur un jardin de citronniers et d'orangers. Le temps était doux et, malgré les fatigues de la journée, l'empereur, égayé par le spectacle qu'il avait sous les yeux, n'éprouvait aucun malaise. Pendant ces belles journées, les Flamands purent voir, des fenêtres du château, d'épais nuages de vapeur s'élever lentement autour de la montagne où Yuste était situé; bientôt les nuits froides de l'automne commencèrent à se faire sentir. L'empereur, habitué aux chaudes chambres des Flandres, quitta la sienne pour en occuper une autre où il avait fait faire une cheminée. Le comte ne tarda pas à lui abandonner toute la maison et alla habiter une autre partie de ses terres.

Comme l'hiver approchait, le temps devint pluvieux; les rues de Jarandilla se remplirent de boue, et le pauvre majordome dut les traverser continuellement pour remplir les devoirs de sa charge; pour comble de maux, le village n'offrait guère de moyens de subsistance aux nouveaux hôtes qui en avaient inopinément grossi la population. Les lettres de Quixada, pleines de lamentations, témoignent des embarras où il se trouvait. Cependant Charles-Quint ne pouvait renvoyer une partie de sa suite, avant d'avoir reçu de l'argent

de Valladolid pour payer les arriérés dus à ses serviteurs. Ceux-ci jetèrent plus d'une fois un morne regard sur ces lieux désolés où leur maître avait voulu se retirer et dont l'humidité constante, disaient-ils, nuirait à sa santé. Le majordome ne craignit pas de le déclarer à l'empereur lui-même, mais celui-ci lui répondit que « partout où il avait été en Espagne, il avait toujours trouvé qu'il faisait froid et pluvieux pendant l'hiver. »

Quixada et le secrétaire Gaztelu s'exprimaient plus librement dans leur correspondance avec le secrétaire d'État à Valladolid; ils redoutaient qu'un pareil climat ne fût des plus funestes au royal malade, et parlaient d'une manière peu flatteuse du logement préparé pour celui-ci au couvent, ainsi que du caractère des moines. Ils demandaient que l'on cachât ces lettres à la régente, mais la famille de l'empereur connut d'une manière ou d'autre ces plaintes et, les croyant fondées, sa sœur, la reine de Hongrie, le pria de ne pas se fixer à Yuste. Charles, quoique peu satisfait de ces observations, répondit plaisamment que « le lion n'était pas aussi terrible qu'on l'avait dépeint. »

Il est singulier que des personnes connaissant aussi bien le caractère de ce prince aient cru facile de lui faire abandonner son projet favori. Extraordinairement lent à prendre une décision, une fois qu'il l'avait prise, il n'y avait pas de puissance au monde qui pût l'y faire renoncer. Il le savait lui-même et le dit un jour au vénitien Contarini; l'ambassadeur répondit, en vrai courtisan, que ce n'était pas de l'obstination que de persister dans de sages résolutions. « Il est vrai, » répliqua Charles, « mais il m'arrive quelquefois d'en maintenir qui ne sont pas sages. »

Vers la fin de novembre, l'empereur profita d'une journée

un peu plus belle que d'ordinaire, pour se rendre à Yuste, afin d'examiner en personne l'état des travaux. Il se déclara satisfait du site et des dispositions prises pour le recevoir; il donna même l'ordre de préparer des logements pour deux fois plus de personnes qu'il ne voulait d'abord en amener avec lui, et lorsque le frère Roger, chargé de ces arrangements, se hasarda à lui représenter l'impossibilité de loger un aussi grand nombre d'individus, Charles lui ferma la bouche en lui disant : « Faites ce qui vous a été ordonné et ne donnez pas votre opinion à ce sujet. » Les serviteurs du monarque finirent enfin par comprendre que toutes représentations, de quelque part qu'elles vinssent, échoueraient contre cette obstination. « L'empereur ne renoncera jamais à son projet, » écrivait le secrétaire, « dussent le ciel et la terre s'anéantir. »

La pluie continuait de tomber sans relâche et avec un degré de violence surpassant tout ce que l'on avait jamais vu dans d'autres parties du pays. « Il tombe autant d'eau ici en une heure, » écrivait Quixada, « qu'à Valladolid, dans toute une journée; à Yuste, me dit-on, c'est bien pis encore. » Gaztelu disait de même : « Les brouillards sont si épais qu'on ne distingue pas un homme à vingt pas. » L'empereur qui, pendant le beau temps, était sorti pour prendre de l'exercice et même s'était amusé quelquefois avec son fusil de chasse, fut alors confiné dans ses appartements, ne pouvant se garantir du froid qu'au coin de sa cheminée, enveloppé dans la robe d'édredon que lui avait envoyée sa fille Jeanne; là il se faisait lire les dépêches qui arrivaient de Bruxelles ou de Valladolid.

L'Espagne était, à cette époque, engagée dans une guerre avec Paul IV, pontife qui, s'inspirant du génie belliqueux de

Jules II, avait échangé sa crosse contre une épée et juré de chasser les barbares de l'Italie. Charles écoutait avec le plus grand intérêt la lecture des lettres qui lui donnaient de temps en temps des nouvelles de la guerre et des victoires du duc d'Albe; lorsque Gaztelu avait fini de lire, il avait l'habitude de lui demander : « Est-ce tout? » Mais lorsqu'il apprit la trève accordée à l'ennemi par ce général victorieux, au moment même où le sort de Rome semblait être dans ses mains, son indignation ne connut plus de bornes; il ne voulut pas même, comme le raconte le secrétaire, connaître les articles du traité. « On ne faisait, » dit-il, « que donner aux Français le temps de joindre leurs forces à celles du pape; » il murmura entre ses dents d'autres mots difficiles à saisir. Il s'exprima librement sur ce sujet, dans ses lettres à Philippe et à Jeanne. Lorsque, peu de temps après, la guerre éclata entre la France et l'Espagne, il écrivit dans les termes les plus pressants à sa fille, insistant sur l'urgence de mettre les frontières, et surtout la Navarre, dans le meilleur état de défense; il lui recommanda de renforcer la flotte sur les côtes, de rembourser l'argent dû aux banquiers d'Espagne, afin de maintenir le crédit du pays, si important dans ce moment de crise, et enfin de pourvoir à la sûreté des possessions espagnoles en Afrique, surtout d'Oran, où il prévoyait une attaque. « Si cette place devait être perdue, » disait-il, « je ne voudrais être ni en Espagne, ni dans les Indes, ni dans aucun lieu où pût jamais me parvenir la nouvelle d'un événement aussi désastreux pour le roi et pour la monarchie. »

Évidemment, si Charles s'était retiré du monde, il n'avait pas cessé de prendre intérêt à tout ce qui concernait son pays; dans cette occasion et dans d'autres, il s'empressa de

venir en aide à l'inexpérience de son successeur, en lui enseignant cette sagesse pratique qui lui avait valu à lui-même la réputation d'être le plus habile monarque de la chrétienté. Philippe demanda souvent conseil à son père, et il faut dire, pour lui rendre justice, qu'il paraît avoir eu alors autant de déférence pour ses avis qu'il en témoignait aux jours où les désirs de l'empereur tout-puissant étaient des ordres auxquels tous obéissaient.

Pour adoucir les ennuis de sa solitude, Charles consentait quelquefois à recevoir la visite de certains nobles du voisinage, désireux de lui rendre leurs hommages; le comte d'Oropesa et son frère, l'ancien vice-roi du Pérou, avaient mille attentions pour lui. Il fut particulièrement charmé de voir don Louis de Avila y Zuniga, grand-commandeur de l'ordre d'Alcantara; cet homme remarquable, après une longue et heureuse vie publique, était venu passer le restant de ses jours dans sa résidence princière de Plasencia. Il avait, dans sa jeunesse, suivi l'empereur à la guerre et avait combattu, à ses côtés, à Tunis et en Allemagne, où il avait acquis une grande réputation militaire; il s'était plus tard engagé dans la carrière diplomatique et avait été chargé de quelques négociations importantes. Enfin, ces succès n'ayant pas encore satisfait son ambition, il avait recherché la gloire des lettres et avait écrit une histoire des campagnes d'Allemagne, où il avait joué lui-même un rôle marquant; cet ouvrage, bien accueilli du public, fut réimprimé plusieurs fois du vivant de l'auteur et traduit en différentes langues. Charles témoigna une vive affection à son ancien compagnon d'armes, dont la présence lui rappelait peut-être ces belles années de sa jeunesse, où il enchaînait la victoire à ses drapeaux; on se doute bien que la conversation des

deux vieux guerriers roula plus sur les souvenirs émouvants du passé que sur les froids et arides sujets qui convenaient à des reclus.

L'empereur discutait ces sujets avec un autre personnage, que, dans sa jeunesse, il avait honoré de son amitié; c'était le célèbre François de Borja, autrefois duc de Gandia, maintenant humble membre de la société de Jésus. Né dans les premiers rangs de l'aristocratie espagnole, Borja avait montré de bonne heure ces vertus épurées, plus rares, à une époque de rudesse, que les talents du soldat et du diplomate; mais il possédait également ceux-ci à un haut degré. Charles-Quint, prompt à distinguer le mérite chez le dernier de ses sujets, ne pouvait le méconnaître chez un homme que sa naissance exposait à tous les regards, et il témoigna sa confiance à celui-ci, en l'élevant aux positions les plus importantes; mais, quoique ce seigneur justifiât ces faveurs par l'habileté avec laquelle il s'acquitta de ses devoirs, il n'aimait pas la vie publique, une ardeur religieuse le consumait. Dégoûté du monde et de ses vanités, il résolut d'y renoncer et de consacrer le restant de ses jours à la grande œuvre de son salut. Avec le consentement de son maître, à l'âge de trente-sept ans, il abandonna son titre de duc et ses vastes domaines à son fils aîné, et entra dans la société de Jésus, qui, à peine fondée alors, ne faisait guère pressentir les magnifiques destinées qui l'attendaient. L'austérité de sa vie, le généreux sacrifice qu'il avait fait de ses biens terrestres, le zèle infatigable avec lequel il travailla au succès de cette institution, lui valurent bientôt une réputation de sainteté presque égale à celle d'Ignace de Loyola lui-même. Élu par la suite général des jésuites, il fut le troisième qui occupa cette position, et nul probablement

ne contribua davantage à répandre la réputation de la société et à lui assurer la prééminence dont elle jouit plus tard parmi les communautés religieuses de la chrétienté.

Borja se trouvait, en ce moment, dans les environs de Plasencia, où il surveillait l'établissement d'un collége de jésuites. Informé par le comte d'Oropesa que l'empereur désirait le voir, il s'empressa de se rendre à Jarandilla. Lorsque frère François « le pécheur, » tel était le nom pris humblement par le duc de Gandia, se présenta devant Charles-Quint, il montra qu'il n'avait pas oublié dans son couvent l'étiquette des cours; il s'agenouilla devant son ancien maître et voulut lui parler dans cette attitude, mais celui-ci, le relevant, refusa de l'entendre avant qu'il se fût assis et couvert. L'entrevue ayant été secrète, nous manquons de détails authentiques sur la conversation qui s'engagea alors; elle roula principalement, prétend-on, sur le caractère et la situation de la société nouvelle dans laquelle Borja était entré. Ce choix n'avait pas obtenu l'approbation de l'empereur, qui, ayant vu l'obscur commencement de cette institution, n'y avait pas découvert les germes de sa future grandeur; avec les sentiments conservateurs, naturels à un monarque et à un vieillard, il n'aimait pas les innovations.

L'ordre des jésuites avait été fondé au temps où l'Église romaine tremblait sous les coups que lui portait Luther, et avait pour but avoué de raffermir la papauté chancelante; mais Charles-Quint, tout dévot qu'il fût, l'entendait avec déplaisir se déclarer la milice spirituelle des papes; il avait eu plus d'une fois des différends avec la cour de Rome et, dans ce moment même, l'Espagne était en guerre avec le Vatican. Il eût voulu persuader à son ancien ami de quitter

les jésuites et de s'attacher aux hiéronymites, au milieu desquels il allait vivre.

Borja entra dans une discussion complète de ce sujet; il exposa à l'empereur les motifs de sa préférence, les principes sur lesquels la société avait été organisée et le but qu'elle s'était proposé; enfin, s'il ne convertit pas son auditeur à son opinion, ce qu'il ne fallait guère attendre, il réussit du moins, paraît-il, à justifier jusqu'à un certain point le parti qu'il avait pris, de sorte que Charles ne tenta plus de l'y faire renoncer.

Borja resta trois jours à Jarandilla; il passa la plus grande partie de ce temps dans la chambre de l'empereur. Celui-ci, au départ du jésuite, l'invita, faveur extraordinaire, à lui faire une nouvelle visite à Yuste. Charles devait, on le comprend, se plaire beaucoup dans la société d'un homme dont la destinée ressemblait, sous tant de rapports, à la sienne. Ainsi que son maître, Borja avait renoncé à tout ce que l'on aime le plus ici-bas, rang, fortune, nom, pour consacrer ses jours à Dieu; mais il n'avait pas, comme Charles, attendu, pour se retirer du monde, que la maladie et les chagrins lui en eussent inspiré le dégoût; il l'avait fui au printemps de la vie, au moment même où l'ambition s'éveille et lorsqu'une carrière brillante s'ouvrait devant lui.

Charles ne donnait pas tout son temps à la lecture et à la conversation, plaisirs de l'intelligence; il avait conservé dans sa retraite les goûts grossiers qu'il avait sur le trône. Il mangeait énormément, comme Louis XIV, Frédéric le Grand et d'autres rois dont l'histoire célèbre la gourmandise en toutes circonstances, il assouvissait sa faim avec un entêtement qui est presque un trait de caractère. L'ambassadeur de Venise résidant à sa cour, vers la fin de son

règne, rapporte que le matin, avant de se lever, il se faisait habituellement servir un chapon en pot, apprêté avec du sucre, du lait et des épices; après quoi il se remettait à dormir. A midi il dînait d'un grand nombre de plats; peu après vêpres, il prenait un nouveau repas, et, plus tard dans la soirée, il soupait copieusement d'anchois ou d'autres mets d'une forte saveur, qu'il aimait particulièrement. Les cuisiniers devaient mettre leur imagination à la torture pour inventer les assaisonnements nouveaux que réclamait le palais blasé de l'empereur; un jour, prétend-on, son maître d'hôtel, très embarrassé et le voyant mécontent, lui dit, connaissant sa passion pour les horloges, « qu'il ne savait réellement que faire, à moins de servir à sa majesté une fricassée de montres. » Cette saillie provoqua chez le monarque un de ces accès d'hilarité auxquels il se livra rarement vers la fin de son règne.

Pour digérer cette quantité extraordinaire d'aliments, Charles buvait en proportion; sa boisson favorite était de la bière glacée, qu'il prenait souvent le matin, en se levant; lorsque celle-ci ne produisait pas assez d'effet, il recourait sans déplaisir au vin du Rhin. Roger Ascham vit, en Allemagne, l'empereur assis, le jour de la Saint-André, au banquet de la Toison d'or; « jamais, » dit-il, « je ne vis un aussi fort buveur; il gardait son verre à la bouche cinq fois plus longtemps que nous et ne but jamais moins d'une bonne pinte de vin du Rhin en une gorgée. » En vain son médecin lui fit des représentations à ce sujet; en vain son confesseur, le cardinal Loaysa, avec une indépendance qui lui fait honneur, s'éleva vivement contre cette pernicieuse habitude de boire et de manger avec excès, et lui rappela que Dieu ne l'avait pas mis au monde pour satisfaire ses

appétits sensuels, mais pour travailler de tous ses efforts au triomphe du christianisme; Charles n'écouta ni l'un ni l'autre. Malheureusement il pouvait, grâce à sa position, obtenir trop facilement une dispense des jeûnes commandés par l'Église, qui lui auraient été salutaires; à la fin ces excès eurent leurs suites ordinaires; le monarque fut tourmenté par des indigestions, par la goutte et par toutes les maladies réservées aux gourmands; la goutte surtout était sa redoutable ennemie, elle ne lui laissait pas de repos. L'homme qui avait bravé les fatigues de la chasse dans les rudes défilés des Alpujarras, que l'on avait vu à cheval, nuit et jour, dans ses campagnes, et qui avait passé pour l'un des meilleurs chevaliers du temps, dut finir par voyager en litière, comme un perclus; des soucis, des travaux excessifs avaient, joints à l'intempérance, ruiné une constitution naturellement robuste, et Charles-Quint, avant d'avoir atteint la cinquantaine, était déjà un vieillard.

L'empereur conserva dans sa retraite ses goûts vicieux. Les lettres échangées presque chaque jour entre Quixada ou Gaztelu et le secrétaire d'État à Valladolid, ne roulent, pour ainsi dire, que sur la manière de se nourrir ou le mauvais état de santé de Charles, l'une expliquant l'autre. Rarement de pareils sujets ont donné lieu à des communications diplomatiques, et le secrétaire, sans doute, eut plus d'une fois peine à garder son sérieux, en lisant des dépêches où la gastronomie et la politique étaient si étrangement mêlées. Le courrier qui se rendait de Valladolid à Lisbonne, reçut l'ordre de faire un détour pour aller porter des vivres à Jarandilla; tous les jeudis, il devait y arriver avec du poisson pour le lendemain, jour maigre. Charles trouvait les truites des environs trop petites; il s'en fit envoyer d'autres, plus

grandes, de Valladolid. Il aimait le poisson et tout ce qui ressemble au poisson, d'une manière quelconque; les anguilles, les grenouilles, les huîtres, chargeaient en tout temps sa table. Il préférait le poisson mariné et surtout les anchois, dont il regrettait de n'avoir pas fait une plus grande provision dans les Pays-Bas. Il était particulièrement friand de pâtés d'anguille; de temps en temps, il recevait de la capitale, en abondance, ces pernicieux comestibles; la régente, sa fille, tâchant ainsi de faire oublier, d'après Gaztelu, la négligence avec laquelle on l'avait traité, sous ce rapport, pendant son voyage dans le pays. On envoyait aussi, en grande quantité, de Séville et du Portugal, des soles, des lamproies, des plies. Le porc et le mouton des environs de Jarandilla fournissaient les pièces de résistance; le gibier ne manquait pas non plus. Charles avait conservé un doux souvenir de certaines perdrix, qu'il avait mangées dans les Flandres et qui avaient été prises sur des terres appartenant au comte d'Ossorno; le majordome s'en procura quelques-unes dans le même endroit, mais son maître fit observer « qu'elles n'avaient plus le même goût qu'il leur avait trouvé autrefois. » Les olives de l'Estramadure étaient trop grosses et trop communes pour l'empereur; il recommanda instamment à Quixada d'en acheter à un marchand, nommé Perejon, qui lui en avait déjà fourni de plus petites et de plus délicates; il voulait qu'on demandât à celui-ci sa recette pour les confire. On croirait que dans ce pays riche en porcs on aurait su préparer parfaitement des saucisses, mais Charles n'avait pas oublié celles que feu sa mère se faisait faire à Tordesillas. Le secrétaire d'État reçut l'ordre d'écrire dans cette ville pour s'en procurer; s'il n'y réussissait pas, il pouvait demander au cuisinier du marquis de Denia

comment il les préparait. Malheureusement, le majordome le rapporte avec chagrin, les saucisses n'arrivèrent à Jarandilla que dans la nuit du jeudi, et, comme il n'était pas possible de les classer parmi les poissons, l'empereur dut attendre avant d'y toucher, vingt-quatre heures au moins, et peut-être davantage, car, ainsi que nous le voyons dans une lettre, il eut vers ce temps une violente attaque de goutte.

Les nobles du voisinage, connaissant le côté faible de leur ancien souverain, lui faisaient à chaque instant cadeau de gibier et de légumes. Les hommes d'Église n'avaient pas moins d'attentions pour lui; le prieur de Notre-Dame de Guadeloupe, l'archevêque de Saragosse, l'évêque de Plasencia et l'archevêque de Tolède le comblèrent de présents; ce dernier prélat envoya une caravane de mulets, chargés de provisions pour l'empereur et sa suite. Les duchesses de Bejar et de Frias, qui habitaient cette partie du pays, témoignèrent leur attachement à Charles-Quint, en lui offrant toute espèce de confitures ou certains petits objets de toilette; c'est ainsi qu'il reçut de la seconde de ces dames quelques paires de magnifiques gants, beaucoup plus rares alors qu'aujourd'hui. Le vieux monarque, jetant un regard sur ses doigts goutteux, fit observer que « la duchesse aurait dû lui donner, avec ces gants, des mains pour les porter. » Quixada, qui s'était plaint, en arrivant à Jarandilla, du manque de provisions, conçut, en les voyant affluer tout à coup, les plus sombres appréhensions au sujet de son maître qui, dans sa vie d'inaction, pouvait à peine supporter ses excès ordinaires de nourriture; mais, comme il l'écrivait d'un ton dolent à Valladolid, ses observations ne furent pas écoutées et ce qu'il avait prédit arriva.

Le 27 décembre, Charles eut une terrible attaque de goutte. Le mal commença d'abord par la main et le bras droit; de là il se communiqua rapidement au cou, puis au bras et à la main gauche, enfin aux genoux; l'empereur, perclus de tous ses membres et incapable même de porter sa nourriture à la bouche, dut se mettre au lit, où il resta plusieurs jours, souffrant cruellement. Il recourut à ses remèdes ordinaires, la tisane d'orge, des jaunes d'œufs et du vin de séné, que l'on obtenait en faisant infuser cette plante, pendant quelques mois, dans un vin léger, d'excellente qualité. La préparation exigeait même une année, pour être parfaite. Charles attribuait à cette potion des vertus si merveilleuses, qu'il fit envoyer de Flandre la recette au secrétaire d'État à Valladolid, sous les yeux duquel le remède devait être préparé. Mais celui-ci ne put le préserver d'autres maux, et, dans le moment où le malade était encore tourmenté de la goutte, il eut un accès de fièvre, accompagné d'une angine qui ne lui permit plus de manger qu'avec beaucoup de peine. Cela eut toutefois un bon effet, et Quixada dit à son maître, en guise de consolation, « que le meilleur moyen pour lui de se guérir de la goutte, était de tenir la bouche fermée. »

Le médecin de l'empereur était jeune; la régente envoya le sien, plus âgé et probablement plus expérimenté, comme conseil. On appela un troisième médecin, un Italien, renommé pour la cure des maladies auxquelles le vieux monarque était sujet; celui-ci entreprit de le guérir de la goutte, mais il avait affaire à un malade moins soumis qu'il ne le désirait. Il commença, avec beaucoup de raison, par lui interdire la bière glacée, mais l'empereur lui dit ouvertement « qu'il n'en ferait rien. » Il se plaignit ensuite du climat qui était trop humide; Charles répondit qu'il pouvait s'en aller quand

bon lui semblerait, « n'ayant pas encore prononcé de vœux. » Quixada, paraît-il, n'avait pas une haute opinion de l'habileté du docteur, et peut-être de celle de la faculté, en général, car il écrivait que son maître « pourrait, s'il le voulait, se traiter lui-même mieux que tout autre. » Heureusement pour le malade, il dut malgré lui recourir au seul remède efficace, l'abstinence; nous ne pouvons cependant dire qu'il poussa celle-ci à l'extrême, puisque, s'éveillant un jour à trois heures du matin, il avala toute une soupière de bouillon de chapon.

Cette première attaque de goutte fut suivie, en janvier 1557, d'une seconde, occasionnée, dit-on, par le chagrin que l'empereur éprouva, en apprenant les nouvelles d'Italie dont il a été question plus haut. Celle-ci ne fut pas aussi violente ni d'aussi longue durée que la précédente. Comme les symptômes devenaient plus rassurants et que le mal diminuait peu à peu, le malade, recouvrant l'appétit, se régala d'une omelette de sardines et d'autres mets savoureux, au grand mécontentement de son majordome; celui-ci, en rapportant le fait au secrétaire d'État, déclara « qu'il n'y avait point de sa faute; c'était peine perdue que d'essayer de guérir son maître de sa passion pour le poisson. »

Charles-Quint était déjà depuis trois mois à Jarandilla; pendant ce temps, on avait pressé les travaux entrepris à Yuste, de sorte que sa maison était presque achevée et prête à le recevoir. Les moines attendaient son arrivée avec impatience. « Si « l'empereur ne venait pas, » écrivait Gaztelu, « ils se pen- « draient. Et pourtant, » ajoutait-il, « je ne croirai jamais « qu'il ira chez eux, avant de l'avoir vu. »

Le fait est que Charles était retenu à Jarandilla, faute d'argent pour payer ceux de ses serviteurs qui ne devaient pas

l'accompagner à Yuste. Il avait demandé à Valladolid trente mille ducats. Les semaines s'écoulaient sans qu'il en arrivât un seul, et le trésor royal était dans un si mauvais état que Quixada dut avancer une centaine de réaux pour couvrir les dépenses de la maison de l'empereur. A la fin, vingt-six mille ducats furent envoyés, mais le monarque refusa de partir avant d'avoir reçu la somme entière. On ne pouvait toutefois accuser Jeanne de négligence, en cette occasion ; Charles savait par expérience qu'il n'était pas toujours facile à un roi d'Espagne, ayant les trésors de l'Inde à sa disposition, de se procurer l'argent nécessaire pour l'entretien de sa cour.

Les quatre mille ducats restants étant enfin venus, Quixada put payer tous les arriérés. On prit des arrangements pour renvoyer ceux des serviteurs de l'empereur, qu'il n'emmenait pas avec lui, et l'on pria la régente de fournir des vaisseaux pour les transporter en Flaudre.

De plus de cent cinquante personnes qui avaient suivi Charles-Quint à Jarandilla, cinquante à soixante seulement devaient l'accompagner à Yuste. Le choix avait été assez difficile à faire; plusieurs des principaux Flamands, que leur maître voulait garder, n'étaient pas disposés à rester avec lui; ils n'avaient nullement l'intention de renoncer à leur pays natal et à des espérances ambitieuses, pour aller s'enterrer dans un couvent, au fond des solitudes de l'Estramadure; ils connaissaient d'ailleurs trop bien l'avarice de l'empereur, pour croire qu'il reconnaîtrait généreusement les sacrifices qu'il leur demandait. « Ils nous portent peu d'attachement, » écrivait Quixada; « je suis peiné de les entendre parler des loyaux services qu'ils ont longtemps rendus et de la faible récompense qu'ils ont reçue ou s'attendent à recevoir. »

Ceux qui devaient aller à Yuste n'étaient pas moins mécontents. Quixada dut leur faire connaître leurs traitements et les legs que Charles leur faisait par son testament. « Il arriva alors, » écrit le majordome, « ce qui arrive ordinairement en pareil cas; les uns étaient plus satisfaits que les autres de ce qui avait été fait pour eux; aucun n'était parfaitement content, et je l'étais moins qu'eux tous, me voyant chargé d'une mission aussi désagréable et obligé de leur dire des choses qu'ils n'aimaient pas plus d'entendre que je n'aimais de les dire. » Pour l'empereur, il pouvait penser avec plaisir que, tout motif intéressé étant écarté, ceux qui restaient auprès de lui étaient mus uniquement par leur amour pour lui. En réalité, s'il n'était pas généreux, il était bon; ses manières gracieuses, ses égards pour ses serviteurs, leur avaient inspiré, indépendamment du respect qu'ils ressentaient naturellement, un profond sentiment d'affection pour lui. Il en était surtout ainsi des Flamands, qui aimaient davantage encore Charles-Quint, parce qu'il était leur compatriote, étant né à Gand. Aussi, lorsqu'avant son départ, assemblés aux portes du château, ils écoutèrent pour la dernière fois cette voix aimée, ils se montrèrent émus et il y en eut peu qui ne fondirent en larmes; en un mot, pour emprunter les paroles de Mignet, le regret de ceux qui devaient être à jamais séparés de leur maître, n'était égalé que par la douleur de ceux qui allaient s'enterrer avec lui au fond d'un couvent.

Le 3 février, à trois heures de l'après-midi, l'empereur, avec sa suite, dit adieu à la demeure hospitalière du comte d'Oropesa; il voyageait, selon son habitude, en litière, ayant à ses côtés son généreux hôte et son fidèle majordome à cheval. Quand il passa entre les files des hallebardiers

rangés devant le château, ceux-ci jetèrent leurs piques à terre, déclarant ainsi qu'ils avaient fini de servir. On traversa la vallée et l'on gravit lentement le flanc de la montagne, couvert d'arbres que l'hiver avait depuis longtemps dépouillés de leur feuillage. Comme on approchait de Yuste, on entendit au delà du bois le son joyeux des cloches du couvent. Les moines étaient réunis dans l'église, pompeusement décorée, comme aux jours de fête; la chapelle était éclairée à profusion par des cierges, dont l'éclat dissipait les ténèbres croissantes de la nuit. Quand le cortége arriva à la grande porte du monastère, les religieux, conduits par le prieur élevant un crucifix dans ses mains, s'avancèrent en procession, chantant le *Te Deum*, pour recevoir leur auguste visiteur dans sa nouvelle demeure. Charles descendit de sa litière et, toujours accompagné du comte d'Oropesa et de Quixada, fut porté à bras dans un fauteuil, au pied du maître-autel. Il resta là, absorbé dans ses prières, jusqu'à ce que le service fût fini et que l'orgue eût cessé de se faire entendre. Il reçut alors gracieusement les moines qui se pressaient autour de lui, ayant une parole aimable pour chacun, à mesure qu'ils venaient lui baiser la main. Le prieur, un peu embarrassé en présence de l'empereur, le complimenta et, dans son trouble, l'appela « *paternidad,* » mais il se reprit aussitôt, un des frères lui ayant soufflé le mot de « *magestad.* »

La cérémonie finie, Charles eut encore assez de force pour visiter le monastère, ainsi que sa propre maison; il examina les logements préparés pour sa suite et se fit enfin porter dans un fauteuil jusqu'au petit hermitage de Bethléem, dans les bois, à la distance de deux portées d'arbalète. Il était en bonne santé et se déclara enchanté de tout ce qu'il voyait; c'est dans ces excellentes dispositions qu'il entra

dans la modeste demeure où il devait passer le reste de sa vie, destinée à n'être plus longue. Les moines, de leur côté, étaient au comble de leurs vœux. « Plaise à Dieu, » écrivait le secrétaire Gaztelu, « que sa majesté puisse continuer à les supporter aussi patiemment qu'il le fait maintenant; cela ne sera pas facile. Ce sont des hôtes fâcheux, désagréables en proportion de leur ignorance, et il ne manque pas d'ignorants parmi les religieux de Yuste. »

CHAPITRE II.

L'habitation de Charles-Quint à Yuste. — Meubles et objets d'art. — Van Malo. — La maison de l'empereur. — Frais d'entretien. — Manière de vivre de Charles-Quint. — Son confesseur. — Son goût pour la mécanique. — Sa ponctualité à observer les rites religieux. — Son contentement à Yuste.

La maison de Charles-Quint à Yuste, quoique le plan en eût été fourni par un des meilleurs architectes de l'Espagne, avait peu de droits au nom de palais, sous lequel les moines chroniqueurs avaient l'habitude de la désigner, par respect pour celui qui l'occupait. C'était un bâtiment simple et de très modestes dimensions, élevé sur le flanc escarpé de la montagne et, au midi, adossé au monastère ; il ne comprenait que huit chambres, quatre à chaque étage, de grandeur uniforme, longues de vingt-cinq pieds et larges de vingt ; toutes s'ouvraient sur des corridors, traversant la maison et aboutissant à deux larges portiques ou galeries, qui la flanquaient à l'est et à l'ouest. Ces galeries touchaient à des terrasses, qu'il avait été facile de disposer sur ce terrain en

pente et que l'empereur orna plus tard de fleurs, de fontaines et de viviers alimentés par les eaux qui descendaient des hauteurs environnantes. Un chemin doucement incliné, approprié à la faiblesse du vieux monarque, conduisait de la terrasse occidentale au jardin, situé plus bas, au pied de l'habitation. Ce jardin, d'une étendue considérable, était séparé du domaine des moines par un mur élevé; on en avait réservé une petite partie pour les légumes destinés à la table royale; le reste était un parc avec des parterres de fleurs et des allées riantes, ombragées par des orangers, des citronniers et des mûriers, qui, dans ce coin de terre abrité contre les âpres vents du nord, croissaient aussi abondamment que sous des latitudes plus méridionales. Une de ces allées conduisait à un pavillon, d'une construction légère et gracieuse, dont on découvre encore les ruines parmi les décombres qui s'amoncellent aujourd'hui en cet endroit; une autre avenue, bordée de cyprès, finissait à une porte qui s'ouvrait sur la forêt voisine, où paissaient deux vaches qui fournissaient du lait pour l'empereur.

Charles se logea, au second étage, dans une chambre exposée au nord-est et attenant à la chapelle, partie du couvent à laquelle sa maison était adossée. Une des fenêtres de son appartement donnait sur le chœur et, de son lit, le prince voyait complétement le maître-autel; il pouvait même, lorsqu'il était malade, assister de cette manière aux services religieux. A l'extrémité opposée du bâtiment, était le cabinet où il passait le jour à traiter les affaires, dont il continuait de s'occuper à Yuste; c'est là aussi qu'il recevait les envoyés et les visiteurs qui venaient lui rendre leurs hommages dans sa retraite.

Les chambres situées au nord devaient être sombres et

tristes, ne recevant la lumière du jour qu'à demi interceptée par les portiques qui garnissaient les deux côtés de la maison; mais celles qui étaient exposées au midi étaient échauffées par le soleil et donnaient vue sur le jardin. Des vignes escaladaient les murailles et y étalaient leurs grappes dorées; la brise répandait dans les airs le doux parfum des orangers. De ces fenêtres, l'empereur avait une magnifique perspective; il voyait se dresser au loin les hautes cimes de la *sierra*, couronnées de sombres forêts de chênes et de châtaigniers; en baissant les yeux, il contemplait la belle plaine qui s'étendait à plusieurs lieues de là, comme un océan de verdure, avec ses couleurs riantes, contrastant avec le caractère sauvage du site. Charles, qui aimait le beau dans la nature autant que dans l'art, aimait à regarder ce paysage, et souvent, dans l'après-midi, il venait s'asseoir dans la galerie à l'ouest, éclairée par les rayons du soleil couchant qui disparaissait majestueusement derrière les montagnes.

L'empereur, comme nous l'avons vu, était frileux; il voyageait avec un poêle portatif et faisait construire des cheminées dans toutes les maisons où il restait pendant quelque temps. On peut être sûr qu'il ne négligea pas ces précautions dans un endroit tel que Yuste, où l'humidité de l'air rendait les poêles aussi utiles que dans les pays froids, bien que les habitants n'en fissent guère usage. Charles fit placer des foyers dans toutes les chambres; il avait réellement, on pouvait le dire, la nature de la salamandre, et ses appartements étaient d'ordinaire une véritable fournaise, où ses serviteurs n'entraient pas volontiers. Malgré cela, et quoiqu'il fût toujours couvert de fourrures et d'édredon, il se plaignait souvent, surtout quand la goutte le tourmentait, d'être glacé jusqu'aux os.

Les meubles et les objets qui ornaient la maison du monarque n'étaient pas tout à fait, paraît-il, en harmonie avec la simplicité du bâtiment. Cependant l'historien de l'empereur, Sandoval, assure que « les appartements étaient si mesquinement meublés qu'on eût dit que l'ennemi les avait dévastés et non qu'un grand prince y résidait. Les murs, et seulement encore dans la chambre impériale, n'étaient tendus que de drap noir, comme pour un deuil. Charles-Quint n'avait qu'un seul fauteuil ou plutôt une chaise, si vieille et si usée qu'on n'en eût pas donné quatre réaux; enfin sa garde-robe était tout aussi modeste : elle ne se composait que d'un costume en mauvais drap noir. » Vera y Figueroa, Valparayso, Strada et d'autres écrivains respectables, reproduisent ce thème avec plus ou moins de variantes. On peut bien croire que Charles ne fût pas somptueusement vêtu, car, dans les dernières années de sa vie, il avait singulièrement négligé sa toilette; « quand il passait dans une ville, » dit un contemporain, « au milieu d'une brillante escorte de courtisans et de cavaliers, on le reconnaissait facilement à la simplicité de sa mise. » Vers la fin de son règne, il s'habillait tout de noir. Roger Ascham, qui fut reçu en audience particulière par l'empereur, cinq ans environ avant son abdication, dit « qu'il portait ce jour-là une robe de taffetas noir et ressemblait quelque peu au curé d'Epurstone. » Son avarice, sous ce rapport, venait en aide à ses inclinations. On raconte qu'un jour, surpris par un orage aux environs de Naumbourg, Charles-Quint ôta son bonnet de velours neuf et resta la tête découverte, en attendant qu'on lui en eût cherché un vieux à la ville. L'anecdote est rapportée par un des officiers présents, qui s'écrie à ce sujet : « Malheureux empereur, qui engloutit des tonnes d'or dans ses guerres et s'expose

tête nue à la pluie, pour épargner un bonnet de velours! » La réflexion est naturelle, mais ne l'est pas plus que l'inconséquence qui la provoquait.

Ce qui peut faire supposer que Charles ne dédaignait pas absolument la toilette à Yuste, c'est que sa garde-robe ne renfermait pas moins de seize robes de soie et de velours, doublées d'hermine, d'édredon ou du tissu produit par la molle toison de la chèvre de Barbarie. Quant à son mobilier, pour comprendre combien il faut se défier des bruits mis légèrement en circulation à ce sujet, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'inventaire dressé par Quixada et Gaztelu, peu de temps après la mort de leur maître. Nous y voyons figurer, entre autres objets, des tapis de Turquie et d'Alcaraz, des dais de velours et d'autres étoffes, des tentures de fin drap noir, couleur qu'il avait choisie pour sa chambre à coucher, depuis la mort de sa mère; les autres chambres étaient garnies de vingt-cinq tentures, fabriquées dans les Flandres, avec de riches broderies représentant des animaux et des paysages. Au lieu du misérable siége dont il est question, l'inventaire mentionne, outre un grand nombre de sofas et de chaises en noyer sculpté, une demi-douzaine de fauteuils couverts de velours noir, et deux autres, d'un travail plus exquis, spécialement réservés à l'empereur; l'un était garni de six coussins et d'un marche-pied pour qu'il y pût reposer à l'aise ses membres endoloris; il se faisait porter doucement dans l'autre, qui était bien rembourré et à bras, sur la terrasse où il voulait souvent prendre ses repas, quand le temps était beau. Sa chambre à coucher avait également été meublée avec soin et l'on n'y avait rien oublié de ce qui pouvait contribuer au bien-être de Charles; outre deux lits, de dimensions différentes, l'inventaire cite autant

de traversins, de coussins, de couvertures et de draps de lit que pourrait en désirer l'hôtelier le plus ambitieux.

L'empereur ne manquait pas non plus d'argenterie, bien qu'à en croire les auteurs cités plus haut, il n'en possédât que trois ou quatre pièces, des plus communes. Son oratoire renfermait un nombre considérable d'objets, la plupart en argent doré; sa vaisselle était également en argent, ainsi que les pots, les bassins, les vases jusqu'au plus grossier, nécessaires pour la toilette ou placés dans sa chambre à coucher. Les flacons de sa pharmacie étaient de ce métal précieux, de même que la plupart des ustensiles de cuisine. Certains objets étaient d'or pur; d'autres se faisaient particulièrement remarquer par leur travail, et comme, à cette époque, l'art de la ciselure avait été porté à un haut degré de perfection, on ne peut douter que quelques-uns des plus beaux spécimens ne fussent venus dans la possession de l'empereur. On estime que l'argenterie tout entière pesait de douze à treize mille onces.

L'inventaire ne mentionne pas beaucoup de joyaux; Charles laissa des babioles, sans valeur dans un couvent, à ceux qui avaient encore un rôle à jouer sur la scène du monde. Il avait toutefois apporté avec lui un grand nombre de cassettes richement garnies, en or, en argent et en émail, renfermant différents objets qui avaient encore du prix à ses yeux; il y avait, entre autres, plusieurs colliers et insignes de l'ordre bourguignon de la Toison d'or, dont le roi d'Espagne était devenu le chef. Mais la plupart de ces coffrets précieux étaient remplis de reliques ou d'amulettes; parmi les premières se trouvait un morceau de la vraie croix, qui passa par la suite, comme un legs inestimable, à Philippe, ainsi qu'un crucifix que sa mère, l'impératrice Isabelle,

avait dans les mains, à l'heure de sa mort, et qui devait plus tard consoler les derniers moments de son époux et de son fils. Les autres cassettes renfermaient, en grande partie, des talismans auxquels la superstition du temps attribuait des vertus merveilleuses pour conjurer les maladies; c'étaient des pierres garnies d'or, pour arrêter les hémorragies; neuf anneaux anglais, remède contre les crampes; une pierre bleue, richement enchâssée, efficace contre la goutte; quatre bézoards, enfermés dans de l'or, pour guérir de la peste, et d'autres talismans. On peut s'étonner qu'un homme aussi intelligent que Charles-Quint adoptât les superstitions du vulgaire, au point d'ajouter foi à ces fables grossières ; il y croyait cependant, comme le prouve le soin avec lequel il gardait ces amulettes et comme il le montra en envoyant un bézoard à son chambellan, Van Male, qu'il supposait malade de la peste. Il était toutefois moins superstitieux que crédule à cause de son ignorance des propriétés réelles des objets, ignorance qu'il partageait avec ses contemporains les plus instruits, lesquels, dans tout ce qui se rapportait à la physique, tombaient constamment dans des erreurs dont rougirait un écolier de nos jours.

L'empereur avait apporté avec lui à Yuste, pour embellir sa retraite, quelque chose de plus précieux que son argenterie et ses bijoux; c'était une collection, petite mais choisie, de portraits, dont quelques-uns comptent parmi les meilleures productions de l'art. Ces portraits sur toile, sur bois ou sur pierre, la plupart de grandeur naturelle, pendaient, richement encadrés, aux murs de ses appartements. Il y en avait aussi en miniature, dont trois de l'impératrice. Une admirable toile, représentant la Vierge avec l'enfant Jésus et ornant un autel, était garnie de médaillons en or,

renfermant les portraits des différents membres de la famille impériale.

Mais les perles de cette collection étaient huit tableaux du Titien. Charles était un véritable amateur et un assez bon connaisseur, pour un roi; il appréciait parfaitement le mérite de l'illustre artiste vénitien, qu'il appela souvent à sa cour et au génie duquel il se plaisait à rendre hommage. Un jour, dit-on, il ramassa un pinceau que le Titien avait laissé tomber, et le lui rendit en disant « qu'un si grand peintre devait être servi par un empereur. » Cette anecdote s'accorde trop bien avec d'autres faits attestés de la vie de Charles-Quint, pour qu'on la juge invraisemblable. Quoi qu'il en soit, l'empereur montra combien il estimait le célèbre artiste, en lui conférant les honneurs de la chevalerie et en lui allouant une pension annuelle de deux cents couronnes d'or sur les revenus du royaume de Naples; malgré son avarice bien connue, il ne lui donnait pas moins de huit cents couronnes pour chaque toile. Il y avait, à Yuste, plusieurs portraits du monarque faits par ce maître, et, entre autres, un de grandeur naturelle, où il était représenté armé de pied-en-cap. L'empereur se fit peindre plusieurs fois par le Vénitien, dont il voulait que le pinceau fît passer ses traits à la postérité. Ses vœux furent accomplis. Quelques-uns de ces tableaux sont rangés parmi les chefs-d'œuvre de l'école italienne, et Charles-Quint vit immortel sur les toiles du Titien comme dans les pages de l'histoire.

La collection renfermait encore plusieurs portraits de l'impératrice par le même artiste, de Philippe et des autres membres de la famille royale; mais le tableau le plus remarquable était celui qui porte le nom de « *Gloria* » et où l'empereur, qui l'avait commandé peu d'années auparavant,

pour l'emporter à Yuste, paraît, avec son épouse Isabelle, au milieu de la foule des élus, soutenu par des anges et dans l'attitude de l'adoration. Cette magnifique toile qui, après la mort du monarque, suivit ses restes à l'Escurial, ornait, d'après la tradition, le maître-autel de l'église de Yuste; par ses dimensions, en effet, elle convenait mieux à une église qu'à un salon. Charles pouvait, d'ailleurs, la voir facilement de sa fenêtre à cette place, et de son lit, le monarque malade contemplait les traits de la personne qu'il avait le plus aimée sur cette terre.

Il y avait à Yuste d'autres portraits peints par différents artistes, dont le principal était un certain « maître Michel, » personnage sur l'identité duquel les historiens ont éprouvé certains doutes. Celui-ci recherchait de préférence des sujets d'un caractère religieux, relatifs à la vie de Jésus-Christ. La collection tout entière était bien choisie pour le grand prince qui s'était réfugié, loin du tumulte du monde, dans une vie de méditation pieuse; entouré des images de ceux dont la vue évoquait dans son esprit les plus tendres souvenirs, le monarque dévot sentait encore son cœur ému au spectacle des malheurs et des souffrances de son Sauveur.

Charles n'avait apporté qu'un très petit nombre de livres dans sa retraite. Il n'avait jamais eu le goût de la lecture; d'ailleurs les affaires du gouvernement lui avaient jusque-là laissé peu de loisirs. Ce fut un malheur pour lui que de n'avoir pas puisé dans les études de sa jeunesse cette passion, qui nous procure les plus douces jouissances dans la prospérité, et les meilleures consolations à l'heure de l'adversité. Il avait eu pour précepteur, il est vrai, le savant Adrien d'Utrecht; mais le ministre flamand, Chièvres, qui exerçait l'autorité, était d'avis que les lettres ne convenaient

qu'aux gens de robe et qu'un prince ne pouvait mieux employer son temps qu'à des exercices virils et chevaleresques. La bibliothèque impériale ne comprenait pas plus de trente et un volumes, la plupart d'un caractère religieux, tels que des psautiers, des missels, des bréviaires, des commentaires sur les Écritures et les Méditations de saint Augustin. Il y avait trois copies, en trois langues différentes, des Consolations de Boëce, ouvrage autrefois si populaire. Parmi les traités scientifiques, très peu nombreux, se trouvait l'Almageste de Ptolémée, qui renfermait tout ce que l'on savait ou croyait savoir d'astronomie, à cette époque.

On aurait cru que l'histoire au moins aurait trouvé grâce aux yeux de l'empereur, mais, tout occupé de réunir des matériaux pour ceux qui devaient l'écrire, il n'avait pas le temps de la lire. Il possédait un fragment de la *Cronica de Espana* de Florian de Ocampo, ouvrage inachevé, dont l'auteur, remontant au déluge, selon l'habitude des chroniqueurs espagnols de ces jours, avait été surpris par la mort, avant d'être sorti du labyrinthe des siècles éloignés. Charles avait aussi une copie des Commentaires de César, traduits en italien, car il ne connaissait que très imparfaitement le latin; il s'intéressa davantage aux Commentaires de son ami, le grand-commandeur d'Avila, qui retraçait les guerres d'Allemagne où l'empereur avait joué le principal rôle.

Mais le livre qui plaisait le plus au monarque était un poème français, « le Chevalier délibéré, » qui jouissait d'un grand succès alors. Ce poème avait principalement pour but de chanter les gloires de la maison de Bourgogne et surtout les hauts faits de l'extravagant Charles le Téméraire. L'empereur, qui en faisait ses délices et, sans doute, voyait avec plaisir rappeler les exploits de ses ancêtres, s'était autrefois

amusé, dans ses heures de loisir, à le traduire en espagnol; il chargea plus tard son chambellan, Guillaume Van Male, de revoir et de corriger cette traduction, qui fut communiquée à un poète de cour, nommé Acuna, lequel la mit par la suite en vers castillans.

Ce Van Male, qui rendait à son maître, comme on le voit, les mêmes services que Voltaire rendait à Frédéric le Grand, qui l'employait, ainsi qu'il le disait lui-même, à laver son linge sale, était un personnage trop important dans la maison de l'empereur, pour que nous le passions sous silence. Il était né dans les Flandres, d'une famille ancienne mais déchue; il suivit de bonne heure les guerres et prit du service sous le duc d'Albe. Mais le métier des armes ne convenait pas à ses goûts studieux et paisibles; aussi, au retour de la paix, il quitta l'armée avec l'intention d'entrer dans les ordres. Le pauvre gentilhomme manquait cependant de protection pour faire fortune dans l'Église, et, le comprenant, il accepta avec empressement la position de chambellan qui lui fut offerte dans la maison impériale, par l'entremise du ministre De Praedt.

Par ses nouvelles fonctions, Van Male se trouva naturellement mis en relations intimes avec l'empereur et, grâce à ses talents variés, il put rendre à celui-ci d'autres services que ceux d'un chambellan ordinaire. Lorsque la goutte, paralysant les doigts de Charles, l'empêchait de tenir la plume, Van Male était son secrétaire et quelquefois écrivait ses dépêches. Si le monarque, tourmenté par des soucis ou par ses maux, ne parvenait pas à s'endormir, son fidèle serviteur lui faisait la lecture pour le distraire, et il passa de cette manière bien de longues heures, souvent même une grande partie de la nuit, auprès du lit de son maître. C'est

dans les moments où il lui était permis de respirer, au milieu de ses nombreuses occupations, que le pauvre gentilhomme écrivait à son ami, le ministre De Praedt, ces lettres récemment publiées, qui jettent tant de jour sur le caractère et sur la vie privée de Charles-Quint. L'honnêteté, l'intégrité et les manières aimables de Van Male lui gagnèrent l'affection de l'empereur, qui paraît lui avoir témoigné plus de confiance qu'à tout autre de ses serviteurs, Quixada excepté; néanmoins Charles se montra fort avare de ses faveurs envers son chambellan, auquel il avait de grandes obligations. Lorsque celui-ci lui annonça son prochain mariage, il approuva gracieusement ce projet et lui donna quelques sages conseils à ce sujet; le bon Van Male sentit son cœur déborder de joie, en recevant cette marque de condescendance, qu'il n'oublie pas de signaler dans sa correspondance avec De Praedt. Mais l'empereur n'avait que ces conseils à lui donner. Enfin le jour vint où il put se montrer généreux envers le chambellan, sans qu'il lui en coûtât rien.

Charles-Quint se proposa de remettre à Van Male le manuscrit renfermant sa traduction en espagnol du « Chevalier délibéré. » Le poëme devait être imprimé à un très grand nombre d'exemplaires, aux frais de ce gentilhomme, qui devait être largement indemnisé par la vente de l'édition. « Il n'y gagnera pas moins de cinq cents couronnes d'or, » s'écria un mauvais plaisant, l'historien Avila. « Et Guillaume les mérite bien, » répondit l'empereur, « car il a beaucoup sué sur cet ouvrage. » Mais l'homme à qui ces royales largesses étaient faites, jugeait les choses tout autrement; rien ne lui semblait certain que les frais de l'entreprise, d'autant plus que Charles refusait positivement de lui concilier la

faveur du public, en déclarant la part qu'il avait prise à ce travail. En vain le pauvre chambellan fit des représentations à son maître; celui-ci n'était pas homme à se laisser détourner de ses généreux projets, et, dans cette même année 1555, le poème fut imprimé à deux mille exemplaires chez Jean Steeltz, à Anvers. On ne dit pas si le résultat justifia les sinistres prédictions de l'éditeur. Van Male était un des Flamands qui suivirent l'empereur à Yuste; il ne survécut à celui-ci que deux ans et, comme il ne paraît pas que ses affaires fussent dans une situation très brillante, à sa mort, il n'y a pas de raisons de supposer que le manuscrit du « *Caballero Determinado* » devint une mine d'or pour lui. Charles avait apporté à Yuste deux copies, l'une en français, l'autre en castillan, de ce poème, qu'il regardait probablement avec des yeux plus complaisants que son chambellan; ces manuscrits, ornés de dessins coloriés, étaient richement reliés en velours cramoisi, avec des agrafes et des coins en argent, comme plusieurs autres livres de la bibliothèque.

La suite de Charles-Quint se composait d'environ cinquante personnes; plus d'un simple gentilhomme en avait une aussi nombreuse, mais les titres portés par certains officiers de la maison impériale prouvent qu'elle était montée avec pompe. Il y avait un majordome, un aumônier, un médecin, un pharmacien, un secrétaire, quatre gentilshommes de la chambre, un maître de la garde-robe et d'autres employés supérieurs; il y avait également des cuisiniers, des confiseurs, des fruitiers, des boulangers, des brasseurs, des gardes-chasse et des serviteurs subalternes. Charles, comme nous l'avons vu, n'avait pas réussi à garder auprès de lui quelques-uns des Flamands les plus distingués; l'attachement qu'ils lui avaient voué n'était pas assez fort pour les

décider à renoncer au monde et à s'enterrer avec lui dans les solitudes de Yuste. Aussi, à l'exception d'un petit nombre d'hommes instruits et de haute naissance, qui occupaient les positions supérieures, il n'était servi que par des gens dépourvus d'instruction et incapables de remplir des fonctions d'une nature élevée; un de ses chambellans même, comme nous l'apprend le testament de l'empereur, ne savait ni lire ni écrire.

Cette suite était logée en différents endroits. Quixada, Gaztelu, Moron, maître de la garde-robe, et quelques-uns des principaux officiers, habitaient le village voisin de Cuacos, à une demi-lieue du couvent, « pire séjour même que Yuste, » comme le secrétaire l'écrit avec douleur. La plupart des serviteurs trouvèrent un logement dans une partie des nouveaux cloîtres, qui fut soigneusement séparée du reste du monastère, tandis qu'on lui ouvrait des communications faciles avec le « palais. » Ainsi la maison de l'empereur, pour emprunter le langage de Mignet, était complète en elle-même, lui fournissant non seulement tout ce qui concernait le service, mais encore tout ce qui était nécessaire pour son usage, depuis le pain pour sa table jusqu'aux différents remèdes pour ses maladies, depuis le vin et la bière de sa cave jusqu'aux cierges de son oratoire.

Les traitements de ces employés variaient selon la nature de leurs services. Quixada, comme le chef de la maison, devait toucher annuellement les appointements fixés pour le marquis de Denia, qui avait occupé la position de chambellan à la cour de la reine Jeanne; on ne dit pas le chiffre. Le secrétaire Gaztelu et le médecin Mathys recevaient chacun sept cent cinquante florins par an. Moron avait quatre cents florins, comme maître de la garde-robe; le mécanicien Tor-

riano, trois cent cinquante; Van Male et les autres chambellans de première classe, trois cents chacun. La somme totale dépassait quelque peu dix mille florins [1].

Charles-Quint avait calculé que ses dépenses s'élèveraient annuellement à environ seize mille ducats d'or; il trouva toutefois qu'il lui en fallait vingt mille, et ordonna au secrétaire Vazquez de lui remettre cette somme, en quatre versements de cinq mille ducats chacun. Gaztelu remontra à celui-ci combien il était important d'être exact à faire les envois, car « l'empereur, » disait-il, « est de tous les hommes celui qui tient le plus à être servi avec ponctualité, et la moindre négligence le contrarie au plus haut point. » On aurait cru que le souverain de l'Espagne et des Indes devait être depuis longtemps habitué à ces sujets de contrariété.

Le monarque s'était réservé le produit de certains impôts, appelés *los seis y onze al millar,* et un droit dans les mines d'argent de Guadalcanal. Ces mines, situées dans le midi de la péninsule, non loin de Cordoue, avaient une valeur chaque jour plus considérable; ce ne fut toutefois que quelques années plus tard, lorsqu'elles furent affermées aux Fugger, d'Augsbourg, qu'on en reconnut pleinement la richesse. Outre ces sources de revenu, Charles avait déposé une somme de trente mille ducats d'or dans la forteresse de Simancas. Plus d'une fois, sa fille Jeanne, dans ses embarras

[1] Le florin flamand, d'après Mignet (*Charles-Quint*, p. 227), renfermait une somme d'argent équivalente à celle de fr. 6.97 de nos jours. Mais l'argent a subi une dépréciation depuis le XVI[e] siècle. En prenant trois pour le multiple indiquant cette dépréciation, on trouve que le florin valait environ 21 francs de notre monnaie. Il est toutefois si difficile d'estimer exactement la valeur relative de l'argent aux différentes époques, que l'on doit accueillir avec défiance toutes les conclusions auxquelles on arrive.

d'argent, chercha à lui faire des emprunts garantis par l'État; mais son père, qui savait par expérience que le papier du gouvernement ne valait pas à beaucoup près de l'or, resta sourd aux supplications de la régente et ne permit pas que l'on touchât à son trésor, qui resta intact tant qu'il vécut.

Charles vivait à Yuste d'une manière aussi régulière qu'on le fait dans un couvent; il se levait de bonne heure et déjeunait immédiatement. Son estomac, on peut le dire, avait horreur du vide, même pour quelques instants. Aussitôt que sa porte était ouverte, son confesseur, le père Jean de Regla, apparaissait. L'histoire de cet homme fournit, entre mille autres, un exemple de la sage politique avec laquelle l'Église romaine ouvre une carrière au mérite et au talent, quelque part qu'ils se découvrent, au lieu de réserver ses faveurs à la naissance. Regla était le fils d'un pauvre paysan aragonais; tout jeune, il vint à Saragosse, où il vécut pendant quelque temps de charités, principalement des aumônes qu'il mendiait à la porte du couvent de Santa-Engracia; il faisait aussi des commissions et s'achetait des livres avec l'argent qu'il gagnait. Les moines lui donnèrent un peu d'instruction et le recommandèrent à un riche bourgeois, qui le chargea de surveiller l'éducation de ses fils placés à l'université de Salamanque. Regla, paraît-il, eut tous les moyens de s'instruire dans cette école célèbre; il profita de l'occasion, apprit les langues anciennes, surtout le grec et l'hébreu; mais il se livrait avec plus d'ardeur encore à l'étude du droit canon, parce qu'il voulait se consacrer à l'Église. A l'âge de trente-six ans, il entra dans l'ordre de Saint-Jérôme et fit profession dans le vieux couvent de Santa-Engracia, qu'il connaissait si bien. Il se fit remarquer par sa stricte obéissance à la discipline monastique; bien

qu'il fût un casuiste adroit et subtil, il n'eut pas, à ce qu'il semble, beaucoup de succès comme prédicateur; mais il était le confesseur le plus recherché à Saragosse. Sa science, sa vie exemplaire, jointes à son amabilité, l'élevèrent peu à peu, parmi ses frères, à un si haut degré de considération, qu'il fut nommé prieur du couvent à la porte duquel il mendiait dans sa jeunesse.

Le premier terme de ses fonctions venait d'expirer, et Regla allait être réélu pour un autre, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à Yuste auprès de Charles, qui l'avait désigné comme son confesseur. Quelque flatteuse que fût pour lui cette préférence, le moine eût, parait-il, préféré de rester dans la position indépendante qu'il occupait, comme chef de la communauté; il ne montra, du moins, pas d'empressement à obéir. Lorsqu'il se présenta enfin devant l'empereur, celui-ci, qui l'avait attendu avec impatience, lui demanda la cause de ce retard. L'hiéronymite répondit, en baissant les yeux, « qu'il avait hésité, ne se jugeant ni digne ni capable de diriger la conscience de sa majesté. » Charles, qui peut-être ne le croyait pas aussi humble qu'il affectait de l'être, voulut le rassurer; « cinq prêtres fort éclairés, » dit-il, « ont pris soin de ma conscience, l'année dernière, dans les Flandres, et vous n'aurez à vous occuper que de ma vie à Yuste. »

L'aménité de son caractère et son austérité concilièrent bientôt à Regla les bonnes grâces de Charles, qui, dans une occasion, lui donna une singulière marque de considération. Non seulement il lui permit, mais il lui commanda de s'asseoir en sa présence, acte de condescendance qui scandalisa grandement l'honnête majordome; c'était, à ses yeux, une abomination qu'un misérable moine fût ainsi

élevé au niveau de son auguste souverain. Regla lui-même se sentait dans une position critique, car on continuait d'observer à Yuste l'étiquette établie à la cour de l'empereur; il comprit que cette faveur allait le rendre odieux, et à genoux demanda à Charles la permission de rester debout devant lui; « quand quelqu'un entre dans l'appartement, » dit le pauvre hiéronymite, « il me semble que j'ai l'air d'un criminel qui monte à l'échafaud, revêtu du san-benito. » « Ne vous inquiétez de rien, » répondit le monarque; « vous êtes mon père confesseur. J'aime que l'on vous voie assis quand on entre dans la chambre, et il ne me déplaît pas, » ajouta-t-il froidement, « que vous soyez quelquefois décontenancé dans ces moments. »

Malgré cette déférence témoignée moins peut-être à l'homme lui-même qu'à la robe qu'il portait, Regla ne tarda pas à s'apercevoir que l'humilité n'était pas la principale vertu de son royal pénitent et que, si celui-ci avait déposé le sceptre, il avait conservé, en grande partie, son caractère impérieux. Le moine s'étant un jour rendu, pour une affaire qui le concernait, dans la ville voisine de Plasencia, Charles, aussitôt qu'il l'apprit, envoya un courrier derrière lui avec l'ordre de revenir sur-le-champ. « Je voulais vous faire savoir, frère Jean, » lui dit l'empereur, à son retour, « que c'est mon bon plaisir que vous ne vous éloigniez pas d'ici, sans ma permission expresse. Vous ne devez pas me quitter un seul instant. » Regla reçut en silence cette réprimande, et depuis cette heure ne sortit plus du monastère, tant que son maître vécut.

Après que le confesseur avait aidé le monarque à faire ses prières du matin, celui-ci passait à une autre occupation et se plaisait souvent à faire certains travaux mécaniques, pour

lesquels il avait du goût. Son compagnon dans ces moments était le mécanicien Torriano, qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, faisait partie de sa maison. Torriano, né à Crémone, en Italie, était un homme d'une habileté singulière, qui par la suite se fit une réputation comme ingénieur, en construisant les fameuses machines hydrauliques de Tolède; il était très bon horloger et, comme on le sait déjà, fabriqua les ingénieuses pendules qui ornaient les chambres du « palais » de Yuste. Il travaillait, à cette époque, à une horloge astronomique des plus compliquées, qu'il ne devait achever qu'au bout de trois ans. Charles, dit-on, surveillait avec un vif intérêt les progrès de cette œuvre curieuse; il avait apporté avec lui, dans sa retraite, un grand nombre de montres, sorties des mêmes mains; les montres, d'invention récente, remontant tout au plus au commencement de ce siècle, étaient alors excessivement rares.

L'empereur avait la passion de l'horlogerie; on eût dit pourtant qu'il ne devait guère se soucier de mesurer exactement le temps qui s'écoulait avec monotonie dans son couvent. La difficulté qu'il trouvait à régler ses pendules lui suggéra un jour, dit-on, une réflexion philosophique sur l'absurdité de ses tentatives pour contraindre les hommes à penser de même en matière de religion, lorsqu'il était impossible d'accorder deux horloges. Mais Charles-Quint était incapable de faire une pareille réflexion; ce qu'il écrivit et ce qu'il dit à Yuste, en mainte occasion, ne le prouve que trop.

Charles aimait les mathématiques; il avait apporté, dans sa retraite, plusieurs instruments de géométrie et d'autres, comme on le voit par son inventaire qui, en outre, ne mentionne pas moins de trente-six paires de

lunettes. Il avait un goût prononcé et, paraîtrait-il, un véritable talent pour la mécanique; en Allemagne, il avait inventé, pour son usage personnel, une voiture, dont il se servait habituellement pour ses voyages dans le pays. Il s'amusait souvent, avec Torriano, à faire de petits mannequins, des soldats s'exerçant, des jeunes filles dansant avec des tambourins, et, si l'on a dit vrai, des oiseaux en bois, volant par les fenêtres de ses appartements, toutes choses qui, aux yeux des moines, gens simples, sentaient la magie. Mais il ne leur fut plus possible de douter que Torriano n'eût fait un pacte avec Satan, lorsqu'ils le virent fabriquer un moulin à bras, qui, bien qu'il fût si petit qu'il tenait dans la manche d'un religieux, pouvait moudre en un jour assez de farine pour nourrir un homme pendant une semaine. Ce fut peut-être une de ces ingénieuses inventions qui attira plus tard des poursuites à leur auteur, de la part du saint-office.

A dix heures, un des *ayudas de camara* ou des *barberos*, premiers et seconds gentilshommes de la chambre, entrait pour aider l'empereur dans sa toilette. A midi il entendait la messe. Lorsqu'il se portait bien, il y assistait en personne, assis dans le chœur; sinon, il se mettait à sa fenêtre, qui s'ouvrait, comme nous l'avons dit, sur l'intérieur des orgues, et d'où sa voix claire et sonore accompagnait souvent les chants des prêtres placés au dessous. Il aimait passionnément la musique et connaissait bien les principes de cet art; lorsqu'il était encore sur le trône, sa chapelle n'avait d'égale dans aucune église de la chrétienté. A son arrivée à Yuste, il s'était donné beaucoup de peine pour choisir dans les différents couvents de l'ordre les moines qui avaient la plus belle voix; nul ne pouvait entrer

dans le chœur sans y être régulièrement appelé. Un jour, un chanteur de profession de Plasencia s'étant joint au chant, un son inaccoutumé attira l'attention du monarque, et l'intrus dut se retirer précipitamment. Charles avait l'ouïe fine, et quelquefois une fausse note suffisait pour le jeter dans un accès de colère; il lançait alors au malheureux coupable de grossières épithètes, qu'il avait apprises dans les camps, et qui eussent été mieux placées dans la bouche d'un soldat que dans celle d'un pieux reclus.

Aussitôt après la messe, l'empereur dînait, affaire importante qui lui prenait toujours beaucoup de temps, au couvent comme à la cour. Il maintint à Yuste le privilége réclamé par les rois, d'être seul à table; toutefois il se distrayait en causant avec l'un ou l'autre de ses serviteurs, admis dans la salle. C'était tantôt le médecin Mathys, homme instruit, mais qui malheureusement n'avait pas, comme le médecin de Sancho Pança, le droit de faire remporter à la cuisine les plats indigèstes; tantôt l'érudit chambellan, Van Male. Quelquefois tous deux étaient présents, et l'empereur s'entretenait avec eux de différents sujets, ordinairement de ceux qui avaient rapport à la science, de toute chose excepté de politique. La conversation roulait souvent sur l'histoire naturelle, que Charles aimait beaucoup; on citait Pline, considéré comme l'autorité souveraine en cette matière, et s'il arrivait qu'un passage du livre de cet écrivain donnât lieu à une discussion, on appelait parfois le confesseur, homme de science, comme nous l'avons vu, qui terminait le différend.

Après le dîner, le moine lisait à son maître quelques pages de saint Bernard ou de saint Jérôme, s'arrêtant fréquemment tandis que son auditeur faisait un rapide com-

mentaire sur ce qu'il venait d'entendre, de sorte que cet exercice, comme l'ajoute le narrateur, ressemblait réellement à « une douce et céleste communion. » D'autres jours, on parlait de sujets légers et plus familiers. Ensuite venait une courte sieste; après quoi, Charles se rendait à l'église où, trois fois par semaine, un sermon était prononcé par l'un ou l'autre de ses chapelains. Ceux-ci, au nombre de trois, avaient été choisis dans les différents couvents de l'ordre, à cause de leur piété et de leur instruction; parmi eux, frère François de Villalva se faisait surtout remarquer par une éloquence rare et touchante, qui en avait fait l'un des prédicateurs les plus populaires du temps, et, comme l'empereur aimait beaucoup de l'entendre, il était chargé bien plus souvent que les autres de parler devant lui. Parfois un prédicateur étranger était bien accueilli et, si quelque hiéronymite, sachant prêcher, visitait Yuste, on l'invitait à monter en chaire et à déployer son éloquence devant le monarque. Celui-ci ne manquait jamais d'assister au sermon, et, s'il en était empêché par la maladie, par la nécessité de rédiger des dépêches pour Bruxelles ou Valladolid, son confesseur devait, le soir même, lui rapporter point par point tout ce qui avait été dit.

Dans les autres après-dînées, Charles se faisait lire une partie des Écritures par frère Bernard de Salinas, savant prêtre qui avait été reçu docteur à l'université de Paris. Il choisissait le plus souvent l'Épître aux Romains, qu'il préférait, dit un moine chroniqueur, parce qu'elle contient le résumé et la substance de toutes les autres épîtres, en même temps qu'elle renferme toutes les saines doctrines et tous les dogmes de l'Église. Le reste de la journée, le monarque s'occupait de l'une ou l'autre affaire qui appelait son atten-

tion. Après vêpres et avant de se retirer dans sa chambre à coucher, il se faisait servir un souper, où l'on était sûr de voir paraître du poisson indigeste et savamment apprêté.

Un sentiment religieux, malheureusement entaché de fanatisme, formait le fond du caractère de Charles-Quint, comme il le montra dans sa vie agitée d'empereur, non moins que dans sa retraite; il avait toujours été attentif à observer les cérémonies de l'Église et prompt à saisir toute occasion de témoigner du respect aux ministres de sa religion. Un jour, assistant au service dans la chapelle de l'université d'Alcala, il refusa de monter sur le trône qu'on lui avait préparé et s'assit entre les chanoines, disant « qu'il ne pouvait être mieux placé qu'au milieu de ces savants et respectables prêtres. » Après la mort de l'impératrice, il entendit chaque jour, en particulier, une messe pour elle, aussitôt qu'il était levé, et, après avoir donné audience, il se rendait dans sa chapelle, où l'office divin était célébré publiquement. A Yuste, il fit dire quatre messes tous les jours, deux pour l'âme de ses parents, une pour sa défunte épouse et une quatrième pour lui-même; il était toujours présent à cette dernière. Il semblait constamment désireux de manifester l'ardeur de sa dévotion. Comme, peu de temps après son arrivée, un des moines, intimidé par sa présence, hésitait à l'asperger d'eau bénite, il lui ôta le goupillon des mains et s'arrosa vigoureusement, en lui disant : « Voilà, mon frère, comment vous devez faire à l'avenir, sans aucune crainte. » Le vendredi-saint, les moines réunis pour adorer la croix, virent tout à coup paraître Charles, avec les gens de sa maison qui s'empressèrent, à son exemple, de s'appliquer la discipline. L'empereur permit aux religieux de le précéder, et, quoiqu'il fût si faible qu'on dût le soutenir, il voulut

assister jusqu'à la fin aux cérémonies célébrées par la communauté, et se prosterna trois fois avant d'embrasser la croix.

Charles observait aussi ponctuellement que le permettait l'état de sa santé, les fêtes et les jeûnes; ses infirmités toutefois l'exemptaient jusqu'à un certain point de ceux-ci. En 1554, il avait obtenu du pape, Jules III, une bulle qui le dispensait de jeûner, même les matins où il devait communier. Aux termes de cette pièce, « il était délivré de tout scrupule de conscience qu'il pouvait éprouver pour avoir autrefois enfreint, sous ce rapport, des lois de l'Église, auxquelles il était à l'avenir complétement soustrait, » et cette faveur, était-il dit, lui était accordée, « à cause non seulement de sa mauvaise santé, mais du zèle pieux avec lequel il s'était constitué en tout temps le défenseur du catholicisme. »

Mais, si l'empereur était lui-même dispensé des jeûnes, il obligeait les autres à les observer et à remplir exactement tous leurs devoirs religieux. Le mercredi des Cendres, les gens de sa maison devant communier ensemble, on put le voir debout sur les marches de l'autel, regardant s'il n'en manquait aucun. Il leur donnait un exemple édifiant; tous les vendredis du carême, il prenait place dans le chœur, et, les cérémonies finies, lorsque les moines avaient éteint les cierges, il se flagellait vigoureusement comme eux, au point de se mettre le dos et les épaules tout en sang. Les disciplines dont il se servait furent soigneusement conservées par Philippe II dans un coffre, avec d'autres objets, précieux souvenirs de la piété de son père, et léguées par ce prince à son fils et successeur, l'imbécile Philippe III.

Assidu aux lugubres cérémonies de l'Église, l'empereur

en observait les fêtes avec autant de zèle. La plus intéressante de toutes pour lui, par les grands événements qu'elle lui rappelait, était celle de Saint-Mathias. Le 24 février, consacré à cet apôtre, était une époque aussi importante dans la vie de Charles-Quint, que le 3 septembre, dans celle d'Olivier Cromwell. C'était le jour où il était venu au monde, où il avait remporté la brillante victoire de Pavie sur son rival, François Ier, où il avait reçu des mains du pape, à Bologne, la couronne impériale, et enfin où était né son fils naturel, le fameux don Juan d'Autriche. Un aussi glorieux anniversaire ne pouvait passer inaperçu pour le monarque, qui avait toujours honoré particulièrement son patron, saint Mathias. Le pape avait accordé une indulgence à tous ceux qui se trouveraient, ce jour-là, dans le même lieu que l'empereur, vivant et même mort.

Charles continua de célébrer à Yuste la fête de Saint-Mathias, avec la même solennité, sinon avec la même pompe qu'au temps où il était assis sur le trône. Ce jour-là, il se rendit le matin dans la chapelle, richement vêtu et ayant au cou le magnifique collier de la Toison d'or; il était suivi de tous ses serviteurs en habits de gala. La grand' messe chantée, le monarque approcha de l'autel et, s'agenouillant, remercia Dieu des bénédictions sans nombre dont il l'avait comblé, puis il déposa respectueusement son offrande, consistant en autant de pièces d'or qu'il avait vécu d'années. Ensuite un sermon fut prononcé par le père Villalva. Mais l'église ne se trouva pas assez grande pour renfermer la moitié des fidèles, accourus de quarante lieues à la ronde pour gagner les indulgences et voir le grand empereur qui avait échangé les vanités terrestres contre une vie de pénitences et de prières dans les solitudes de l'Estrama-

dure; on érigea en pleine campagne, près de la porte du jardin, un autel où la messe fut dite, et, pendant que le père Villalva prêchait dans le temple voisin, un autre prédicateur se faisait entendre du haut d'une chaire, élevée à l'ombre du fameux noyer qui couvre encore aujourd'hui de ses bras gigantesques la place où une foule immense s'assembla pour célébrer la Saint-Mathias.

Nous devons mentionner un autre anniversaire, intéressant parce qu'il se rattache à la vie claustrale de Charles-Quint; c'était le 3 février, jour de son arrivée à Yuste et fête de saint Blaise. Ce jour fut signalé par une cérémonie singulière. Comme l'empereur habitait déjà depuis près d'un an sa nouvelle demeure, le directeur des novices chargea Moron, le maître de la garde-robe, de lui demander s'il était content de son genre de vie et voulait faire profession, car, l'année écoulée, les règles de l'ordre lui interdisaient de quitter le couvent. L'hiéronymite, comme le raconte le chroniqueur, ne s'attendait guère à voir faire cette demande au monarque, mais celui-ci, instruit par Moron, l'accueillit bien et, quoique souffrant en ce moment d'un accès de goutte, se prêta de bonne grâce à la plaisanterie; il répondit donc qu'il était très satisfait et que si les moines, de leur côté, étaient contents de lui, ils pouvaient dès ce moment le regarder comme un des leurs.

Charles s'informa ensuite du cérémonial prescrit en cette occasion. On commençait d'abord par examiner la descendance du candidat, pour s'assurer s'il était de *sangre azul*, de « sang bleu, » c'est à dire sans mélange de sang juif ou arabe; l'arbre généalogique de sa majesté rendait ici cette enquête inutile. Mais l'acte de profession était accompagné de certaines solennités, toujours indispensables;

l'empereur voulut qu'on n'en négligeât aucune. En conséquence, le 3 février, une grand'messe fut célébrée dans la chapelle, les frères formèrent une procession, chantèrent le *Te Deum*, et un sermon fut prononcé par le prédicateur favori du monarque, qui développa cette pensée « qu'il y avait bien plus de gloire à se faire le serviteur du Christ, si humble et si obscure que pût paraître cette condition, qu'à être le maître du monde. » Au service religieux succéda une scène d'un caractère plus joyeux, comme il était d'usage à l'admission d'un membre nouveau dans la communauté. On avait dressé dans le réfectoire une table, somptueusement garnie aux frais de l'empereur, et chargée de gibier ainsi que d'autres comestibles friands, apportés des villages environnants. Les Flamands de Cuacos, avec leurs femmes, en habits de dimanches, étaient venus prendre leur part du festin avec les hiéronymites, et, le banquet fini, ces derniers, qui depuis longtemps n'avaient plus franchi l'enceinte du monastère, purent sortir et errer, le reste de la journée, dans les forêts qui ombrageaient les flancs de la montagne.

Ce fut un beau jour pour les moines de Yuste, que celui où ils reçurent parmi eux le grand empereur. Il ne paraît pas qu'ils eussent le moindre doute sur la sincérité des vœux prononcés par celui-ci; ils le montrèrent du moins en ouvrant un nouveau registre, portant les noms des profès et, en tête, celui de Charles-Quint, écrit de sa propre main. « Que ce fût en manière de plaisanterie ou de passe-temps spirituel, de quelque façon qu'on prenne la chose, elle était ainsi, » dit le chroniqueur de l'ordre. Sous l'autographe royal se lisaient ces mots : « Dédié à l'éternelle mémoire de cet illustre et puissant monarque, afin que les futurs membres de cette maison se glorifient en voyant leurs noms

inscrits sous celui de ce grand prince. » Ce précieux registre fut conservé avec un soin pieux par la communauté jusqu'au commencement de ce siècle, où, en 1809, le couvent de Yuste fut saccagé par les Français, qui en brûlèrent les archives avec tout ce qu'il renfermait dans ses murs.

Charles était assez affable envers les hiéronymites; il les connaissait tous par leurs noms et s'entretenait quelquefois avec eux; il leur témoignait même une certaine affection et un respect, incompréhensible pour ses serviteurs, surtout pour les Flamands, qui ne paraissaient pas aimer beaucoup les moines. Il fit un jour à ceux-ci une libéralité, qui lui attira des représentations de la part des visiteurs du couvent, lors de leur inspection annuelle. « L'ordre, » dirent-ils, « fournissait aux frères tout ce qui leur était nécessaire pour l'accomplissement de leurs devoirs. Les largesses de sa majesté ne serviraient qu'à les rendre négligents et paresseux, aimant à manger et à dormir; Dieu veuille que le mal n'aille même pas plus loin! » L'empereur reconnut la sagesse de ces observations et promit de se corriger à l'avenir de cette générosité intempestive.

Charles-Quint daigna un jour dîner avec les frères dans le réfectoire; il fut servi à part et Van Male remplit auprès de son maitre les fonctions d'écuyer tranchant. Mais le royal gourmand était depuis trop longtemps habitué aux mets savoureux qu'on lui préparait, pour pouvoir se plaire à la nourriture frugale des religieux; avant le milieu même du dîner, il se leva brusquement de table et se retira; toutefois, pour ne pas mortifier ses hôtes, il leur dit, en partant, de mettre de côté pour lui les plats dont il n'avait pas goûté, ajoutant « qu'il ne les tenait pas quittes. » Mais il ne partagea plus jamais leurs repas et ne leur rendit même pas leur

politesse, en invitant l'un ou l'autre d'entre eux à dîner avec lui. Les hiéronymites ne tardèrent pas à reconnaître que, malgré sa récente profession, frère Charles n'était pas un meilleur moine qu'à son arrivée à Yuste; leur prieur étant venu à mourir, ils prièrent l'empereur de demander pour eux au général de la société la permission d'en élire un nouveau. Le monarque leur répondit de mauvaise humeur « qu'il ne voulait avoir la tête rompue ni de leurs affaires ni de celles de leur ordre. »

Pendant les premiers mois et même pendant la plus grande partie de la première année de son séjour au couvent, la santé du monarque s'était visiblement améliorée, grâce peut-être au changement d'air et d'occupations; c'est, du moins, l'opinion de l'historien hiéronymite ; d'après lui, « la température égale de Yuste, où l'empereur aspirait les parfums délicieux qui s'exhalaient des bosquets et des jardins, et où surtout il goûta, loin de l'agitation fébrile du monde, le calme parfait d'une sainte vie, ramena une douce sérénité dans son âme et rendit une vigueur nouvelle à sa constitution. » A quelque cause qu'il faille attribuer l'heureux changement qui s'était produit chez Charles, il faisait le sujet de fréquentes observations parmi ses serviteurs : « L'empereur, » écrivait, en juin, Gaztelu au secrétaire Vazquez, « se porte si bien que vous auriez peine à le reconnaître. » Au mois d'août suivant, Quixada, dans une lettre au même Vazquez, signale « l'excellent état de santé de son maître, qui mange bien, dort bien, et, sauf la goutte dont il souffre de temps à autre dans les doigts et les épaules, ne peut se plaindre de rien. Il jouit de sa tranquillité présente et ne voudrait pas échanger sa vie contre une autre; il est, en un mot, l'homme le plus heureux du monde. »

Le contentement du monarque n'était guère partagé par ses serviteurs; le majordome, en particulier, exhala plus d'une fois sa mauvaise humeur dans ses lettres à Vazquez, où il montrait une vivacité pleine de franchise. « Si sa majesté, » disait Quixada, « recherche la solitude, il l'a trouvée, je le jure... C'est la vie la plus triste, la plus misérable, que j'aie jamais passée; bonne uniquement pour ceux qui veulent renoncer au monde et se faire moines; je ne suis pas du nombre. Mais, Dieu aidant, avant peu je changerai cela. »

Quelque temps après, le majordome obtint un congé de l'empereur, avec la permission d'aller revoir sa famille à Villagarcia. Comblé de joie, il écrivit aussitôt à Vazquez : « Je ne me hâterai pas de revenir, soyez-en certain, pour manger des truffes et des asperges dans l'Estramadure! » Mais il ne devait pas vivre séparé de son maître; celui-ci avait chargé un des moines, pendant son absence, de le remplacer dans ses fonctions d'intendant; mais le bon père, ignorant des choses de ce monde, se montra si incapable que Charles fit envoyer une dépêche à son ancien serviteur, pour lui ordonner de retourner immédiatement. « Je crois, » écrivait Gaztelu, avec un air de grande satisfaction, « que sa majesté est parfaitement convaincue maintenant que les moines ne sont bons à rien. » Quixada fut invité à amener sa famille avec lui et à s'établir d'une manière permanente à Cuacos.

L'idée de conduire sa famille à Yuste pour s'y fixer tourmenta cruellement le majordome; sa fidélité était mise à une rude épreuve, mais à la fin l'attachement qu'il portait à son maître eut le dessus, et il se prépara à obéir, quoique d'assez mauvaise grâce probablement. A son retour, il prit son

fidèle ami Vazquez pour confident de ses peines. « Je ne parlerais pas, » dit-il, « du désagrément de quitter mes propres foyers, si je n'étais pas condamné à vivre dans un lieu où il n'y a rien à manger, pas de maison habitable, et où je passe mes journées à courir jusqu'au monastère, par tous les temps, qu'il fasse chaud ou froid, qu'il pleuve ou qu'il neige. Mais ce qui m'afflige le plus, » ajoute-t-il, « c'est de voir ma femme quitter le riant séjour de Villagareia pour s'exiler dans cette affreuse solitude, où elle ne trouvera ni amusements ni distractions d'aucune espèce. Sa majesté le veut, je lui obéirai, mais à contre-cœur, je vous l'assure, d'autant plus que mes services passés n'ont pas été assez bien récompensés pour que je me sente obligé d'en rendre de nouveaux. » Cette aimable épître est datée « d'Yuste, 13 août, — maudit soit celui qui bâtit ce couvent! » Gaztelu s'exprime sur le même ton, un peu radouci : « Un grand nombre de Flamands, » écrit-il, » se plaignent de la vie qu'ils mènent; aucun n'en est satisfait. Le pis est qu'ils ont d'excellentes raisons pour cela; mais, » ajoute le prudent secrétaire, « ne le dites à personne. L'empereur se porte bien, il engraisse à vue d'œil; nul ici ne jouit d'une aussi bonne santé. Nous sommes tous malades, à vrai dire. »

On comprend que les serviteurs de Charles se gardaient de lui montrer leur mécontentement; s'il s'en aperçut, le monarque y fit peu d'attention. Il n'avait point le caractère inconstant et léger, pour renoncer aisément à ses projets; il avait touché enfin au port tranquille après lequel il avait si longtemps soupiré; soulagé du fardeau de la souveraineté, qu'il avait trouvé si pesant dans ces dernières années, il se reposait délicieusement de ses fatigues, sous les ombrages de Yuste. Non qu'il eût cessé de s'intéresser aux affaires

publiques; nous verrons bientôt, au contraire, qu'il donnait et qu'on lui demandait constamment à ce sujet des conseils, fruits précieux d'une longue expérience, mais il n'était plus qu'un conseiller, il ne jouait plus de rôle actif, et se sentait heureux d'être délivré de la lourde responsabilité qui troublait autrefois son sommeil et avait prématurément blanchi sa tête.

Il n'est pas étonnant que la santé et le moral de l'empereur se fussent améliorés sous l'influence de son nouveau genre de vie; celui-ci n'était pourtant pas, à tous égards, aussi sage qu'il aurait dû l'être. La gourmandise, qui avait été le péché capital de Charles sur le trône, continuait à l'être dans le cloître, et ses amis, avec une tendresse indiscrète, le tentaient à Yuste, comme ils l'avaient fait à Jarandilla, en lui envoyant de pernicieuses friandises. Mais les excès auxquels se livrait le monarque étaient moins dangereux dans sa situation présente : il prenait souvent l'air, dans les belles journées de printemps et d'été. Il s'amusait à tailler ses jeunes arbres et à soigner ses plantes; il avait la passion du jardinage, et on lui doit, dit-on, l'œillet qu'il apporta en Europe, après sa campagne d'Afrique, et qui continuera de fleurir, lorsque le nom du glorieux conquérant sera depuis longtemps oublié. Charles passait encore de longues heures sur la terrasse qui s'étendait au niveau du second étage de son palais, plantant des orangers et l'ornant de fleurs, ainsi que de fontaines qui rafraîchissaient l'air chargé de parfums.

Dans sa jeunesse, l'empereur avait aimé passionnément la chasse; il poursuivait le gibier avec tant d'ardeur qu'il laissait sa suite bien loin en arrière et s'égarait quelquefois dans les montagnes ; lorsqu'il revenait, dans ces occasions,

au milieu de la nuit, conduit par quelque paysan qui lui servait de guide, des lumières brillaient aux fenêtres de toutes les maisons et les cloches sonnaient pour appeler à sa recherche les habitants des alentours. C'était le temps où il était réputé « le plus parfait chevalier de l'époque; » où un soldat chroniqueur pouvait se plaindre « que le meilleur cavalier du monde fût malheureusement né sur le trône. » C'était le temps où il était vainqueur aux joutes moresques des roseaux et aux tournois de la chevalerie chrétienne; où, dit-on, jaloux même de la gloire du *matador*, il descendait dans l'arène, avec l'esprit national du vieux Castillan, pour combattre le taureau. Tout cela était bien changé; depuis de longues années, Charles n'avait plus conduit son cheval de guerre, ni chassé dans les forêts d'Allemagne ou dans les sauvages défilés des Alpujarras. Il n'avait amené à Yuste qu'un poney borgne et une mule; un jour il tenta de monter à cheval, mais il faillit s'évanouir et dut mettre promptement pied à terre. L'empereur n'était guère plus capable de marcher; aussi se faisait-il porter en litière et plus souvent dans un fauteuil par ses serviteurs, lorsqu'il voulait se promener hors de son jardin. Cependant il cherchait à réveiller quelquefois les souvenirs de sa fougueuse jeunesse, en faisant une excursion dans les bois voisins, où il abattait le gibier qui se mettait à portée de son fusil. Gaztelu, dans une lettre du 5 juin, rapporte avec beaucoup de satisfaction que son maître a eu assez de force pour se lever de son siége, sans aide, et tuer deux pigeons avec son arquebuse.

La tranquillité de sa vie présente convenait si bien aux goûts de Charles, qu'il prit des arrangements, non seulement pour embellir sa maison, mais pour l'agrandir et en faire un séjour plus agréable. On envoya, du château de

Quixada à Villagarcia, un poêle d'un singulier modèle, qui venait de Flandre ; on reçut aussi une tapisserie flamande, représentant la campagne de l'empereur en Afrique, tapisserie qui orne aujourd'hui le palais de la reine à Madrid. Charles prit également plaisir à faire le plan d'un oratoire et d'un bâtiment destiné à recevoir Philippe, à son retour en Espagne; il attendait la visite de son fils et instruisit les moines des dispositions qu'ils devaient prendre pour la réception de leur jeune roi. Celui-ci visita, en effet, le couvent, mais douze ans plus tard seulement, lorsque son père se reposait depuis longtemps des agitations fébriles de la vie, sous les voûtes de l'église de Yuste.

CHAPITRE III.

Erreurs accréditées au sujet de Charles-Quint. — Intérêt pris par lui aux affaires publiques. — Louis de Avila. — Petites contrariétés. — Visite de François Borja. — Mémoires autographes de l'empereur. — Visite de ses sœurs à Yuste. — Mort de la reine Éléonore. — Renonciation à la couronne impériale. — Zèle de Charles-Quint pour la foi.

On a cru généralement jusqu'ici que Charles-Quint, dans sa retraite monastique, s'était si bien inspiré du génie de ces lieux consacrés, que, rompant tous les liens qui le rattachaient au monde, il s'était entièrement appliqué à l'œuvre de son salut. Cette opinion a trouvé faveur chez les anciens chroniqueurs, qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, ont voulu rehausser de cette manière le mérite du sacrifice fait par un monarque, qui descendit du faîte des grandeurs terrestres pour aller s'enterrer au fond d'un couvent. « Il était aussi complétement détaché des affaires du royaume et du gouvernement que s'il n'y eût jamais pris part, » dit un historien; — « si profondément absorbé dans sa solitude, » dit un autre contemporain, « que ni l'arrivée des trésors apportés

de l'Inde par ses flottes, ni le bruit des armes, au milieu duquel sa vie s'était écoulée jusque-là, ne purent troubler sa tranquillité. » Cependant le même écrivain rapporte que, dans une occasion, le ministre Granvelle ayant fait remarquer à Philippe II que c'était l'anniversaire du jour où son père avait abdiqué la couronne : « Oui, » répondit le roi, « et du jour aussi où il se repentit de l'avoir fait. » L'inexactitude de ces assertions est démontrée par les lettres que Charles-Quint et les gens de sa maison écrivirent de Yuste.

Au moment où l'empereur vint s'établir parmi les hiéronymites, la situation était sombre et de nature à décourager Philippe. Nous avons vu plus haut combien Charles avait été mécontent de la trêve que le duc d'Albe, dans le cours même de ses victoires, avait accordée au pape, et qui, selon sa prédiction, ne devait servir qu'à donner à l'ennemi le temps de respirer et de reprendre des forces, pour recommencer la lutte. Le roi de France avait, en effet, profité de ce temps de répit, pour envoyer au delà des Alpes son armée, commandée par le duc de Guise, qui s'était fait, quelques années auparavant, une grande réputation militaire, par sa brillante défense de Metz contre les meilleures troupes de l'Espagne, ayant l'empereur à leur tête. Ce vaillant général, descendant vers le midi de l'Italie, avait opéré sa jonction avec l'armée papale et était entré sur le territoire de Naples, où il avait dévasté sans pitié les villes florissantes et les hameaux situés sur les frontières. En même temps, Coligny, gouverneur de la Picardie, avec des forces considérables, menaçait la Flandre d'une invasion vers l'ouest, tandis qu'on invitait Soliman le Magnifique à s'unir avec les deux puissances chrétiennes et à attaquer les possessions espagnoles dans la Méditerranée. Voyant, partout où il

portait ses regards, s'amasser de noirs nuages, précurseurs de la tempête, Philippe, jeune et inexpérimenté, chercha naturellement du secours auprès de son père, dont les sages avis l'avaient guidé jusque-là. Il envoya à Yuste son ministre confidentiel, Ruy Gomez, plus tard prince d'Eboli, avec mission de demander à l'empereur conseil sur la meilleure manière de conduire la guerre; Ruy Gomez devait prier Charles, dans les termes les plus humbles, en faisant valoir tous les arguments qu'il pourrait trouver, non seulement de le conseiller, mais de quitter le monastère pour quelque temps et de se fixer dans un autre endroit salubre, où, par sa présence et son autorité, il pourrait remédier à la situation; une telle démarche ne pouvait manquer d'être couronnée de succès; la nouvelle seule de la réapparition du grand monarque répandrait la terreur parmi les ennemis de l'Espagne, qui verraient leurs mesures déjouées.

Ruy Gomez arriva à Yuste, le 23 mars 1557; il fut reçu gracieusement par l'empereur, qui, par une faveur extraordinaire, lui fit préparer des appartements dans le palais. Il resta deux jours au couvent, passant cinq heures, chaque jour, dans le cabinet de son ancien souverain, qui eut ainsi tout le temps de lui communiquer ses idées sur l'état des affaires et sur le meilleur plan de campagne à adopter. Ruy Gomez avait été chargé d'exposer les embarras résultant pour Philippe du manque d'argent; il devait, en outre, avec toute l'adresse dont il était capable, prier l'empereur, comme l'attention du roi était nécessairement absorbée par les opérations militaires, de s'occuper des finances, de chercher les moyens de se procurer de l'argent, et de veiller à ce que celui-ci fût ponctuellement envoyé sur le théâtre de la guerre.

Charles ne se souciait pas de quitter le port tranquille où il s'était enfin réfugié, pour s'aventurer de nouveau sur la mer orageuse de la politique ; mais il renouvela la promesse, qu'il avait déjà faite par lettre à son fils, de l'aider de tout son pouvoir. Il s'engagea, en outre, à faire tout ce qu'il pourrait pour lui procurer de l'argent, « craignant, » comme il l'écrivit plus tard, « de lui être peu utile en toute autre chose. » La question financière, toujours embarrassante pour les gouvernements, l'était surtout dans un siècle où l'on connaissait si mal les ressources des pays et où, faute d'un système d'impôts fixe et bien combiné, l'on recourait d'ordinaire aux dons gratuits, aux monopoles, aux emprunts contractés à des intérêts exorbitants, ainsi qu'à d'autres expédients temporaires, qui léguaient aux nations un héritage de maux. Philippe II vécut assez longtemps pour en faire par lui-même une triste expérience. Le contrôle pris par l'empereur sur ce département, est une réfutation suffisante des bruits calomnieux qui accusaient le fils de parcimonie envers son père, car ce n'était pas Philippe qui fournissait de l'argent à Charles, mais bien celui-ci qui en fournissait à Philippe.

L'empereur, fidèle à ses engagements, dicta et quelquefois, lorsque la goutte ne l'empêchait pas de tenir la plume, écrivit de sa propre main des lettres à sa fille et au secrétaire de la régente, Vazquez ; il y indiquait les places à défendre, les troupes à lever et les meilleurs moyens de remplir le trésor. Il recommandait surtout de demander des dons au clergé et s'adressa lui-même à quelques-uns des hauts dignitaires de l'Église. Le monarque se procura de cette manière des sommes considérables, dont une partie fut envoyée immédiatement au duc d'Albe, qui put dès lors poursuivre

vigoureusement la guerre en Italie. C'est ainsi que Charles, du fond même de sa retraite, rendait d'importants services à son fils ; ses conseils dirigeaient, on peut le dire, la politique de la cour de Valladolid, et les dépêches envoyées de Yuste étaient reçues avec autant de déférence que les édits signés autrefois dans le cabinet impérial.

Dans ses opérations financières, l'empereur éprouva une contrariété à laquelle il ne s'attendait pas. D'après une loi, l'or apporté des Indes, pour le compte de l'État ou de particuliers, devait être consigné dans la caisse de la *Casa de Contratacion* ou chambre de commerce de Séville, qui inscrivait régulièrement les envois sur ses registres. Le gouvernement, quand ses besoins l'exigeaient, s'appropriait cet argent et donnait aux propriétaires des bons en garantie. Vers cette époque, il n'y avait pas moins de cinq millions de ducats déposés, somme énorme sur laquelle le roi comptait pour couvrir les frais de la guerre. Mais les marchands de Séville, à qui appartenait une grande partie de ce trésor et qui préféraient naturellement leur or à des fonds publics, s'entendirent avec certains officiers de la chambre de commerce et firent secrètement transférer les lingots chez eux. Lorsque Philippe apprit cet acte audacieux, sa perplexité fut extrême et il exhala son indignation dans une lettre à la régente, où il dénonça les coupables comme des ennemis de leur pays, « attentant non seulement à la fortune de leur souverain, mais à son honneur et à sa réputation. »

Le roi, habitué à refréner ses passions, ne montra pas autant de fureur que son père; celui-ci, en despote qui ne voit qu'un seul côté de toute question où son autorité est impliquée, regarda les marchands qui étaient rentrés en pos-

session de leur bien, comme des fripons qui l'avaient volé; leurs complices étaient, à ses yeux, des criminels moins dignes encore de pardon. « N'étaient mes infirmités, » écrivit-il à Jeanne, « j'irais moi-même à Séville rechercher les auteurs de cette coquinerie, et la leur ferais promptement expier. » Dans une dépêche au secrétaire Vazquez, il donna l'ordre « d'arrêter les coupables et de les conduire enchaînés, sous bonne garde, à Simancas, pour y être jetés dans un cachot, tandis qu'on mettrait leurs biens sous sequestre, en attendant que le roi eût fait connaître son bon plaisir. » « En vérité, » écrivait Gaztelu, dans une lettre datée du même jour, « l'indignation de l'empereur est si grande et il me dicte des expressions empreintes d'une violence tellement sanguinaire, que vous me pardonnerez si mon langage n'est pas aussi mesuré qu'il devrait l'être. »

Ces ordres sévères furent exécutés; les fonctionnaires infidèles furent démis de leur charge et enfermés à Simancas, où l'un d'eux mourut victime des mauvais traitements qu'il avait eu à subir de la populace. Mais on ne recouvra pas l'or; Charles, pour éviter que le fait se renouvelât, fit aussitôt partir un vaisseau pour les îles Açores, où il devait rencontrer la flotte revenant des Indes, et des mesures furent prises afin de déjouer toute tentative de la part des marchands, pour s'emparer des lingots,à leur arrivée à Séville.

Vers ce temps, on reçut des dépêches satisfaisantes du théâtre de la guerre; on apprit à Yuste que l'Angleterre avait enfin fait cause commune avec l'Espagne. « Cette nouvelle, » écrivait Gaztelu au secrétaire Vasquez, « a été accueillie avec une grande joie par l'empereur, qui n'a pas été moins content des semences que vous lui avez envoyées;

grâce à vous, l'été prochain, les melons ne manqueront pas, et il les aime à la folie. » On était sûr que tout cadeau de fruits ou de comestibles, fait au royal gourmand, serait honorablement mentionné dans les dépêches de Yuste.

Bientôt après vint la nouvelle de la bataille de Saint-Quentin, où périt l'élite de la chevalerie française, et où le connétable de Montmorency fut fait prisonnier. Cet événement causa une profonde sensation à la cour de l'empereur. La joie de celui-ci fut sans bornes; cette brillante victoire, qui marquait le commencement du règne de Philippe, lui rappelait celle de Pavie, qui avait signalé le début du sien. Il donna au courrier qui avait apporté la dépêche soixante ducats d'or et une chaine d'égale valeur, ordonna des processions dans le couvent, fit dire des messes dans la chapelle et offrir à Dieu des actions de grâces pour le remercier de ce glorieux succès. Il y avait pourtant quelque chose qui modérait la joie de Charles : son fils n'avait pas assisté au combat; Philipppe lui-même l'avait regretté dans une lettre à son père et n'en pouvait être plus sincèrement affligé que celui-ci. « L'empereur, » écrivait Quixada, « ne peut se consoler de l'absence du roi en ce jour; » suivent des imprécations contre les Anglais, sur qui l'on rejetait toute la faute. Le monarque aimait trop tendrement son fils ou était trop politique pour le blâmer; cependant, il devait le sentir, eût-il été en la place de Philippe, nulle puissance au monde n'eût pu le tenir éloigné d'un champ où il y avait tant de lauriers à cueillir. Mais bientôt il oublia la victoire elle-même pour ne plus se préoccuper que de ses suites : « L'empereur, » écrivait le majordome, « désire vivement savoir ce que son fils a fait depuis la bataille ; il est très impatient et suppose que celui-ci est déjà sous les murs de

Paris. » Charles jugeait Philippe d'après lui-même, mais il y avait une grande différence entre eux. L'empereur, hardi, déterminé, eût marché sur la capitale, sans donner à l'ennemi le temps de se remettre du coup qui l'avait étourdi; Philippe, lent dans ses mouvements, avait plus de prudence. Charles comptait les chances de succès; le roi calculait celles d'un échec. Il se rappelait l'invasion de son père en France et la retraite désastreuse dont elle avait été suivie; les Espagnols, avait-on dit alors par moquerie, « étaient entrés dans le pays, se régalant de dindons, mais avaient été heureux d'en sortir, mangeant des racines. » Au lieu donc de s'avancer vers Paris, Philippe avait jugé plus prudent de mettre le siége devant les places fortes des environs, et, dans ses opérations, il était vigoureusement aidé par l'empereur, qui faisait usage de son autorité et recommandait à sa fille, dans les termes les plus pressants, de ne pas perdre de temps pour envoyer au roi l'argent, si essentiel au succès de la campagne.

Yuste était devenu le centre du mouvement politique; un échange continuel de dépêches avait lieu entre le couvent et les cours de Bruxelles et de Valladolid; on voyait arriver des envoyés, non seulement de ces capitales, mais de l'étranger, pour ouvrir des négociations avec le monarque. On ne tarda pas à s'apercevoir que celui-ci ne s'était pas emprisonné dans une cellule et qu'il continuait d'exercer une puissante influence sur la marche des affaires publiques. De tous côtés affluaient des solliciteurs qui venaient réclamer des faveurs ou demander justice, et des grands seigneurs, qui voulaient simplement rendre leurs hommages à leur ancien maître; parmi ces derniers se trouvait le vieux comte d'Urena, qui s'était fait suivre de tant de serviteurs et

de cavaliers, que Quixada se vit dans un grand embarras; c'était lui qui, en qualité d'intendant, recevait les visiteurs, et comme aucun ne passait la nuit à Yuste, il devait leur procurer des logements à Cuacos. « Je suis obligé, » écrivait-il, « d'héberger tous ceux qui viennent ici et de les servir. » « La nuit n'arrive jamais, » dit-il dans une autre lettre, « sans que je ne sente une fatigue intolérable, et il n'y a pas de jour où je ne sois sur pied, au moins une demi-douzaine d'heures, auprès de sa majesté, sans parler du temps que je passe à courir çà et là, pour remplir les devoirs de ma charge. » Lorsque la santé du monarque le permettait et qu'il était de bonne humeur, il recevait d'ordinaire gracieusement ses visiteurs; d'autres fois, il refusait de les voir, comme pour l'amiral d'Aragon, qui voulait le prier d'intervenir dans son procès contre le grand-maître de l'ordre de Montesa. L'empereur, dans ces occasions, les renvoyait à son majordome ou leur faisait dire de s'adresser à Bruxelles ou à Valladolid; « s'il avait donné audience à tous, » s'écrie un chroniqueur hiéronymite, qui résidait en ce moment dans le monastère, « il eût converti Yuste en une véritable cour. »

Il y avait une classe de solliciteurs, qui paraissaient attirer particulièrement l'attention de Charles-Quint; c'étaient les veuves des soldats qui avaient servi sous ses bannières, en Europe et en Afrique. Le cœur du vieux guerrier était, paraît-il, ému à la vue de ces pauvres femmes, qui lui rappelaient ses jours de gloire militaire, et il était rare qu'il n'accueillît pas leurs demandes aussi favorablement qu'elles pouvaient le désirer.

Parmi les visiteurs reçus à Yuste, deux surtout doivent être mentionnés, à cause de leurs relations personnelles

avec le monarque. L'un, Sepulveda, après avoir été le chapelain de ce prince, avait été élevé par lui à la position d'historiographe national; c'était un érudit, qui préférait écrire ses ouvrages en latin, jugeant probablement avec le poète anglais, que « l'écrivain qui veut laisser un mqnument durable doit employer le marbre des Grecs et des Romains. » Sepulveda se faisait remarquer par un style pur et coulant, auquel il dut le nom de Tite-Live espagnol. Charles avait une grande estime pour cet historien, comme il le prouva lorsque celui-ci devint vieux, en ordonnant qu'on veillât avec soin sur son manuscrit, pour prévenir tout accident, si l'auteur venait à mourir avant qu'il fût imprimé.

L'empereur avait une préoccupation, bien naturelle chez un homme qui avait accompli de si grandes choses, celle de savoir comment elles seraient exposées dans les pages de l'histoire; parmi les écrivains qui avaient parlé de lui, peu l'avaient satisfait. Il appelait souvent deux d'entre les principaux, Sleidan et Paul Jove, « ses deux menteurs, » l'un à cause de ses calomnies, l'autre à cause de ses flatteries. Il comptait sur Sepulveda pour lui faire rendre justice, pour le représenter avec la plume comme le Titien l'avait fait avec le pinceau, dans ses proportions véritables et sous une forme durable, devant la postérité. Ce dernier historien avait été récemment promu à la dignité d'archi-prêtre de Ledesma et était venu d'Allemagne, après une absence de plusieurs années, prendre possession de son bénéfice sur sa terre natale, où il devait mourir. En traversant l'Espagne, il se détourna de sa route pour aller rendre ses hommages à son ancien maître; il fut reçu affectueusement par celui-ci et, pendant les quelques jours qu'il passa à Yuste, il put se procurer des renseignements importants sur la vie de l'empe-

reur, sujet dont il s'occupait, paraît-il, en ce moment. Mais, lorsqu'il proposa à Charles de lui lire la partie qu'il avait déjà rédigée, celui-ci ne le lui permit pas. « Je ne veux, » dit-il, « ni écouter ni lire ce que l'on a écrit sur moi, d'autres le feront quand je ne serai plus. Mais, si vous désirez des éclaircissements sur quelque point, vous n'avez qu'à les demander et je m'empresserai de vous les donner. »

Charles-Quint était exempt de cette mesquine vanité qui parfois rabaisse les caractères les plus nobles; il le prouva un jour à l'historien Avila. Cet homme distingué, qui, après avoir suivi l'empereur dans ses guerres contre les protestants d'Allemagne, avait répandu au loin, par ses élégants Commentaires, la gloire des exploits de son maître, résidait, comme on le sait déjà, dans la ville de Plasencia; là, retiré des affaires publiques, il passait la fin de sa vie dans l'obscurité, réunissant dans sa demeure de précieux objets d'art et charmant ses loisirs par la composition d'une histoire de la campagne d'Afrique, destinée à servir de complément à ses Commentaires. Cet ouvage, vanté par les critiques du temps qui purent l'examiner, a eu le sort de beaucoup d'autres en Espagne, il est resté manuscrit. Plasencia n'étant qu'à quelques lieues de Yuste, le grand-commandeur fit de fréquentes visites au couvent, où il était toujours sûr d'être gracieusement reçu par son ancien maitre. La magnifique maison d'Avila à Plasencia était ornée de plus d'un tableau rappelant les hauts faits de son héros favori; entre autres sujets choisis, on y remarquait la bataille de Renti, peinte à fresque sur le plafond d'une des chambres; cette bataille sanglante étant restée si indécise que, des deux côtés, on s'était prétendu vainqueur. Avila toutefois n'avait point de doutes à ce sujet, et, en véritable hidalgo, il avait fait représenter les

Français mis en déroute et fuyant honteusement, dans toutes les directions, devant les Espagnols victorieux. Cela ne plut nullement à l'empereur, qui, après avoir entendu la description de ce tableau, fit observer au grand-commandeur que « la chose n'était pas ainsi ; que, loin d'avoir été mis en déroute, les Français s'étaient retirés en bon ordre, et que l'artiste ferait bien de refaire son œuvre, pour la rendre conforme à la vérité. »

Personne à Yuste ne s'intéressait aussi vivement que Charles lui-même à la campagne alors ouverte en Picardie. La première chose qu'il faisait le matin, en s'éveillant, était de s'informer si l'on n'avait point reçu de nouvelles du théâtre de la guerre ; il écoutait la lecture des dépêches avec beaucoup d'attention, demandant, lorsqu'elle était finie, s'il n'y avait plus rien et se les faisant souvent relire. Les lettres de son fils lui faisaient toujours grand plaisir, mais il se plaignait quelquefois qu'elles étaient trop courtes ; Philippe, en effet, malgré sa déférence pour les désirs de son père, à d'autres égards, montrait une négligence qui était presque de l'ingratitude, en ne fournissant pas à celui-ci les renseignements qu'il réclamait avidement sur la marche des affaires publiques. Le roi n'adressa pas plus de six lettres à l'empereur, à Yuste ; il ne trouvait pas sur le trône autant de temps pour écrire que celui-ci en avait pour lire, dans sa retraite.

Le grand intérêt et même la part active que le monarque prenait à la conduite du gouvernement firent supposer qu'il était sur le point de quitter le couvent et de prendre le commandement de l'armée en Navarre. L'empereur, paraît-il, ne fit rien pour démentir ce bruit, jugeant probablement avec Philippe qu'il pouvait avoir un bon effet. Avila fut pris au

piége, comme on le voit par une de ses lettres, en date du 13 août, au secrétaire Vazquez : « J'ai laissé *frère Charles,* » disait-il, « dans un état de tranquillité parfaite et avec une pleine confiance dans ses forces ; il se sent assez bien portant pour pouvoir partir. Depuis mon départ, un changement s'est peut-être produit, mais il n'y a rien que je ne le croie capable de faire, considérant son amour pour son fils, son courage et sa vie passée, car il a grandi dans les camps, comme la salamandre, dit-on, vit dans le feu. » Quixada ne fut pas aussi aisément dupe des apparences ; à son retour de Villagarcia, où il était allé faire une visite à sa famille, il écrivait : « Quant au bruit d'après lequel sa majesté quitterait ces lieux, il n'a aucun fondement. Je ne vois rien de changé chez l'empereur ; au contraire, il désire plus que jamais le repos. S'il a cherché par quelques mots à accréditer cette rumeur, ce ne peut avoir été que par politique. La chose est impossible. »

La Navarre, assignée comme le théâtre sur lequel Charles-Quint devait faire sa réapparition, donnait lieu à Yuste, en ce moment, à de longues et épineuses négociations. Cette province, conquise par Ferdinand le Catholique, faisait, depuis ce temps, partie de la monarchie espagnole. L'empereur avait toujours eu, avec assez de raison, des doutes sur la légitimité de cette acquisition et sur son droit de la conserver ; ses scrupules de conscience n'avaient pu toutefois le forcer à une restitution. Les inquiétudes qu'il éprouvait n'allaient pas jusqu'à le torturer, et il les calma tout à fait en introduisant dans son testament, quelques années avant son abdication, une clause secrète, par laquelle il enjoignait à son successeur d'examiner attentivement l'affaire et d'agir comme il lui semblerait juste. S'étant, de cette manière,

débarrassé de toute responsabilité, le monarque, paraît-il, ne pensa plus dès ce moment à cette question; mais elle lui fut plus tard remise sous les yeux par la partie lésée.

Les droits de la famille détrônée avaient passé à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, qui avait épousé l'héritière de la maison d'Albret. Ce prince, appelé par les écrivains français roi de Navarre, eût volontiers échangé ce vain titre contre une bonne province, telle que le duché de Milan ou tout autre territoire possédé par l'Espagne en Italie. Ce fut l'objet de négociations ouvertes avec l'empereur à Burgos, par les émissaires du duc, reprises plus tard à Jarandilla et conduites enfin à Yuste, avec autant d'activité d'un côté que de lenteur de l'autre. Le gouvernement espagnol n'était disposé ni à restituer ce qu'il avait pris, ni à indemniser Vendôme, mais celui-ci régnait encore sur la partie du patrimoine des d'Albret, située au nord des Pyrénées, et il pouvait, en se jetant dans les bras de la France, ouvrir à cet ennemi les portes de son ancien royaume; il importait donc de le bercer d'illusions afin de gagner du temps: « Dans tous les cas, » écrivait l'empereur à sa fille, « il est utile pour nous de prolonger le plus possible les négociations. » Mais, lorsque la Navarre eut été mise dans un bon état de défense et que l'armée fut assez forte pour résister à une invasion, le gouvernement prit un ton plus décidé, et le vieux monarque rompit brusquement les conférences, en faisant dire à Vendôme que, « puisqu'il avait rejeté les propositions qui lui avaient été faites, ni l'empereur ni son fils ne voulaient plus traiter avec lui. » On voit que Charles-Quint était resté fidèle, dans le cloître, à l'astucieuse politique par laquelle il s'était fait remarquer sur le trône.

On commença à recevoir d'Italie, vers ce temps, les nou-

velles les plus satisfaisantes; on apprenait par chaque courrier des succès remportés par le duc d'Albe. Cet habile général avait, grâce à l'argent venu d'Espagne et, en grande partie, procuré par l'empereur, pu réunir des forces assez considérables pour tenir tête à son rival, le duc de Guise. Il s'était donc porté rapidement vers le nord; à son approche, les villes conquises par les Français lui ouvrirent leurs portes. Guise n'attendit pas son arrivée, il battit en retraite, et le duc d'Albe lui fit, sans coup férir, repasser les frontières. Il s'abattit alors avec toute son armée sur le territoire pontifical, prenant coup sur coup villes et hameaux; Paul IV, du haut du Vatican, put le voir s'avancer à travers les ruines fumantes de la campagne romaine. Le duc conduisit même ses légions victorieuses jusqu'aux portes de la capitale; il tint, pendant quelques heures, le sort de Rome dans ses mains. Il pouvait, comme le connétable de Bourbon, saccager la ville et répéter une sanglante tragédie, dont le souvenir était resté présent à la mémoire de tous. Une terreur panique s'empara des habitants; avec des cris frénétiques, ils demandèrent à Paul de traiter avec les Espagnols. L'arrogant pontife comprit qu'il serait dangereux de résister au courant et qu'il ne lui restait qu'à se soumettre. Dans ce jour d'humiliation, la clémence ou, pour mieux dire, la superstition de ses ennemis convertit sa défaite en un triomphe.

Philippe sentait depuis longtemps qu'il n'avait ni honneur ni profit à retirer d'une guerre contre le pape; l'extrême violence de Paul avait seule pu le forcer de s'engager dans cette lutte, si contraire à la fois à ses principes religieux et à sa politique; c'était comme le champion de l'Église et non comme son agresseur qu'il voulait se présenter devant le

monde. Le roi, désireux de sortir d'une position embarrassante, avait ordonné au duc d'Albe de s'arranger le plus tôt possible avec sa sainteté. Aussi, le 14 septembre, un traité fut signé, par lequel il était convenu que toutes les villes conquises sur le territoire pontifical seraient rendues et que le général espagnol demanderait publiquement pardon au pape d'avoir porté les armes contre lui. Ce traité, comme le duc le faisait observer avec amertume, « paraissait avoir été dicté par le vaincu plutôt que par le vainqueur; » mais il fallait obéir aux ordres péremptoires de Philippe, et Paul IV, après tous ses désastres, eut la satisfaction de voir son ennemi à genoux implorer l'absolution de sa faute. « Si j'avais été le roi, » dit le duc, furieux de cette humiliation, « au lieu de faire demander pardon au pape par mon général, j'aurais exigé que sa sainteté envoyât un de ses neveux à Bruxelles pour me faire humblement ses excuses. »

La nouvelle de la paix fut reçue avec joie dans toute l'Espagne, où le peuple semblait désirer aussi vivement que son souverain une réconciliation avec Rome; partout on célébra cet événement par des illuminations, des feux de joie, des sonneries de cloches et des solennités religieuses. Jeanne, avec l'infant don Carlos, assista à deux processions, dont le secrétaire Vazquez parla dans ses lettres à Yuste. Des dépêches, renfermant les articles du traité, furent également adressées à l'empereur, et firent sur son esprit une impression bien différente de celle qu'on avait remarquée dans le public. Charles n'avait jamais partagé les scrupules de son fils au sujet de cette guerre; « elle était juste, » disait-il. « Le pape n'eût pu traiter plus mal Philippe, s'il eût été un hérétique; celui-ci était irresponsable, devant Dieu et devant les hommes, des suites d'une guerre dans

laquelle il n'était entré qu'à son corps défendant. » On l'entendait même regretter, lorsqu'il recevait une lettre d'Italie, de n'y pas voir annoncée la mort de Paul ou de ses funestes conseillers, les Caraffa[1]! Si on lui eût appris que Rome avait été saccagée par le duc d'Albe, comme elle l'avait été autrefois par ses propres troupes, sous les ordres du connétable de Bourbon, il eût probablement été moins affligé qu'à la lecture du traité de paix.

A la réception des dépêches, Charles ne put retenir son indignation; les clauses secrètes, dit-il, n'étaient pas moins scandaleuses que les conditions publiques. Pendant tout un mois, au rapport du majordome, il ne se passa pas un jour où on ne l'entendit murmurer entre ses dents, de manière à montrer son mécontentement. Lorsqu'il fut informé que le duc d'Albe se disposait à quitter Naples et à revenir en Espagne, « sa colère, » écrivait Gaztelu, « fut plus grande qu'il ne convenait à sa santé. » Quelque temps après, le grand-commandeur d'Avila lui apporta une lettre du général, dans laquelle celui-ci exprimait l'espoir qu'il lui serait permis, à son retour, de baiser la main de sa majesté. L'empereur resta silencieux, mais lorsque d'Avila voulut lui lire certains détails communiqués par le duc, relativement au traité, il refusa de l'écouter, disant qu'il en avait déjà trop entendu.

[1] « Del Papa y de Caraffa se siente aqui que no haya llegado la nueva de que se han muerto, que es harto dano que se desee esto á un Vicario de Jesus Cristo, y en Espana, y mucho mayor que dé ocasion el Papa para ello. » Carta de Martin de Gaztelu á Vazquez de Molina, 8 de Noviembre, 1556, MS.

Nous reproduisons l'original, n'ayant vu ce passage remarquable cité nulle part, et la lettre où il se trouve n'étant pas dans la collection publiée par M. Gachard.

Le lecteur en sait assez pour comprendre que Charles était injuste dans ses reproches et qu'il eût dû s'en prendre, non au duc qui n'avait fait qu'obéir à des ordres, mais au roi qui avait donné ceux-ci. Cependant il ne lui échappa aucune observation sur la conduite de son fils, et, comme il lui fallait quelqu'un sur qui il pût décharger sa colère, l'homme qui n'avait été, dans cette affaire, qu'un instrument aux mains de Philippe, porta tout le poids de l'indignation de son ancien maître, qui, paraît-il, semblait convaincu de sa culpabilité. Lorsque le monarque apprit, peu de temps avant sa mort, que son fils avait fait don au général de cent cinquante mille ducats, « il a fait plus pour le duc, » s'écria-t-il, « que celui-ci n'a jamais fait pour lui. »

Malheureusement, vers le temps où il reçut ces dépêches d'Italie, l'empereur souffrait d'une attaque de goutte d'autant plus douloureuse peut-être qu'il était resté longtemps sans en éprouver une. Le chagrin causé par de fâcheuses nouvelles aggrava, sans doute, son mal, et ses souffrances physiques ne servirent pas à calmer l'irritation de son esprit; « c'était, » disait-il, « l'accès le plus cruel dont il eût jamais été tourmenté. » Son médecin lui tira, en un seul jour, seize onces de sang, et Quixada, craignant que le tempérament pléthorique de son maître et ses excès de table ne lui devinssent funestes, regretta qu'au lieu de seize onces on ne lui en eût pas tiré trente.

Pour ajouter au découragement de Charles en ce temps, il était exposé à certaines petites contrariétés que l'on ressent parfois plus vivement que des chagrins d'une nature plus sérieuse. Il paraît que les habitants du village de Cuacos étaient de rudes et grossiers paysans, qui ne montraient guère autant de respect qu'on eût pu en attendre d'eux, pour

l'illustre monarque qui était venu se fixer dans leur voisinage; ils volaient les bêtes de ses troupeaux, lorsqu'elles s'écartaient de leurs pâturages; ils pêchaient les truites réservées pour sa table. Ils dévastaient ses vergers, battaient ses serviteurs, et, en un mot, lui faisaient essuyer toute espèce de vexations dont il n'avait pas d'idée avant d'être descendu du rang suprême. Cela était d'autant plus désagréable à l'empereur, qu'il s'était montré particulièrement généreux envers les habitants de Cuacos, depuis le jour où il était venu demeurer parmi eux. Charles avait pris à Yuste l'habitude de consacrer une partie de ses revenus à des actes de charité; il faisait distribuer par son aumônier de grosses sommes aux indigents des environs, tirait les débiteurs de prison et dotait les jeunes filles. Cuacos, où logeait une grande partie de la suite du monarque, s'était surtout ressenti des libéralités de celui-ci, qui eut mille occasions de faire le bien, dès la première année de son séjour au couvent. Pendant l'été, la récolte manqua si complétement, qu'une foule de personnes moururent de faim, et les paysans de la *Vera* se trouvèrent dans un si grand dénuement qu'ils dépouillèrent en chemin les mules qui apportaient des provisions à Yuste pour l'empereur.

A la demande de Charles, le gouvernement avait chargé un magistrat de juger les affaires dans lesquelles celui-ci était partie; plusieurs individus furent arrêtés, mais, grâce à l'intervention de leur ancien souverain, ils ne furent condamnés qu'à une légère peine. Un acte plus grave fut commis dans le palais même de Yuste; huit cents ducats disparurent de la caisse de l'empereur. Le voleur devait être un des serviteurs de Charles, et le juge conseillait, pour le découvrir, l'emploi de la torture, le moyen réputé le plus

efficace, à cette époque, pour reconnaître les coupables. Le monarque repoussa cette proposition et fit arrêter les poursuites, en faisant sagement observer « qu'il y avait des cas où il était tout aussi bon de ne pas connaître la vérité. »

Le 11 juin, mourut Jean III de Portugal. Ce roi avait épousé la sœur cadette de l'empereur, Catherine, à qui il confia, par son testament, la régence du royaume et la tutelle de son petit-fils, l'héritier présomptif de la couronne, don Sébastien, prince qui, par ses aventures donquichottesques et sa mort mystérieuse, a introduit le roman dans l'histoire de son pays. Sébastien était également le petit-fils de Charles-Quint, étant l'unique enfant né du mariage de la régente Jeanne avec le prince de Portugal, union de si peu de durée. Jeanne se sentit lésée par le testament de son beau-père, car elle avait plus de droits que Catherine à la régence et à la tutelle; elle envoya don Fadrique Henriquez de Guzman avec des lettres de protestation pour la reine régente et pour quelques-uns des principaux seigneurs. L'envoyé s'arrêta à Yuste pour instruire l'empereur de l'objet de sa mission. Charles vit tout d'abord le mal que ferait l'intervention de sa fille dans cette affaire délicate; sans hésiter, il s'empara des dépêches et y substitua d'autres, adressées à sa sœur Catherine; il déplorait le malheur qui venait de la frapper et lui offrait les consolations d'un frère dévoué. En même temps, il écrivit à Jeanne pour lui apprendre ce qu'il avait fait et la réprimander doucement d'avoir projeté une démarche qui pouvait amener une mésintelligence sérieuse entre les cours d'Espagne et de Portugal; il terminait cette paternelle mercuriale en lui rappelant combien il importait pour les membres d'une même famille de vivre amicalement ensemble. Le parti pris si promptement par le

monarque, en cette occasion, montre qu'il continuait d'exercer dans sa retraite une autorité absolue, respectée de ceux mêmes qui occupaient les plus hautes positions de l'État.

En même temps qu'il mettait sagement obstacle aux desseins de sa fille, Charles ouvrait lui-même des négociations avec la reine-régente de Portugal, dans le but d'assurer à son petit-fils, Carlos, la couronne de ce royaume, si le jeune Sébastien venait à mourir. La péninsule tout entière eût été ainsi réunie sous un seul sceptre. Ce projet avorta; l'esprit national des Portugais, toujours jaloux des Espagnols, rendait trop dangereux pour Catherine de s'y prêter un seul instant, et son frère finit par y renoncer, sur ses représentations. C'était cependant une grande idée, celle de fondre ensemble deux nations, primitivement destinées à n'en former qu'une seule, comme semble l'indiquer la communauté de race, de langue, de religion. On voit qu'au fond du cloître Charles-Quint restait préoccupé des intérêts de son pays. Le temps n'était pas venu pour l'exécution de cette vaste entreprise, mais l'ambitieux monarque fût descendu sans regret dans la tombe, s'il avait pu prévoir que, moins d'un quart de siècle après sa mort, cette réunion serait accomplie par son fils.

L'agent auquel l'empereur confia cette mission délicate, n'était autre que son ami, François Borja; celui-ci voulut faire le voyage à pied, se fatigua trop et fut tourmenté d'une fièvre qui faillit mettre fin à son pèlerinage terrestre. A son retour, il passa deux ou trois jours à Yuste, où il fut parfaitement reçu, car la similitude de leur destinée avait créé entre l'impérial reclu et l'ancien duc de Gandia une sympathie toute particulière; frère François, si nous en croyons

un de ses biographes, fut même, par faveur extraordinaire, logé dans le palais, et le monarque lui envoya, chaque jour, un plat de sa table.

Les deux amis s'entretinrent naturellement de choses qui les concernaient. Dans le cours de la conversation, Charles exprima le regret de ne pouvoir, à cause de ses infirmités, accomplir la pénitence qu'il eût voulu s'imposer en se privant de reposer dans un lit et en gardant toute la nuit ses vêtements. Frère François dormait sur une planche, dans son froc. « C'est, » répondit le jésuite, en homme qui n'avait pas oublié son ancien métier de courtisan, « c'est parce que votre majesté a si longtemps veillé dans son armure, qu'elle ne peut plus aujourd'hui rester habillée. Mais, Dieu soit loué, vous avez fait plus de bien en veillant pour la défense de la foi, que n'en feront jamais les moines qui portent la haire toute la nuit! »

Charles, ayant fait allusion aux enfants de Borja, fut surpris de voir jusqu'à quel point le dévouement de celui-ci à son ordre avait étouffé en lui tout sentiment d'affection envers ceux qui lui étaient le plus proches et auraient dû lui être le plus chers. Il n'en était pas ainsi chez l'empereur, qui continuait, dans sa retraite, d'aimer sa famille tout autant que par le passé.

Le monarque soumit à son hôte un singulier cas de conscience. Il désirait savoir si c'était mal faire pour un homme d'écrire sa propre biographie, lorsqu'il le faisait de bonne foi et sans avoir l'orgueil pour mobile; il avait, ajouta-t-il, écrit ses mémoires, non pour se glorifier, mais uniquement pour redresser plusieurs erreurs répandues au sujet de sa politique et exposer sa conduite dans son vrai jour. « Si, » dit-il, « vous jugiez qu'une vanité secrète a guidé ma plume, car je

sais que l'on se fait souvent illusion à soi-même, je brûlerais ce manuscrit et j'en jetterais les cendres au vent, car on n'y trouverait rien qui fût digne de rester. » On aimerait à connaître la réponse du jésuite à cette question édifiante; malheureusement elle ne nous a pas été conservée; on ne peut supposer qu'il demanda la suppression d'un ouvrage conçu dans de si sages principes et destiné à être d'un si grand intérêt pour le monde; néanmoins le livre n'est jamais venu au jour.

Que Charles-Quint composa en entier ou, au moins, en partie son autobiographie, un autre témoin l'atteste. Le savant chambellan, Van Male, rapporte dans une de ses lettres que son maître, dans une traversée sur le Rhin, écrivit un compte rendu de ses voyages et de ses expéditions militaires jusqu'en 1550. Un compte rendu écrit dans de pareilles conditions ne pouvait guère être plus qu'une simple esquisse, à moins que l'on ne suppose que l'ouvrage commencé alors fut achevé plus tard; cependant celui-ci devait avoir une certaine étendue, comme le fait présumer le ton général des observations de Van Male, qui en vante la manière élégante et noble, ainsi que la fidélité de l'auteur à la vérité historique. Le chambellan, dans son admiration, regrette profondément que le monarque refuse de publier cet ouvrage et « le tienne soigneusement enfermé. » Il paraît toutefois qu'il obtint de Charles la permission de le traduire en latin, dans un style qui devait, comme il le déclare avec une certaine suffisance, « réunir les qualités distinctives de Tacite, de Tite-Live, de Suétone et de César! »

Malheureusement le monde ne devait pas connaître ce chef-d'œuvre. A la mort de l'empereur, Quixada, comme le

pauvre chambellan s'en plaignit souvent plus tard, les larmes aux yeux, entra dans la chambre de son maître et enleva le précieux manuscrit. Van Male se rappelait toutefois assez bien ce que celui-ci renfermait, pour pouvoir, ainsi qu'il se le proposait, refaire les mémoires de Charles-Quint; mais il ne survécut que deux ans à celui-ci, et, à cette époque, Philippe ordonna qu'on fît une perquisition dans ses papiers et qu'on lui envoyât, pour être jetés au feu, tous ceux qui concerneraient l'empereur. On ne trouva pas ce que l'on cherchait, et le bruit courut alors que le chambellan avait lui-même brûlé, avant de mourir, la plupart de ses papiers. Il peut sembler étrange que le roi voulût détruire une histoire de son père, faite par un homme qui, se trouvant en relations journalières avec celui-ci, avait eu accès aux meilleures sources d'informations; c'est peut-être pour cette raison même qu'il désirait la brûler. Van Male avait été admis dans les coulisses et avait vu les acteurs jouer en déshabillé; or, Philippe considérait qu'un prince était entouré d'une mystérieuse ombre de sainteté que l'œil du vulgaire ne devait pas percer. Il voulait que son père se présentât comme un héros devant le monde, et nul, il le savait, n'est un héros pour son valet de chambre [1].

[1] M. Gachard, dans le second volume de son ouvrage, « *Retraite et mort de Charles-Quint* » (préface, p. 150), paru après que ceci était écrit, signale, comme un des détails de l'inventaire dressé par les exécuteurs testamentaires de l'empereur, un sac de velours renfermant des papiers primitivement possédés par Van Male, puis enlevés à celui-ci par Louis Quixada et enfin remis au roi. Cela confirme le rapport du chambellan lui-même et fait naturellement supposer que les mémoires de Charles-Quint se trouvaient parmi ces papiers. Ce qu'ils devinrent ensuite, on ne le sait pas, mais on n'en doit pas être surpris. Plus d'un fait bien attesté nous montre Philippe détruisant des documents qu'il ne se souciait pas de voir un jour exposés sous les yeux de la postérité.

Nous n'avons aucun moyen de déterminer quel était le véritable caractère de l'autobiographie de Charles-Quint. La guerre avait été la grande occupation de la vie de l'empereur, et, d'après les indices que nous fournit Van Male, il est assez probable qu'il s'agissait de mémoires militaires, composés peut-être sur le modèle des Commentaires de César, que le monarque estimait beaucoup et dont il avait une traduction dans sa petite bibliothèque de Yuste. Quoi qu'il en soit, un pareil ouvrage écrit par un homme qui, on peut le dire, dirigea la politique de l'Europe pendant près d'un demi-siècle, avait une valeur inestimable, et tout ami des lettres regrettera la perte de ce manuscrit.

Vers la fin de septembre, l'empereur reçut la visite de ses deux sœurs, les reines douairières de France et de Hongrie. Le palais de Yuste n'étant pas assez grand pour recevoir ces princesses avec leur nombreuse suite, Charles avait ordonné à Quixada de leur préparer des appartements à Jarandilla, probablement dans l'hospitalière demeure des comtes d'Oropesa, où il avait lui-même cherché autrefois un asile. Le pauvre majordome, qui ne se procurait déjà qu'à grand'peine des provisions dans cette *vera* désolée par la famine, perdit toute patience à la perspective des nouveaux hôtes qui allaient arriver : « Nous avons de la glace en abondance, » écrivit-il à son ami, le secrétaire d'État ; « c'est la plus grande friandise que nous ayons à offrir à leurs altesses. »

Le monarque, qui n'avait plus vu ses sœurs depuis son départ de Valladolid, leur fit l'accueil le plus tendre. Il était particulièrement attaché à Éléonore, l'ex-reine de France et de Portugal, généralement aimée, du reste, à cause de sa douceur et de sa bonté. Marie, douée d'un esprit viril, était plus souvent auprès de son frère, lorsque celui-ci se

livrait aux travaux du gouvernement; elle passait de longues heures dans son cabinet à lire avec lui les dernières dépêches envoyées du théâtre de la guerre. L'empereur écoutait volontiers les avis de cette princesse, qui, à un bon jugement, joignait une grande habitude des affaires. Il avait toujours eu, paraît-il, beaucoup d'estime pour les femmes; il avait vécu dans sa jeunesse à la cour de sa tante, Marguerite de Savoie, qui avait très habilement administré les Pays-Bas et avait laissé la régence de ce pays à Marie, laquelle ne s'était pas acquittée moins honorablement d'une tâche si difficile pour ses successeurs. Charles avait même une si haute opinion des capacités de sa sœur, qu'il voulut l'associer au gouvernement de l'Espagne; sa fille, la régente Jeanne, n'était guère aussi capable et peut-être ne l'était pas assez pour répondre aux exigences d'une situation critique; mais Jeanne refusa nettement de partager le pouvoir avec qui que ce fût, et moins encore avec sa tante de Hongrie, qui, s'écria-t-elle, « était si ambitieuse qu'elle lui enlèverait bientôt toute autorité. » Ce projet fut donc abandonné. Marie, heureuse de la confiance que lui témoignait son frère, ressentait pour lui une affection voisine de l'idolâtrie; il était, disait-elle, « tout ce qu'elle aimait au monde après Dieu. »

Les princesses restèrent près de trois mois à Jarandilla; pendant tout ce temps, Éléonore ne put, à cause de sa santé délicate, visiter le couvent que deux ou trois fois. Sa sœur, plus robuste, ardente amazone, traversait souvent au galop de son cheval les bois dépouillés par l'automne, et venait, bravant les rigueurs du temps, passer quelques heures auprès de Charles; mais elle égayait rarement de sa présence les repas solitaires de celui-ci, qui, paraît-il, ne l'invitait guère à lui tenir compagnie dans ces moments.

Quelques jours après l'arrivée des deux reines, Quixada demanda à son maître s'il ne ferait pas bien de leur préparer des appartements à Yuste; Charles répondit qu'il valait mieux ne pas changer ce qui avait été arrangé; ses sœurs pouvaient venir le voir quand elles le voulaient, et s'en aller ensuite. « Et puisque tel est le bon plaisir de sa majesté, » conclut le majordome, « il n'y a rien à dire là-dessus. »

A Jarandilla fut décidée une entrevue entre Éléonore et sa fille unique par Emmanuel le Grand, l'infante Marie de Portugal. Éléonore n'avait plus vu Marie depuis vingt-cinq ans et aspirait, avec l'ardeur de l'amour maternel, au jour où elle pourrait la revoir et la garder auprès d'elle, pour jouir de sa société pendant le peu d'années qu'elle avait encore à vivre. Mais cette princesse, née et élevée en Portugal, où elle était restée après le mariage de sa mère veuve avec François Ier de France, n'était nullement disposée à quitter son pays natal et encore moins à venir habiter l'Espagne; il avait été autrefois question de l'unir à son cousin Philippe, et peut-être ne pouvait-elle oublier l'affront que celui-ci lui avait fait, quand, obéissant aux ordres de son père, il avait donné, sinon son cœur, au moins sa main à Marie d'Angleterre. Il est certain que l'infante subissait l'influence du clergé, qui profitait trop de ses libéralités pour ne pas craindre de la voir se retirer en Castille; la générosité avec laquelle elle consacrait sa fortune à des œuvres de piété, lui avait valu presque une réputation de sainteté, mais, comme d'autres saintes, Marie paraissait croire qu'on ne pouvait se rendre plus agréable à Dieu qu'en lui sacrifiant toute affection terrestre; si soumise qu'elle fût aux préceptes de l'Église, elle était loin de remplir les devoirs de l'amour filial.

L'affaire donna lieu à une volumineuse correspondance,

à laquelle l'empereur prit part, adoucissant tour à tour l'irritation des deux princesses et s'efforçant d'opérer un rapprochement entre elles. A la fin, après des négociations aussi longues et aussi difficiles que s'il se fût agi d'un traité de paix, le monarque obtint qu'une entrevue aurait lieu, au printemps suivant, entre la mère et la fille, dans la ville frontière de Badajoz. L'infante ne voulut pas consentir à s'éloigner davantage du Portugal. Le 14 décembre, les deux sœurs de Charles-Quint se rendirent au couvent pour faire leurs adieux à leur frère; celui-ci ajouta à leur suite ordinaire une escorte, composée du comte d'Oropesa et d'autres nobles et cavaliers, qui devaient les accompagner à Badajoz. Les deux reines y trouvèrent l'infante, entourée d'une brillante troupe de grands seigneurs portugais et de dignitaires de l'Église, dont la présence attestait la grande considération dont cette princesse jouissait dans leur pays; celle-ci envoya une partie de sa suite à Yuste pour porter ses compliments à son oncle, l'empereur.

Éléonore eut le bonheur d'embrasser sa fille, dont elle avait été séparée pendant tant d'années: sa sœur Marie et elle la comblèrent de magnifiques présents, gages de leur affection; Éléonore lui donna, entre autres objets, des joyaux valant cinquante mille ducats d'or; mais ni ces cadeaux, ni les caresses et les larmes de sa mère ne purent toucher le cœur de la princesse. Elle persista dans sa résolution de rester en Portugal; elle ne voulut même pas prolonger son séjour à Badajoz au delà de trois semaines. Ce temps écoulé, elle fit ses derniers adieux à sa mère et à sa tante, puis, quittant à jamais l'Espagne, elle repartit pour Lisbonne. Éléonore, désespérée, se proposa de faire avec sa sœur un pèlerinage à Guadalupe, mais elle avait à peine fait

quelques lieues de chemin, qu'elle fut attaquée d'une fièvre, causée en partie, sans doute, par ses chagrins et bientôt accompagnée des symptômes les plus alarmants.

Sur ces entrefaites, Charles-Quint avait reçu à Yuste des nouvelles de France qui l'avaient plongé dans la stupeur. Le duc de Guise, humilié du résultat de sa campagne d'Italie, cherchait à faire oublier, par quelque exploit brillant, cette désastreuse expédition et à ranimer l'ardeur languissante de la nation. Il se proposa de reprendre Calais, place forte occupée depuis plus de deux siècles par l'Angleterre, sur le sol même de la France. Les Français avaient toujours espéré qu'un jour viendrait où cette ville retomberait en leur pouvoir, comme les Mores de la côte barbaresque rêvaient le rétablissement du royaume de Grenade; mais ce n'était là qu'un vague espoir. Les Anglais, de leur côté, croyaient la position imprenable, comme le disait une inscription placée sur les portes de la ville : « Tant que le plomb et le fer ne nageront pas comme le liége, les Français n'assiégeront pas Calais. » Cette confiance les perdit.

Le duc de Guise fit ses préparatifs en secret et avec activité; il réunit des troupes, s'avança rapidement vers Calais, au fort de l'hiver, et se présenta à l'improviste sous les murs de la place. C'était le 1er janvier 1558. Les forts qui protégeaient la ville furent pris d'assaut, et celle-ci, sans défense désormais, devint une proie facile pour les vainqueurs. Une seule semaine avait suffi au duc de Guise pour s'emparer de cette forte position, qui avait bravé, pendant près d'une année, les armes de l'Angleterre, sous Édouard III.

La nouvelle de ce brillant coup de main fut reçue dans tout le pays avec des transports de joie; les Français se sentaient fiers en voyant effacer la tache qui avait si longtemps

souillé le drapeau national. Les Anglais étaient consternés, et Philippe pouvait éprouver des inquiétudes pour les Pays-Bas, car le boulevard qui avait jusqu'alors arrêté de ce côté les flots de l'invasion, venait de tomber. Les mauvaises nouvelles, dit-on, voyagent vite, et l'on peut trouver étrange que, même à cette époque, il ait fallu trois semaines pour que la régente, à Valladolid, fût informée d'un événement aussi grave que la prise de Calais, dont Charles-Quint n'eut connaissance à Yuste que trois jours après sa fille. Il y a loin de cette lenteur à la rapidité avec laquelle se font aujourd'hui les communications, au moyen du télégraphe.

La funeste dépêche parvint à Yuste, le 3 février. Charles était, en ce moment, dans un mauvais état de santé, n'étant pas encore délivré de son attaque de goutte, la seconde dont il avait été tourmenté pendant l'hiver. Quoiqu'il fût entouré de coussins dans son fauteuil, il se plaignait « d'être torturé jusque dans la moelle des os. » Le courrier qui apportait la lettre arriva dans la soirée; Quixada différa de remettre celle-ci à son maître jusqu'au lendemain, de peur qu'elle ne lui causât une insomnie. Il avait bien prédit; Charles, en recevant la nouvelle, s'écria « qu'il n'avait jamais rien appris qui lui eût fait autant de peine. » Ce n'était pas simplement la perte de Calais qu'il déplorait, mais il considérait les suites de cet événement; il voyait déjà les Français entrant dans les Flandres et dévastant le pays jusqu'aux portes mêmes de Bruxelles. Trois mois auparavant, en novembre, instruit des préparatifs qui se faisaient en France, il avait prévenu le gouvernement que l'ennemi tenterait probablement de reprendre l'une ou l'autre place conquise sur son territoire. Alors encore il ne perdit pas son temps dans de vaines lamentations. Tout affaibli qu'il fût par la maladie,

il écrivit immédiatement à Valladolid, pour presser la régente d'envoyer sans retard de l'argent à son frère, qui autrement ne pourrait guère tenir la campagne et protéger les Pays-Bas contre une invasion : « Je sais, » disait-il, « que vous n'avez pas besoin de mes recommandations pour agir aussi promptement que possible, mais je ne puis m'empêcher d'écrire, car je redoute tellement les suites de ce désastre, que je ne serai pas tranquille avant de savoir les mesures prises pour le réparer. » Ainsi stimulée, Jeanne fit des efforts extraordinaires et Philippe reçut bientôt des sommes considérables; grâce à ces envois, il put garder sur pied des forces suffisantes pour couvrir les frontières, et finit, après la mort de son père, par dicter les conditions d'un traité de paix aussi glorieux pour l'Espagne qu'humiliant pour l'ennemi.

Pendant que la situation à l'extérieur se présentait sous ces sombres couleurs, Charles fut plus péniblement affecté par la nouvelle d'un malheur de famille; ce fut la mort de sa sœur, la reine de France. La fièvre qui avait interrompu le voyage de cette princesse et l'avait retenue dans une petite ville, à trois lieues seulement de Badajoz, s'était compliquée d'un asthme, maladie à laquelle elle était depuis longtemps sujette. Les symptômes devinrent de jour en jour plus défavorables. Le mal défiait toute l'habileté du médecin et il fut bientôt évident qu'Éléonore touchait à la fin de sa vie. L'empereur avait envoyé Gaztelu avec des dépêches pour Marie de Hongrie; le secrétaire arriva à temps pour recueillir les dernières paroles de la sœur du monarque. Il trouva la reine, qui, ayant conservé toute sa présence d'esprit, attendait avec résignation l'heure de la délivrance. Elle chargea Gaztelu de rapporter à Charles les paroles affectueuses qu'elle eût voulu

lui adresser ; elle priait humblement son frère, par l'amour qu'il lui avait toujours porté, de veiller aux intérêts de sa fille, lorsqu'elle ne serait plus là pour y veiller elle-même. Sa dernière pensée fut pour cette fille qui l'avait si mal récompensée de sa tendresse ; par son testament, elle lui légua tous les biens considérables qu'elle possédait en France et en Espagne, et qui, réunis aux vastes domaines appartenant à cette princesse, en Portugal, en faisaient la plus riche héritière de la chrétienté. Mais, quoique plus d'un prince eût aspiré à sa main, il était dans la destinée de Marie d'Avis de vivre et de mourir sans avoir été jamais mariée. L'infante survécut peu d'années à sa mère ; elle employa, à sa mort, la plus grande partie de son magnifique patrimoine à doter des couvents, des chapelles, et à faire d'autres œuvres pies ; aussi les chroniqueurs portugais ne parlent d'elle qu'avec un profond respect et vénèrent sa mémoire à l'égal de celle des bienheureux morts en odeur de sainteté.

L'empereur, au temps de la maladie de sa sœur, souffrait d'une quatrième attaque de goutte, et, sans doute, l'état de son esprit avait aggravé ce mal violent, qui le retint plus de quinze jours au lit. Pour ajouter à ses tourments, il eut une inflammation de la bouche, et sa langue gonfla au point qu'il fut réduit à se nourrir de biscuit trempé ; il fêta de cette triste manière la Saint-Mathias, le 24 février, jour anniversaire de sa naissance, fête qu'il avait célébrée si joyeusement, l'année précédente.

Charles se montra très affligé en apprenant la mort d'Éléonore. Quoiqu'il n'eût pas l'habitude de laisser paraître ses émotions, c'est, les larmes aux yeux, qu'il parla d'elle à son secrétaire Gaztelu. « Elle était bonne chrétienne, » dit-il. « Nous nous étions toujours beaucoup aimés. Elle était

mon aînée de quinze mois, et, avant qu'il ne se soit écoulé autant de temps, je l'aurai probablement rejointe. » Cette funèbre prédiction devait s'accomplir en bien moins de temps encore.

La reine de Hongrie, accablée de douleur, décida de se rendre à Yuste pour y chercher des consolations dans la société de son frère. Celui-ci voulut cette fois qu'elle logeât dans son palais et donna à Quixada des ordres en conséquence. Charles avait fait chercher des étoffes à Valladolid, car il voulait que sa petite cour prît le deuil; il avait peur de ne pas les recevoir avant l'arrivée de Marie. Il paraissait attendre celle-ci avec une espèce de terreur nerveuse : « Je ne sentirai jamais que ma sœur est morte, » disait-il à Quixada, « avant d'avoir vu la reine de Hongrie entrer seule dans ma chambre. » Charles et Marie se revirent avec le même sentiment de douleur, mais l'un s'efforça de réprimer son émotion, tandis que l'autre s'y abandonna entièrement.

Marie occupa, comme son frère l'avait ordonné, un appartement au rez-de-chaussée du palais; les personnes de sa suite logèrent à Cuacos et à Jarandilla, où Quixada vit avec douleur arriver ces nouveaux hôtes, qui allaient augmenter ses embarras. On était malheureusement en carême. « Il n'est pas facile dans l'Estramadure, » écrivait le pauvre majordome, « de tenir table ouverte en carême, pendant les jours maigres. Le marché aux poissons de Cuacos n'est guère fourni comme celui d'Anvers ou de Bruxelles. Cependant nous devons faire de notre mieux. » Quixada finit en priant le secrétaire Vazquez, son correspondant, de lui envoyer « du saumon frais, s'il peut s'en procurer, ou tout autre poisson fin, surtout des harengs fumés et salés, que

sa majesté aime passionnément. » Huit jours après, le médecin Mathys, dans une lettre qui a été conservée, signale une amélioration dans la santé de son royal malade, qui est moins tourmenté de la goutte, puis il se plaint avec amertume que celui-ci commence déjà à s'exciter l'appétit au moyen de mets épicés, d'aulx, de harengs et d'autres stimulants qui lui ont toujours été funestes.

La reine resta près de quinze jours à Yuste; elle fit ensuite ses adieux à son frère, derniers adieux, car elle ne devait plus le revoir dans ce monde. Elle s'établit dans les environs de Valladolid. L'empereur, à la prière de Philippe, la sollicita vivement de retourner dans les Pays-Bas et de reprendre les fonctions de régente, qu'elle s'était montrée si capable de remplir. Elle y consentit avec beaucoup de peine, sous certaines conditions, mais sa mort empêcha l'exécution de ce projet et lui épargna les humiliations auxquelles Marguerite de Parme, qui lui succéda, fut exposée à l'origine des troubles dans ces provinces. Marie, qui mourut d'une maladie de cœur empirée par des chagrins récents, ne survécut que peu de semaines à son frère. Dans le court espace de deux années, depuis le jour où Charles-Quint et ses sœurs avaient débarqué en Espagne, tous trois descendirent dans la tombe.

Au mois d'avril, l'empereur apprit que sa renonciation à l'empire avait enfin été acceptée. A l'époque où il déposa ses autres couronnes, il avait été engagé par son fils à garder momentanément celle d'Allemagne; pendant quelque temps, il consentit à conserver le titre d'empereur, en abandonnant l'autorité réelle à son frère Ferdinand, roi des Romains, qui devait lui succéder au trône. Lorsque la guerre éclata entre l'Espagne et la France, Philippe eut plus de motifs encore

de désirer que son père n'abdiquât pas, mais celui-ci avait déjà envoyé sa renonciation par écrit au collége électoral, et il ne voulut pas retarder la réunion de ce corps. Plusieurs circonstances toutefois la retardèrent et ce ne fut que le 12 mars 1558, que la diète, ayant accepté la demande de l'empereur, lui donna définitivement Ferdinand pour successeur. Une autre preuve de la lenteur avec laquelle voyageaient les nouvelles, à cette époque, c'est qu'un fait aussi important ne fut connu à Yuste que le 29 avril; il n'eût pas fallu la moitié de ce temps, dirait-on, si la nouvelle, au lieu d'être apportée par un courrier, avait simplement passé de bouche en bouche; mais elle n'eût pu être transmise de cette manière dans un siècle où il y avait peu de commerce et où la masse du peuple ignorante ne prenait aucun intérêt aux affaires publiques.

Charles-Quint apprit avec une sincère satisfaction un événement qui le délivrait d'une ombre de souveraineté; il envoya immédiatement une dépêche à Valladolid pour recommander de lui écrire désormais, non comme à un empereur, mais comme à un simple particulier. Il fit faire deux sceaux, portant ni couronne, ni aigle, ni aucun autre emblème de la royauté, mais seulement les armes d'Espagne unies à celles de la maison de Bourgogne, pour rappeler sa descendance du côté de son père et de sa mère. Il fit enlever des murs de son palais les écussons, ainsi que les autres insignes, et remplacer son nom par celui de Ferdinand dans les prières de l'Église. Il était si pointilleux, que les dames de Cuacos lui ayant offert une corbeille de fleurs ingénieusement disposées de manière à figurer la couronne impériale, il ne voulut pas qu'on portât ces fleurs dans son appartement, avant que son jardinier n'eût changé cet arrangement.

Il réunit sa petite cour et l'informa de l'élection de son frère à l'empire, ajoutant : « Pour moi, le nom de *Charles* suffit, je ne suis plus rien désormais. » Cette renonciation de leur maître aux grandeurs humaines, parut à ces fidèles serviteurs une espèce de préparation à la mort, et un grand nombre fondirent en larmes. Les moines mêmes, au rapport d'un d'entre eux, se montrèrent profondément émus, la première fois qu'à la messe ils entendirent nommer Ferdinand au lieu de leur empereur bien-aimé.

Vers ce temps, le monarque fut informé que les doctrines protestantes, qui avaient agité les pays voisins, avaient fini par se répandre au delà des Pyrénées et commençaient à saper en Espagne, secrètement mais non sans succès, les bases de l'Église romaine ; les hérétiques avaient même eu l'audace de commencer leurs prédications à Valladolid, sous les yeux de la régente. L'alarme avait été donnée et déjà les limiers du saint-office s'étaient mis sur la piste des coupables. Charles, dont la vie s'était passée dans une lutte sans trêve contre le luthéranisme, fut saisi d'horreur à l'idée que l'air même qu'il respirait était empoisonné; il n'eut plus dès lors qu'une préoccupation, il ne pensa plus qu'à arrêter le plus tôt possible les progrès de l'infection. Le 3 mai, il écrivait à sa fille Jeanne : « Dites de ma part au grand inquisiteur et à son conseil qu'ils soient à leur poste et mettent la hache à la racine du mal, avant qu'il se propage. Je me repose sur votre zèle pour faire arrêter et punir les coupables, sans aucune distinction, avec toute la rigueur due à leur crime. » Dans une autre lettre, écrite trois semaines plus tard, il disait : « Si je n'avais pas une entière assurance que vous ferez votre devoir et couperez court au mal, en châtiant tout d'abord les coupables, je ne sais comment je

pourrais me retenir de quitter le couvent, pour administrer de mes mains le remède. » Il se demandait s'il ne conviendrait pas, vu l'énormité du crime, de changer le cours ordinaire de la justice et de ne montrer aucune pitié, « afin que le criminel n'eût pas l'occasion de retomber dans sa faute, si on la lui pardonnait une première fois. » Il proposait comme modèle sa propre manière d'agir dans les Pays-Bas, « où tous ceux qui s'obstinaient dans leurs erreurs étaient brûlés vifs, tandis que ceux qui se repentaient étaient simplement décapités. »

Non content d'écrire, Charles ordonna à Quixada de se rendre à Valladolid, pour y voir la régente et l'inquisiteur général, leur exposer plus complétement les intentions de son maître à ce sujet et discuter avec eux le meilleur moyen de les réaliser. Le monarque s'adressa ensuite à Philippe, l'instruisit de ce qu'il avait fait et, pour donner plus de force à ses injonctions, ajouta de sa main un post-scriptum, dans lequel il pressait son fils d'employer le remède le plus énergique et le plus expéditif pour extirper les germes de la maladie, avant qu'elle n'eût envahi tout le corps de la nation. Ces recommandations furent écoutées, comme le prouvent les observations écrites par le roi au dos de cette lettre : « Remerciez-le des ordres qu'il a donnés et priez-le de poursuivre l'affaire; dites-lui que nous ferons de même ici et informez-le de ce qui a déjà été fait. »

La correspondance de l'empereur à Yuste fournit des preuves irrécusables de son intolérance. Les concessions, les compromis, qui furent arrachés à ce prince par les protestants d'Allemagne, furent autant de sacrifices commandés par la politique, et il dut se faire violence pour y souscrire. Ses lettres à sa famille trahissent ses véritables sentiments,

fortifiés, sans doute, sous l'influence de la maladie et d'une vie de réclusion monastique; on ne peut, sans frémir, le voir ainsi attiser le feu du fanatisme dans le cœur de ses enfants, futurs arbitres des destinées du pays.

La bigoterie paraît être naturellement le défaut d'esprits faibles et ignorants; elle fut le trait caractéristique des princes espagnols de la maison d'Autriche, dont plus d'un montra une faiblesse qui touchait à l'imbécillité. Mais on est surpris de la voir unie à ces facultés extraordinaires qui élèvent l'homme au dessus de ses semblables. Malheureusement ces facultés ne servirent chez l'empereur qu'à nourrir et à rendre plus dangereux ce zèle étroit, qui, au lieu de rester passif, dégénéra en un fanatisme ardent. Charles-Quint usa de ses grands talents pour perfectionner un système de persécution qui attira sur les Pays-Bas les plus effroyables calamités; aucun de ses descendants ne contribua plus efficacement à courber les Espagnols sous le joug de la superstition; on peut dire qu'il marqua son empreinte non seulement sur sa génération, mais sur celle qui la suivit. Son exemple et ses leçons dirigèrent la politique de l'impitoyable Philippe II et plus tard de l'imbécile Philippe III. Ses dernières paroles, car son codicille, fait au lit de mort, respirait le même esprit que ses lettres, résonnèrent longtemps encore aux oreilles de sa postérité, comme un encouragement à poursuivre une voie funeste, et c'est pour ce motif qu'il doit supporter, en grande partie, la responsabilité du sang versé lorsque le monarque reposait déjà depuis longtemps dans les sombres caveaux de l'Escurial.

CHAPITRE IV.

Mauvaise santé de Charles-Quint. — Célébration de ses obsèques. — Sa dernière maladie. — Son codicille. — Progrès de la maladie. — Extrême-onction. — Derniers moments et mort de l'empereur. — Honneurs funèbres rendus au défunt. — Visite de Philippe II à Yuste. — Transfert des restes mortels de Charles-Quint et des membres de sa famille à l'Escurial. — Décadence du couvent de Yuste.

Au printemps de 1558, la santé de l'empereur s'améliora peu à peu; il était très sensible au froid, et, comme l'été approchait, il ressentait la bénigne influence de la chaleur et se portait aussi bien qu'auparavant, d'après les lettres de Yuste. L'appétit lui était également revenu avec ses habitudes d'intempérance. « Sa majesté, » écrivait le docteur Mathys, son médecin, « mange beaucoup et boit plus encore, ne changeant rien à son ancien genre de vie, et se fiant imprudemment à la vigueur naturelle de sa constitution, confiance mal placée dans un corps rempli d'humeurs malignes. » « Les rois, » écrivait de son côté Quixada, « s'imaginent, sans doute, que leur estomac est fait autrement que celui du commun des mortels. » A la fin, les humeurs

malignes dont parlait le médecin se manifestèrent sous forme d'une éruption cutanée au dessous des genoux. Charles souffrit beaucoup; pour calmer l'irritation, il fit couvrir très légèrement son lit, et tint les fenêtres et les portes de sa chambre ouvertes. Il prenait fréquemment aussi des bains d'eau froide. Le docteur n'était pas partisan de ces remèdes violents, mais le monarque lui dit qu'il aimait mieux avoir un peu de fièvre que d'endurer ces démangeaisons insupportables; sur quoi Mathys fit judicieusement observer qu'on n'est pas maître de choisir ses maux et que, si on l'était, on courrait risque de prendre les pires. Ces représentations toutefois ne furent pas écoutées de l'empereur, que son caractère impérieux rendait le plus intraitable de tous les malades.

Une fièvre tierce des plus dangereuses désola, vers ce temps, la *vera* et y fit de grands ravages. Le comte d'Oropesa, qui habitait son château de Jarandilla, ne fut pas épargné par le fléau, et son ancien hôte lui envoya son propre médecin. Le 9 août, Charles, après un long intervalle, fut attaqué de la goutte, dont on attribua le retour à un froid que l'empereur avait pris, en dormant, les fenêtres de sa chambre ouvertes; une nuit, l'air qui avait été brûlant dans la soirée était brusquement devenu glacial. Cette attaque ne paraît pas avoir été aussi grave que certaines autres dont il avait été tourmenté auparavant, à Yuste, car nous voyons le monarque assister, le 15 du même mois, au service célébré dans la chapelle, où il se fit, il est vrai, porter dans un fauteuil. Tous les symptômes du mal avaient disparu le 24 août; les lettres écrites de Yuste, à cette date, parlent du malade comme étant entièrement rétabli.

C'est dans la dernière moitié du mois d'août, qu'eut lieu,

dit-on, un événement qui a ouvert un vaste champ de discussions aux historiens modernes; il s'agit de la célébration par l'empereur de ses propres obsèques. D'après les deux chroniqueurs hiéronymites qui ont raconté le fait, Charles, qui faisait dire des messes pour le repos de l'âme de l'impératrice, à chaque anniversaire de la mort de celle-ci, exprima, vers ce temps, à son confesseur, Juan de Regla, le désir de commander un service funèbre en l'honneur de ses parents et d'Isabelle. Le confesseur ayant approuvé ce pieux dessein, des préparatifs furent immédiatement faits pour le mettre à exécution. Les obsèques, qui durèrent trois jours, furent célébrées avec grande pompe par la communauté entière, en présence du monarque, que l'on put voir près de l'autel, lisant avec recueillement son livre de prières, qui portait les traces d'un long et fréquent emploi.

La cérémonie finie, Charles demanda à Regla s'il ne ferait pas bien également de commander ses propres obsèques, afin de se donner le spectacle de son sort prochain. Le moine, stupéfait de cette étrange question, se montra fort ému et supplia l'empereur, les larmes aux yeux, de ne pas devancer ainsi l'heure de sa mort. Mais le monarque revint à la charge, il voulait savoir si la chose ne serait pas profitable à son âme, et le prêtre conciliant finit par applaudir à ce projet méritoire, qu'il déclara digne d'être offert en modèle; on se prépara donc à célébrer cette cérémonie avec plus de pompe encore que la précédente. La chapelle, tendue de noir, fut plongée dans une obscurité que dissipait à peine l'éclat de mille cierges allumés. Les moines en costume et la maison de l'empereur, vêtue d'habits de deuil, se pressaient autour d'un grand catafalque, couvert d'un drap noir et élevé au centre de l'église. Le service funèbre eut alors

lieu et, tandis que les moines chantaient tristement, des prières montèrent au ciel, pour demander à Dieu de recevoir le défunt dans le séjour des élus. Les assistants remplis de douleur fondirent en larmes, soit que le tableau de la mort de leur maître se présentât à leur esprit, ou qu'ils fussent touchés de pitié à la pensée qu'il étalait si déplorablement sa faiblesse d'esprit. Charles, enveloppé dans un manteau de couleur sombre et portant dans la main un cierge allumé, se tenait mêlé avec les gens de sa maison et assistait au spectacle de ses obsèques. Il mit fin à cette lamentable cérémonie en remettant son flambeau au prêtre, en signe qu'il rendait son âme au Tout-Puissant.

C'est ainsi que le fait est raconté par les deux hiéronymites, dont l'un fut témoin de la scène qu'il décrit [1], et dont l'autre, s'il n'y assista pas lui-même, eut tous les moyens de se renseigner auprès de personnes présentes [2].

[1] On ne sait rien de ce personnage, excepté le peu que nous apprend son propre récit. Il était un des membres de la communauté et paraît avoir habité le monastère pendant toute la durée du séjour de Charles-Quint à Yuste. Il fut du petit nombre des moines choisis pour veiller sur les restes mortels de l'empereur et les accompagner lors de leur transfert à l'Escurial. Son manuscrit, qui a été publié récemment par l'infatigable M. Gachard, se trouvait, on ne sait trop comment, dans un des portefeuilles des archives de la cour féodale de Brabant, conservées actuellement au greffe de la cour d'appel, à Bruxelles; il y fut découvert, il n'y a pas longtemps, par M. Bakhuizen van den Brink, qui en a donné une analyse dans les *Bulletins de la commission royale d'histoire*. Il a été inséré en entier par M. Gachard, dans le second volume de son ouvrage : « *Retraite et mort de Charles-Quint.* » Nul, s'il a lu ce simple récit, qui porte à chaque page l'empreinte du caractère de l'écrivain et de l'esprit du temps où il vivait, ne peut en mettre un instant l'authenticité en doute. Pour ce motif, tout anonyme que soit cet ouvrage, il devient nn document historique dont la valeur ne le cède qu'à celle des lettres originales des officiers de la maison impériale.

[2] Il s'agit de frère Joseph de Siguença, prieur de l'Escurial. Comme

Depuis lors ce récit a été reproduit, chaque fois avec de nouveaux détails, par tous les historiens, jusqu'à Robertson, qui après avoir revêtu l'empereur du drap mortuaire et l'avoir couché dans son cercueil, où il prie avec l'assistance pour le repos de son âme, l'y laisse livré à ses méditations après le départ des moines. Ce n'est que de nos jours qu'un examen plus attentif ayant fait découvrir des inconséquences dans ce récit, quelques écrivains furent tentés de le prendre pour une légende et de révoquer le tout en doute.

Dans l'après-midi du jour où furent célébrées ses obsèques, le 31 août, Charles, d'après les chroniqueurs hiéronymites, vint s'asseoir sur la terrasse couverte qui flanquait son palais à l'ouest. Il aimait à se reposer là, aspirant les suaves parfums qui s'exhalaient de son jardin et jouissant de la douce chaleur des rayons du soleil couchant. Après y être resté quelque temps pensif, les yeux fixés sur un cadran solaire que Torriano avait fabriqué pour lui et placé au pied de la terrasse, il fit tout à coup appeler son joaillier et ordonna à celui-ci de lui chercher une miniature de l'impératrice Isabelle, dont, comme on l'a vu, il avait plusieurs portraits dans sa collection. Il resta longtemps à regarder cette belle figure, « comme si, » dit le chroniqueur, « il priait la morte de tenir prête pour lui une place dans les célestes

supérieur du grand couvent hiéronymite, celui-ci eut accès aux meilleures sources d'informations ; il eut, de plus, toutes facilités de se renseigner auprès de quelques-uns des moines qui avaient habité Yuste pendant le séjour du monarque au monastère, et qui accompagnèrent sa dépouille mortelle à l'Escurial. Siguença a publié le résultat de ses recherches dans le premier volume de son « *Historia de la Orden de San Geronimo,* » paru à Madrid, en 1605, ouvrage qui, par la véracité de l'auteur et la lumineuse clarté du style, tient une place distinguée dans la littérature ecclésiastique de l'Espagne.

demeures qu'elle était allée habiter. » Il contempla plus longtemps encore le tableau du Titien, « L'agonie dans le jardin des olives, » puis il se fit apporter le chef-d'œuvre de ce peintre, « Le jugement dernier; » ce n'était probablement qu'une copie de ce tableau, car celui-ci, qui ornait les murs de la chapelle, était trop grand pour pouvoir être transporté; nous voyons, en effet, un « Jugement dernier » mentionné dans le testament du monarque, comme se trouvant parmi les objets gardés par le joaillier. Il arrêta si longtemps ses yeux sur cette toile et avec une attention si soutenue, que le docteur Mathys s'inquiéta, craignant les effets d'une aussi vive surexcitation nerveuse, dans l'état de faiblesse où était l'empereur. Ces inquiétudes étaient bien fondées : Charles, sortant enfin de sa rêverie, se tourna vers le médecin et lui déclara qu'il se trouvait mal. Le pouls annonçait une fièvre chaude. Le malade se retira bientôt après dans sa chambre, d'où il ne devait plus sortir vivant.

Que le récit des moines hiéronymites ne soit pas parfaitement exact, le fait est prouvé par une lettre en date du 1er septembre, dans laquelle le docteur Mathys rapporte qu'étant allé, le 30 août, par ordre de son maître, visiter le comte d'Oropesa, à Jarandilla, il trouva à son retour l'empereur souffrant d'un fort mal de tête, qu'il attribua à la grande chaleur du soleil, que le monarque avait bravée en dînant sur la terrasse. Après une nuit où le malade ne put fermer l'œil, ajoute le médecin, et souffrit beaucoup de la soif, il se leva et s'habilla, mais, quoiqu'il fût un peu mieux dans la matinée, il eut une rechute dans l'après-midi, le mal de tête revint avec plus de force et des symptômes de fièvre se déclarèrent. De cette lettre écrite de Yuste même, il résulte que les faits rapportés par les deux chroniqueurs ne purent

se passer à la date fixée par eux ; Charles-Quint n'était certainement pas en état ce jour-là de supporter un spectacle aussi émouvant que celui de ses propres obsèques.

Une objection plus formidable encore contre ce récit est fournie par le silence des serviteurs du monarque au sujet de cette affaire; il semblerait étrange que ni Quixada ni Gaztelu, si attentifs à mentionner les moindres détails intéressants de la vie de leur maître, n'eussent fait aucune allusion à un événement aussi extraordinaire que celui-ci. Ce silence est si significatif que l'on pourrait le considérer comme une preuve positive de la fausseté de l'anecdote.

Un examen impartial de l'affaire donnera peut-être lieu à des observations qui tendront à diminuer la gravité de ces objections. Quant aux erreurs de dates, elles n'étaient pas chose surprenante à cette époque, surtout chez les négligents chroniqueurs du XVIe siècle; la régente Jeanne en fournit une preuve remarquable dans une lettre adressée à Philippe, où, rapportant avec beaucoup de soin les détails relatifs à la maladie de leur père, elle se trompe grossièrement sur le jour de sa mort, bien qu'elle eût sous les yeux les documents envoyés de Yuste. Il est bien possible que le service funèbre ait été célébré quelques jours avant la date assignée par les hiéronymites, lorsque l'empereur paraissait suffisamment guéri de la goutte pour pouvoir y assister. A l'exception de quelques lignes écrites par Gaztelu, relativement aux affaires publiques, nous n'avons pas de lettres du secrétaire ni du majordome, entre le 18 et le 28 août ; nous n'en avons, du moins, personnellement aucune dans notre collection, et nous ne pensons pas qu'il y en ait une seule citée par d'autres. Cet intervalle de temps peut servir à expliquer le silence de ces deux fonctionnaires au sujet d'un

événement qui, au bout d'une dizaine de jours, ne devait plus faire une forte impression sur leur esprit; car, après tout, en tenant compte du ton d'exagération habituel aux moines chroniqueurs, cette cérémonie ne différait pas tant de celles que Charles recherchait pour rompre la monotonie de sa vie monastique. C'est ainsi qu'il se plaisait singulièrement à faire célébrer les obsèques, non seulement des membres de sa famille, mais encore de tous ceux qui, par leur position, semblaient justifier un pareil honneur; il ne mourait pas un chevalier de la Toison d'or, qu'il ne commandât un magnifique service funèbre; tels semblaient être les divertissements préférés par le monarque. L'attrait qu'avaient pour lui ces lugubres cérémonies peut nous rappeler l'obstination avec laquelle Jeanne, sa mère, refusait de se séparer du cadavre de son époux, qu'elle emportait partout avec elle. C'est après avoir fait célébrer les obsèques de ses parents et de sa femme, lesquelles durèrent plusieurs jours consécutifs, que le monarque conçut, dit-on, l'idée de se donner le spectacle de ses propres funérailles, trait d'extravagance qui devient plus croyable, si l'on réfléchit dans quel état de surexcitation nerveuse il devait se trouver, après avoir contemplé si longtemps le sombre appareil de la mort.

Il y a cependant une partie de ce récit que l'on ne peut expliquer aussi facilement, c'est la scène de la terrasse. Le chroniqueur doit s'être trompé, à la fois sur le temps où eut lieu l'événement et sur la manière dont il se passa. Cette scène ne peut avoir été celle qui précéda immédiatement la dernière maladie de l'empereur; c'est ce qui résulte de la lettre du docteur Mathys, lequel, loin d'être présent en cette occasion, déclare expressément qu'il était chez le comte d'Oropesa, à Jarandilla. Il faut donc supposer qu'elle remon-

tait à une époque antérieure, à moins que l'on ne voie dans l'anecdote une de ces légendes qui, nées dans les couvents, y trouvent facilement crédit. On ne peut objecter que le moine qui raconte le fait en avait été témoin; il dit simplement que c'était un bruit répandu et, écrivant, comme le montre son manuscrit, plus de vingt ans après, il pouvait bien n'avoir plus la mémoire parfaitement fidèle.

Il en est tout autrement des obsèques; l'écrivain prétend y avoir assisté. Nous ne pouvons donc rejeter l'anecdote, sans la regarder comme une pure invention. Un tel effort d'imagination ne serait pas, sans doute, prodigieux chez un moine, surtout si la gloire de son ordre y était intéressée, mais on ne voit pas ce que le couvent de Yuste pouvait avoir à gagner à un pareil mensonge. Le caractère des chroniqueurs d'ailleurs s'oppose à la supposition d'une supercherie de leur part; le manuscrit du moine porte, comme M. Gachard le fait observer avec raison, le cachet de la simplicité et de la vérité, tandis que Siguença, l'autre hiéronymite, quoique partageant les superstitions de son temps, jouissait d'une grande réputation d'honnêteté et de bonne foi. A quelque point de vue que l'on se place, la question est difficile à résoudre, mais peut-être un examen impartial de l'affaire engagera le lecteur à supposer, non que les écrivains ont forgé impudemment le fait, mais qu'ils ont commis une erreur de date, chose peu étonnante, si l'on considère le long espace de temps qui s'était écoulé depuis l'événement [1].

[1] Il y a un écrivain qui, si l'on pouvait retrouver son ouvrage, trancherait probablement cette difficile question; c'est frère Martin de Angulo, prieur de Yuste, qui rédigea pour la régente Jeanne un récit complet des derniers jours de l'empereur, qu'en sa qualité de supérieur du convent, il

Mais, pour laisser là une discussion plus longue, pourrait-on penser, que le sujet n'en vaut la peine, il résulte de la lettre du docteur Mathys que Charles, après son dîner sur la terrasse, le 30 août, fut attaqué de la maladie dont il ne devait pas guérir. A une nuit sans sommeil, succéda une journée de grandes souffrances. L'empereur était tourmenté d'une soif excessive, et son mal de tête était parfois si violent qu'il perdait connaissance. Le mal prit bientôt l'aspect d'une fièvre tierce maligne, et le médecin décida de saigner le malade, malgré son grand état de faiblesse, si les symptômes ne devenaient pas plus favorables le lendemain.

Le monarque lui-même commença à s'alarmer ; sa maladie était différente de celles qu'il avait eues auparavant. Il prit donc ses arrangements, exprima le désir d'ajouter un codicille à son testament et, sans retard, se confessa et communia ; pendant cette communion, malgré sa faiblesse, il resta un quart d'heure agenouillé dans son lit, remerciant Dieu des faveurs qu'il lui avait accordées dans le cours de sa

voyait chaque jour. Son manuscrit, qui n'a jamais été imprimé, fut consulté par Sandoval, qui déclare en avoir fait passer la substance dans son histoire ; nous voyons rapportée dans celle-ci une conversation que le monarque aurait eue avec un des officiers de sa maison, au sujet de ses funérailles, qui toutefois n'auraient pas eu lieu, paraît-il, puisqu'il est dit plus loin que l'argent destiné à de fausses obsèques fut enfin employé à de vraies. Cependant le marquis de Valparayso, dans un ouvrage encore inédit, qu'il composa environ soixante-dix ans plus tard, ayant sous les yeux le mémoire du prieur de Yuste, affirme formellement que ces obsèques furent célébrées. En présence de ces contradictions, il est fort à désirer que l'on découvre le manuscrit original de frère Angulo. Il existe encore, assure-t-on, à la bibliothèque nationale de Madrid, où M. Gachard dit l'avoir aperçu un jour ; s'il en est ainsi, il s'est de nouveau égaré dans la masse de manuscrits que cette bibliothèque possède, et tous les efforts faits pour le retrouver ont été inutiles jusqu'ici.

vie et manifestant, avec une ardeur qui toucha tous les assistants, le plus profond repentir de ses péchés.

Quixada, sur l'ordre de son maître, écrivit au secrétaire Vazquez d'envoyer des pleins pouvoirs à Gaztelu pour agir en qualité de notaire, attendu qu'il n'y avait personne à Yuste qui pût remplir ces fonctions; il demanda en même temps que l'on établît des relais de poste sur la route de Valladolid, afin que les nouvelles fussent transmises plus régulièrement et avec plus de rapidité. Sur ces entrefaites, la fièvre augmentant, le médecin tira au malade dix onces d'un sang noir et épais; il lui en ôta encore huit, dans la soirée, ce qui procura à Charles un grand soulagement. Mathys cependant reculait devant la responsabilité qu'il allait assumer, en donnant seul des soins à l'empereur, dans cette crise; mais celui-ci, qui, paraît-il, n'avait guère confiance dans le grand nombre des conseillers, ne voulut pas que l'on appelât aucun autre médecin, excepté celui de sa fille Jeanne, le docteur Cornelius, homme qui joignait à une longue expérience une parfaite connaissance de la constitution du malade.

Comme le monarque avait constamment besoin de son fidèle majordome, celui-ci vint habiter le couvent, afin d'être jour et nuit auprès de son maître. Quixada avait, peu de temps auparavant, comme nous l'avons vu, amené sa famille de Villagarcia à Cuacos. Dona Magdalena, sa femme, était venue, accompagnée de son jeune pupille, don Juan d'Autriche, le fils naturel de Charles-Quint; elle élevait cet enfant, alors âgé de onze ans, avec la tendresse d'une mère, bien qu'elle ne connût pas son illustre origine. A son arrivée à Cuacos, elle fut invitée par l'empereur à visiter Yuste, où celui-ci l'accueillit gracieusement, et, comme elle avait, sans

doute, conduit don Juan avec elle, le vieux monarque se sentit peut-être ranimé à la vue de ce bel adolescent, qui avait alors déjà donné des preuves de ces sentiments chevaleresques par lesquels il se fit remarquer plus tard.

L'arrivée du docteur Cornelius ne fut suivie d'aucun changement dans le traitement du malade, car le vieux praticien approuva entièrement ce qu'avait fait son jeune confrère. Mais le mal continua de faire de rapides progrès ; la fièvre était si intense que Charles pouvait à peine supporter les couvertures les plus légères, et elle était quelquefois accompagnée de paroxysmes qui le laissaient insensible ensuite, pendant des heures entières. Le 9 de ce mois, Gaztelu reçut de Valladolid ses pleins pouvoirs de notaire, et l'empereur, qui, en ce moment, jouissait de toutes ses facultés, ne perdit pas de temps pour faire rédiger son codicille, préparé déjà depuis quelque temps; celui-ci était très long comme le testament auquel il était ajouté. Par ce testament, il avait destiné trente mille ducats à doter des jeunes filles et à racheter des captifs sur les côtes barbaresques; une autre clause, qu'il confirma alors, portait que trente mille messes seraient dites pour le salut de son âme, dans les monastères et les églises paroissiales de l'Espagne et des Pays-Bas. Par son codicille, il accorda des gratifications et des pensions à toutes les personnes de sa suite, depuis le docteur Mathys jusqu'au dernier marmiton ; le chiffre des pensions variait d'après le rang des individus, s'abaissant progressivement de quatre cents à quatre-vingt-dix florins par an. Quelques-uns des principaux hiéronymites, attachés à la personne du monarque, eurent leur part de ces libéralités. Deux mille ducats devaient être donnés en une fois au majordome, dont les services étaient rappelés dans les termes les plus affectueux,

et qui devait toucher une pension égale à son traitement, en attendant que Philippe l'eût placé dans la position qu'il méritait.

Mais ce qu'il y avait de plus remarquable dans ce document, c'était l'esprit d'intolérance qui se manifestait dans tous les passages où il était question de religion. La monotone et triste vie de couvent avait marqué son empreinte sur les sentiments de l'empereur et pénétré son caractère d'une espèce d'austérité ; il en avait donné, quelque temps auparavant, une singulière preuve, en demandant aux visiteurs du couvent et en faisant proclamer au son de la trompette une ordonnance, menaçant de cent coups de fouet toute femme qui approcherait du monastère à la distance de deux portées d'arbalète ! Sous l'influence mauvaise de ses habitudes ascétiques et de son état maladif, la bigoterie naturelle à Charles-Quint s'était peu à peu transformée en un fanatisme plus ardent et plus funeste. C'est ainsi que, par ses lettres, il poussa énergiquement dans la voie des persécutions ceux qui étaient placés à la tête du gouvernement en Espagne et dans les Pays-Bas; on l'entendit même exprimer le regret d'avoir respecté le sauf-conduit de Luther, lorsque le grand réformateur se présenta devant la diète, à Worms. Heureusement pour la réputation de ce prince, son bon ange l'empêcha de commettre un crime qui eût couvert son nom d'infamie, comme ceux des assassins de Huss ! Dans son codicille, Charles enjoignit à son fils de faire rechercher et punir, sans exception, sans grâce ni pitié pour aucun, tous les hérétiques que renfermaient ses États. Il conjurait Philippe d'aimer la sainte-inquisition comme le meilleur instrument mis à sa disposition pour accomplir cette œuvre pieuse : « Ainsi faisant, » disait-il, « vous

aurez ma bénédiction et le Seigneur protégera toutes vos entreprises. » Telles furent les dernières paroles de l'empereur mourant à son fils; elles ne tombèrent pas dans une oreille indocile et aiguisèrent le glaive de la persécution, que Philippe avait déjà tiré du fourreau.

Charles fit dans son codicille des recommandations relativement à son enterrement. Quelques jours auparavant, il avait eu une longue conversation à ce sujet avec Quixada. Il avait d'abord exprimé le désir d'être enterré dans la belle cathédrale de Grenade, à côté de l'impératrice, sa femme; c'est là aussi que reposaient ses parents, Jeanne et Philippe, et ses aïeuls, de glorieuse mémoire, Ferdinand et Isabelle. Mais le monarque avait changé d'avis et parut désirer alors de rester, après sa mort, dans le lieu où s'étaient écoulés ses derniers jours. Il voulait qu'on l'inhumât dans la chapelle de Yuste, auprès de l'impératrice qui eût dû être transférée de Grenade; mais il renonça à ce projet, sur les représentations du majordome, qui objecta que Yuste était un endroit trop obscur et trop délaissé pour servir de mausolée à de grands princes. L'empereur se borna donc à demander d'y être provisoirement déposé, en attendant que Philippe eût choisi pour lui une sépulture définitive; il tenait seulement à n'être pas séparé de son épouse bien-aimée. Charles, s'étant fait lire le codicille, le signa le même jour; il parut dès ce moment avoir réglé toutes ses affaires terrestres et avoir rompu tous les liens qui le rattachaient à ce monde. Il ne devint pas toutefois complétement indifférent à celui-ci, car il apprit avec plaisir, par Garcilasso de la Vega, que sa sœur, la reine de Hongrie, avait enfin consenti à retourner dans les Pays-Bas, pour aider de ses conseils le roi, son neveu, dans le gouvernement de ces provinces.

En ce moment, on reçut à Yuste la nouvelle d'une grande bataille, livrée aux environs d'Oran, dans laquelle le comte d'Alcaudète, gouverneur de cette ville, et l'élite de l'infanterie espagnole, avaient été tués par les Mores. Cette nouvelle aurait exercé la plus mauvaise influence sur le malade, qui s'était, comme on l'a vu, efforcé de pourvoir à la sûreté de ses possessions en Afrique; Quixada prit soin de la lui laisser ignorer et lui épargna ainsi des douleurs qui lui auraient rendu la mort plus amère.

La poste apportait chaque jour à Valladolid des bulletins alarmants de la santé de l'empereur. Jeanne et la reine de Hongrie, pleines d'anxiété, auraient voulu se rendre immédiatement à Yuste pour soigner elles-mêmes le malade; mais celui-ci ne le leur permit pas. Lorsque le majordome lui communiqua les vœux de sa sœur, Charles répondit qu'elle ne viendrait pas, qu'elle connaissait trop bien ses désirs à cet égard. Quixada fit entendre à son maître que la régente, sa fille, était également impatiente de le voir et qu'elle n'attendait que la permission de son père pour accourir auprès de lui. Le monarque, qui avait de grandes difficultés de parler, à cause de son inflammation à la bouche, se borna à secouer la tête en signe de refus. Mais, tandis que les membres de sa famille étaient retenus loin de lui, son vieil ami, le grand-maître d'Alcantara, informé de la situation dangereuse où il se trouvait, vint s'établir à Yuste, avec l'intention d'y rester jusqu'au dénouement de la crise.

Le mal avait presque miné la constitution de l'empereur; comme celui-ci perdait de plus en plus ses forces, les médecins cherchèrent à le fortifier en lui donnant du bouillon, des boissons saines et nourrissantes; ils lui permirent même de prendre, en petite quantité, sa bière favorite. Mais son

estomac refusait d'accomplir ses fonctions et de retenir les aliments. Le 11 du mois, la fièvre tierce se changea, comme on disait, en double tierce; les attaques devinrent plus violentes et durèrent plus longtemps; à des frissons succéda un accès qui augmenta au point que le royal malade, tombé dans le délire, perdit toute perception de ce qui se passait autour de lui. Après un de ces paroxysmes, le 17, Charles resta pendant vingt heures dans un état d'insensibilité complète. Il eut un nouvel accès, le 19, et, bien que celui-ci eût eu moins de violence et de durée que les précédents, les médecins, craignant que, s'il en survenait un autre, le malade ne pût le supporter, furent d'avis que le moment était venu de lui administrer l'extrême-onction.

Ces mots résonnèrent comme un glas funèbre aux oreilles de Quixada, qui voyait déjà en imagination les portes du tombeau ouvertes pour son maître. Les sentiments de ce fidèle serviteur se révèlent avec force dans une lettre qu'il adressa, quelques jours après, au secrétaire Vazquez : « Les docteurs disent que le mal augmente constamment et que l'empereur, comme l'indique son pouls, s'affaiblit d'heure en heure. Pour moi, je ne puis croire qu'il soit si près de sa fin, et aujourd'hui il ne délire pas autant que pendant son dernier paroxysme. Jusqu'à midi, j'ai défendu qu'on lui donnât l'extrême-onction, redoutant, bien qu'il ne parle pas, que cela ne le trouble; mais, comme les médecins insistent et déclarent qu'il n'y a plus de temps à perdre, je leur ai dit que je me tenais prêt, et leur ai recommandé de tâter constamment le pouls du malade, afin de ne pas donner le signal avant que le moment ne soit certainement venu. Je souffre comme si j'avais déjà enseveli plusieurs fois mon maître; vous pouvez vous figurer quels sont mes déchire-

ments de cœur. » « Depuis que j'ai écrit ceci, » ajoute en post-scriptum le majordome, « les médecins ont montré tant d'insistance, que l'extrême-onction a été administrée à sa majesté, bien qu'un peu trop tôt, à mon avis. J'ai fait ce qu'ils me disaient, car ils doivent savoir mieux que moi ce qu'il faut faire. Vous pouvez comprendre la position d'un homme qui, comme moi, a servi, pendant trente-sept ans, un maître qu'il est sur le point de perdre à jamais. Je voudrais offrir ma vie en échange de la sienne, s'il doit mourir; mais, je le répète, je ne crois pas qu'il succombera cette nuit. Dieu soit avec lui et avec nous tous. »

La cérémonie, comme nous l'apprend Quixada, eut lieu dans la soirée du 19. Le sacrement fut administré au monarque par son confesseur, Regla, accompagné de moines du couvent. Charles voulut le recevoir dans les formes en usage pour les religieux, c'est à dire avec l'addition d'une litanie, des sept psaumes de la pénitence et de plusieurs autres passages des Écritures. Cette cérémonie était beaucoup plus longue et plus fatigante ainsi, qu'elle ne l'était pour les laïques. Le malade eut toutefois assez de force pour la supporter jusqu'au bout; il pria avec une grande dévotion et parut ensuite jouir du calme de l'homme dont toutes les pensées sont tournées vers le ciel.

Dans la matinée du 20, l'empereur exprima le désir de rester seul avec Quixada. L'entrevue dura une demi-heure; pendant tout ce temps, Charles put parler, à voix basse mais distincte; il chargea le majordome de bien recommander au roi de payer exactement les pensions faites aux serviteurs de son père, puis il passa à un autre sujet qui le préoccupait davantage. Il s'agissait de don Juan d'Autriche, au sort duquel il n'avait pas pourvu dans son testament, jugeant

peut-être plus politique de le laisser dans la dépendance de Philippe. C'était ainsi que son sage aïeul, Ferdinand le Catholique, n'avait fait aucun legs à son petit-fils Ferdinand, objet de sa prédilection, et s'était borné à appeler sur cet enfant la sollicitude de son frère aîné, Charles, l'héritier du trône. Comme l'événement le prouva, l'empereur ne pouvait léguer à son fils aucun bien plus précieux que l'amitié de Philippe.

Quelques heures après cette entrevue, le malade se confessa de nouveau et voulut communier. Quixada, craignant que son maître ne présumât trop de ses forces, lui fit observer que cette cérémonie était inutile, puisqu'il venait de recevoir l'extrême-onction, mais celui-ci répondit que « c'était une bonne préparation au long voyage qu'il allait entreprendre. » Le majordome ayant objecté au monarque qu'il ne pourrait, à cause de l'inflammation de sa gorge, avaler l'hostie, Charles répliqua : « Je l'avalerai, » d'un ton qui ferma la bouche à Quixada.

Comme on craignait de n'avoir plus le temps de faire dire une messe, pour bénir une hostie, on prit celle qui était déposée sur le maître-autel de l'église. Elle fut apportée par le confesseur, Jean de Regla, accompagné, comme auparavant, des moines du couvent, qui, alors au nombre de trente environ, remplirent la chambre impériale. Le malade reçut l'eucharistie avec la plus grande dévotion, disant : « Dieu de vérité, rédempteur du monde, je remets mon âme entre vos mains. » Le majordome s'assura qu'aucune parcelle de l'hostie n'était restée collée à l'intérieur de sa bouche. La messe fut ensuite célébrée. Charles priait silencieusement, avec une visible ardeur, mais, lorsque les moines récitèrent les mots : « Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du

monde, ayez pitié de nous! » on le vit, levant avec effort ses mains débiles, se frapper la poitrine, d'un air d'humilité et de contrition profondes. La cérémonie, au lieu d'épuiser ses forces, paraissait les avoir ranimées; sa figure respirait une douce béatitude, qui persista au milieu des douleurs de l'agonie, tant qu'il conserva l'usage de ses facultés.

Pendant le reste de la matinée, l'empereur se fit lire des passages des Écritures, désignant ceux qu'il préférait et, entre autres, la passion de Jésus-Christ dans Luc. Villalva entremêlait sa lecture des exhortations les plus convenables dans ce moment; le monarque l'écoutait attentivement, les yeux fermés et les mains croisées sur sa poitrine. A midi arriva à Yuste Carranza, archevêque de Tolède, que l'on attendait depuis longtemps. Ce « moine noir, » ainsi nommé à cause de son teint basané, s'était rendu fameux par la part qu'il avait prise aux persécutions religieuses exercées en Angleterre, et devait par la suite devenir plus célèbre encore par la persécution imméritée dont il devint lui-même l'objet, de la part de l'Inquisition. Il venait des Pays-Bas et apportait des nouvelles de Philippe, qui l'avait récemment promu à son archevêché. Malheureusement pour lui, son orthodoxie avait éveillé des soupçons dans l'esprit du saint-office; il avait, sans doute, par suite d'un long séjour en Allemagne et d'une lecture assidue d'ouvrages protestants, modifié en partie ses anciennes opinions, mais, bien qu'avec Pole, Morone et certains autres prêtres lettrés du temps, il eût adopté des vues plus larges que celles du concile de Trente, il était au fond du cœur aussi fervent catholique que pouvait l'être le plus implacable de ses ennemis. Certains d'entre ceux-ci qui entouraient l'empereur, et surtout Regla, le plus actif de tous, comme le prouva sa

conduite ultérieure, avaient cherché à faire naître dans l'esprit de celui-ci des doutes sur l'orthodoxie de Carranza. Le malade n'était pas en état d'examiner l'affaire en ce moment; lorsque l'archevêque, introduit dans la chambre, eut, à genoux au bord du lit de l'empereur, baisé la main de celui-ci, Charles le regarda pendant quelques instants en silence, puis le pria de se reposer un peu.

Le monarque touchait à sa fin; il sentit lui-même que le dénouement approchait. Il recommanda à Quixada d'apporter les cierges bénits, provenant du sanctuaire de Notre-Dame de Montserrat, ainsi qu'une image de la Vierge et un crucifix, qui avait servi à l'impératrice mourante et que son époux avait conservé pour consoler ses derniers instants. Le majordome, voyant son maître décliner, fit appeler l'archevêque de Tolède, qui, à la demande de l'empereur, lut à haute voix certains passages des Écritures, et, entre autres, ce psaume sublime : « Des profondeurs de l'abîme, j'ai crié vers toi, Seigneur! » S'approchant ensuite du lit du mourant, il s'agenouilla et, présentant un crucifix, s'écria : « Voici celui qui nous a tous rachetés! Il n'y a plus de péché; tous sont pardonnés. » Ces paroles ne furent pas seulement entendues de celui auquel elles s'adressaient, et le confesseur Regla les releva pour dénoncer malignement leur auteur au saint-office, comme adhérant à la doctrine protestante de la justification par la foi seule; elles scandalisèrent plus d'un prêtre dans la chambre, ainsi que le grand-maître d'Alcantara, qui pria Villalva de préparer le malade à la mort, en lui faisant une exposition plus orthodoxe des doctrines catholiques. La voix rude et désagréable de Carranza avait tant importuné Charles, que Quixada avait dû prier l'archevêque de parler plus bas. Villalva, le prédicateur

favori de l'empereur, qu'il avait si souvent charmé par son éloquence douce et insinuante, s'avança alors.

L'hiéronymite recourut à de tout autres moyens de consolation que ceux dont s'était servi le primat. « Votre majesté, » dit-il, « est venue au monde, le jour de la Saint-Mathieu; elle en sortira, le jour de la Saint-Mathias. Saint Mathieu et saint Mathias étaient deux apôtres, deux frères, portant presque le même nom, deux disciples du Christ. Avec de pareils intercesseurs, vous n'avez rien à craindre. Tournez-vous donc avec confiance vers Dieu, qui vous recevra en ce jour dans le ciel. » « C'est ainsi, » selon les fortes expressions de Mignet, « que les deux doctrines qui se partageaient le monde au temps de Charles-Quint, se trouvaient une fois de plus mises en présence devant le lit de mort de ce prince. » Le mourant n'était pas en état de remarquer les nuances différentes de ces doctrines, mais son esprit affaibli se rattachait avec une foi pieuse à l'espoir que toutes deux faisaient briller à ses yeux; une douce sérénité était empreinte sur sa physionomie, « signe, » dit Carranza, dans une lettre adressée peu de jours après à la régente, « signe de paix et de tranquillité intérieure, qui remplissait de joie tous les assistants. »

Outre l'archevêque, le prieur de Grenade, Villalva et deux ou trois autres prêtres, on voyait encore dans la chambre le comte d'Oropesa, avec quelques membres de sa famille, le grand-maître d'Alcantara et un petit nombre de personnages de haut rang, habitués à venir rendre leurs hommages à leur ancien maître; tous, réunis autour de lui, contemplaient avec douleur ces traits révérés, sur lesquels s'étendaient déjà les ombres de la mort. Pendant quelques heures, un silence religieux régna dans l'appartement; on n'enten-

dait que la respiration haletante du mourant. A la fin, sortant de sa léthargie, Charles parut sentir que le moment fatal était arrivé; il était deux heures du matin, le 21 septembre. Posant un doigt sur son pouls, l'empereur secoua faiblement la tête, comme pour montrer que tout était fini; il fit signe alors à Quixada d'allumer le cierge. En même temps, Carranza lui présenta le crucifix de l'impératrice. Après l'avoir regardé fixément pendant un instant, Charles le porta à ses lèvres, puis le pressa avec ferveur contre sa poitrine. L'archevêque, lui reprenant le crucifix, le tint devant les yeux glacés du mourant, qui, se soulevant, avec l'aide du fidèle Quixada, un cierge dans la main, s'écria : « Le temps est venu maintenant ! » Alors, contemplant avec une indicible ardeur ce symbole sacré, souvenir pour lui d'amours terrestres aussi bien que célestes, il étendit le bras gauche comme pour le saisir, invoqua le nom de Jésus, si haut qu'on l'entendit dans la salle voisine, et laissant retomber sa tête sur l'oreiller, avec un soupir convulsif, il expira. Il n'avait cessé de demander à Dieu, craignant peut-être une folie héréditaire, la grâce de mourir en conservant jusqu'au bout sa raison : ses prières avaient été exaucées.

Cette scène imposante et touchante avait profondément ému tous les assistants. Le grand-maître d'Alcantara, dans une lettre écrite le même jour à la régente, exprima le bonheur qu'il avait ressenti, en se voyant reconnu de l'empereur jusqu'au dernier moment. Quixada ne pouvait se persuader que son maître n'était plus et, se jetant sur ce corps inanimé, il s'abandonna à des accès de douleur. Le cadavre resta toute la journée couché sur le lit de mort; il fut confié à la surveillance de quatre moines, les seules personnes qui, avec le majordome, entrèrent dans la chambre. Celui-ci

venait, à chaque instant, contempler ces traits bien-aimés. Pendant une de ses absences, les hiéronymites, comme nous le tenons de l'un d'entre eux, qui était de garde, éprouvèrent la curiosité bien naturelle de voir l'empereur, qui était caché par les rideaux du lit; un sentiment de respect pour le défunt et la crainte de déplaire à Quixada, les retinrent quelque temps, mais à la fin la curiosité l'emporta et, tirant les rideaux, ils regardèrent avec terreur ces formes privées de vie. Les traits du grand prince, au lieu d'avoir la lividité cadavérique, étaient encore animés d'un reste de rougeur; la physionomie, qui avait la fixité du marbre, était empreinte de cette sérénité qui succède à la lutte. La tête était couverte d'un bonnet richement brodé, et le corps, dont le haut se dissimulait sous une couverture de soie noire, était enveloppé dans une robe ample. Sur la poitrine, près du cœur, reposait le crucifix d'argent que l'impératrice mourante avait étreint de ses mains défaillantes, et qui devait passer plus tard dans celles de son fils. Au dessus du chevet, était suspendue une image de la Vierge, une des reliques réservées pour ce moment par l'empereur. Pendant cette contemplation, les hiéronymites entendirent le pas du majordome qui approchait, et, craignant d'être surpris, ils se hâtèrent de fermer les rideaux.

Les restes du monarque défunt furent déposés dans un cercueil de plomb, renfermé dans un autre en bois de châtaignier, puis on les descendit dans la chapelle, par la fenêtre de la chambre. On plaça le cercueil sur un catafalque, couvert d'un drap noir, aux armes impériales, et dressé au centre de l'église, également tendue de noir; mille cierges allumés éclairaient cette triste scène. Une foule immense de personnes de tout rang, accourues des environs,

se pressait dans l'enceinte consacrée; on y remarquait les moines de Cuacos et des religieux venus des différents couvents du voisinage. Les anciens serviteurs de Charles portaient tous le deuil; on voyait parmi eux Quixada, enveloppé dans un manteau de couleur sombre, avec lequel il cachait sa figure, et près de lui son royal pupille, don Juan d'Autriche, également en grand deuil. Les événements de ce jour étaient bien faits pour laisser une profonde impression sur l'esprit du jeune héros qui, après une courte mais brillante carrière, réclama, comme la meilleure récompense de ses services, la faveur de reposer à côté de son père dans le fastueux mausolée élevé par Philippe et destiné aux princes de la maison d'Autriche.

Les obsèques, sous la direction de l'archevêque de Tolède, durèrent trois jours. Les hiéronymites de Yuste, les cordeliers de Jarandilla, les dominicains de Sainte-Catherine chantèrent les chants funèbres. Un sermon fut prononcé chaque jour; le premier le fut par Villalva, le prédicateur favori de Charles-Quint. A la demande de Quixada, celui-ci avait pris note de ce qui s'était passé dans la chambre du moribond, et il avait habilement introduit ces détails dans son discours, empreint d'une éloquence douce et passionnée qui émut tout l'auditoire.

Pendant le service, on avait placé une chaise dans le chœur pour un haut personnage, que ses infirmités empêchaient de rester si longtemps debout. Mais Quixada, malgré les représentations du grand-maître d'Alcantara, ami de ce seigneur, fit ôter la chaise, en disant que nul n'eût osé s'asseoir en présence du monarque vivant et que l'on ne devait pas témoigner moins de respect à l'empereur mort. Ce sentiment de délicatesse fut partagé par tous les assis-

tants, qui restèrent debout tout le temps que durèrent ces longues cérémonies.

A la fin du troisième jour, eut lieu l'enterrement, et les restes de Charles-Quint furent confiés à la terre, au milieu des larmes et des lamentations de la foule. Ce ne fut pas toutefois sans certaines difficultés. L'empereur avait demandé par son testament d'être enterré en partie sous le maître-autel, de manière que la tête et le haut de son corps fussent à la place où le prêtre se tenait pour célébrer la messe. Il avait fait cette demande par pure humilité, mais elle souleva une question parmi les moines scrupuleux : convenait-il que des ossements, autres que ceux d'uu saint, occupassent une place aussi auguste que celle où s'élève l'autel? La discussion échauffa les esprits un peu plus qu'il ne séait en cette occasion. Enfin cette importante affaire fut réglée, on pratiqua une ouverture dans le mur de la chapelle et l'on y fit passer la tête du monarque, de manière que les pieds de celui-ci touchassent l'extrémité du terrain consacré.

Ces lugubres cérémonies terminées, l'archevêque de Tolède et le prieur de Grenade partirent, avec quelques autres dignitaires de l'Église et un certain nombre de nobles. Mais, après leur départ, la foule, au lieu de diminuer, ne cessa de grossir, et l'église se trouva à peine assez grande pour la contenir. Le service funèbre dura encore six jours, pendant lesquels Villalva continua ses pieuses exhortations, avec des accents douloureux et touchants qui restèrent longtemps dans la mémoire des auditeurs. La réputation qu'il s'acquit par son éloquence brûlante, en cette occasion, attira sur lui l'attention de Philippe, dont il devint plus tard le prédicateur favori, comme il l'avait été du père.

Le neuvième jour, tout était fini. Les moines des environs retournèrent dans leurs couvents, et l'on vit se disperser la foule qui était accourue pour rendre un dernier tribut de respect à son ancien souverain. Le silence régna de nouveau à Yuste, et les hiéronymites reprirent le tranquille et monotone genre de vie qu'avait dérangé l'arrivée de leur hôte illustre.

Jean de Regla, Quixada et Gazteln étaient les exécuteurs testamentaires de l'empereur; ces deux derniers étaient chargés de dresser l'inventaire des effets personnels qu'il avait possédés à Yuste. Ils commencèrent par payer aux serviteurs de Charles ce qui leur était dû et acquittèrent les legs qui leur avaient été faits. Cela leur demanda peu de temps, et, quelques jours après, tous ces hommes partirent pour Valladolid. La régente en prit quelques-uns à son service, mais la plupart, y compris le bon Van Male, retournèrent dans les Flandres, leur pays natal, enrichis par les pensions que leur avait faites leur ancien maître et munis de lettres de recommandation pour Philippe.

Charles n'avait pas oublié le couvent dans ses libéralités; il lui avait laissé douze cents ducats à distribuer entre les moines, les poêles qui garnissaient sa maison et les riches tentures de drap et de velours qui devaient servir à la décoration de l'église, le jour de ses obsèques. Il lui laissait également le tableau du Titien, « La Gloire, » qui ornait les murs de la chapelle, don plus précieux, trop précieux même, car ce chef-d'œuvre ne resta pas longtemps à Yuste. Quixada reçut le poney borgne, que l'empereur n'avait monté qu'une seule fois, depuis son arrivée en ces lieux; mais le docteur Cornelius ayant réclamé une des mules, la régente envoya de Valladolid l'ordre de garder pour elle tout ce qui avait

appartenu à son père, même les objets les plus insignifiants, à l'exception du cheval donné au majordome. Charles possédait un chat angora et un perroquet parlant avec une facilité merveilleuse; ces animaux, dont sa sœur, Catherine de Portugal, lui avait fait présent, l'amusaient souvent pendant des heures entières, lorsqu'il était inoccupé; ils furent mis dans une litière et conduits, sous escorte, à Valladolid. En un mot, tout ce qui avait été dans la maison de l'empereur paraissait avoir une grande valeur aux yeux de Jeanne, comme souvenir.

Quixada et Gaztelu, ayant enfin accompli leur pénible tâche, firent en décembre leurs derniers adieux à ces solitudes qui leur avaient toujours été odieuses et dont la vue évoquait maintenant dans leur esprit les pensées les plus mélancoliques. Le majordome ramena sa famille à Villagarcia, d'où il l'avait tout récemment conduite à Cuacos. Là, dona Magdalena et lui continuèrent de surveiller, avec une extrême sollicitude, l'éducation de leur royal pupille. Peu de temps après, Philippe, se conformant aux désirs de son père défunt, reconnut don Juan comme son frère, et ouvrit ainsi une carrière glorieuse à l'ambition de ce jeune prince, qui, après une vie courte mais remplie d'événements, laissa un nom impérissable.

La mort de Charles-Quint causa dans toute la chrétienté une profonde sensation, presque comparable à celle qui s'était produite, lors de son abdication. Cet événement fut même ressenti plus vivement par les anciens sujets de ce monarque; leur perte était plus grande. L'empereur, ainsi qu'on l'a vu, avait continué, dans sa retraite, d'exercer une influence considérable sur la marche des affaires publiques, mais maintenant il avait disparu pour toujours, et ses sages

conseils ne devaient plus guider, au milieu de ses embarras, son successeur, jeune et inexpérimenté.

Les obsèques de l'illustre défunt furent célébrées avec grande pompe par sa fille, à Valladolid. Son ami, François Borja, se fit entendre en cette occasion; il avait pris pour texte de son sermon ces paroles de circonstance : « Je voulais m'égarer au loin et rester dans le désert. » Le prédicateur émailla son discours d'anecdotes et de traits relatifs à l'empereur, qu'il regardait comme un modèle de perfection chrétienne; entre autres faits, il rapporta que Charles lui avait dit, dans une conversation, que, depuis l'âge de vingt et un ans, il n'avait pas laissé passer un jour sans consacrer quelques heures à une méditation pieuse.

Des services funèbres furent également célébrés, en l'honneur du défunt, dans plusieurs autres villes d'Espagne, telles que Tolède, Tarragone, Séville; à Rome, où ce spectacle fut entouré d'une plus grande pompe; à Naples, à Lisbonne, à Vienne; enfin, à Bruxelles, la capitale des Pays-Bas, où les cérémonies furent conduites avec une splendeur extraordinaire, en présence de Philippe et de sa cour.

Aussitôt que le roi apprit la nouvelle de la mort de son père, il donna l'ordre de sonner les cloches de toutes les églises et de tous les couvents du pays, trois fois par jour durant quatre mois, et défendit qu'il y eût, de tout ce temps, des fêtes ou des réjouissances publiques. Le 28 décembre avait été fixé pour la célébration des obsèques dans la grande cité flamande. Une procession fut formée par les grands officiers de la couronne, en costume de cérémonie, les membres du haut clergé, les nobles de distinction et les chevaliers de la Toison d'or, reconnaissables aux magnifiques insignes de leur ordre. On remarquait, au milieu du cortége,

le roi, marchant à pied, la tête couverte d'un large capuchon qui cachait la moitié de sa figure, et le corps enveloppé dans un manteau de couleur sombre, dont la queue était portée par son ministre favori, Ruy Gomez. C'était le soir, et cette longue procession défila par les rues de la capitale, à la lueur des torches, entre deux files de soldats espagnols et allemands, en costume national; elle avança ainsi au son d'une musique funèbre, à pas si lents qu'il lui fallut deux heures pour arriver à l'antique église de Sainte-Gudule, où elle s'arrêta.

Au centre de la nef s'élevait un pavillon ou, comme on l'appelait, une chapelle, tendue de noir et éclairée par trois mille cierges; à l'intérieur était un sarcophage couvert d'un drap de velours noir, sur lequel on déposa la couronne impériale, avec le globe et le sceptre. En face de cette chapelle, on avait placé un trône pour le roi et, plus bas, des siéges pour les dignitaires de l'Église, ainsi que pour les seigneurs espagnols et flamands. Les galeries, ornées de tentures en velours noir et en drap d'or, richement brodées aux armes impériales, étaient occupées par les dames de la cour Le voyageur qui visite aujourd'hui ce vénérable monument où Charles-Quint tenait habituellement les chapitres de la Toison d'or, en regardant la figure caractéristique de ce monarque sur les vitraux coloriés de ces magnifiques fenêtres, reverra peut-être en imagination ce jour mémorable où le peuple flamand et tous les personnages de haut rang, avec toutes les beautés de la capitale, s'assemblèrent en ce lieu pour célébrer les obsèques du grand empereur; où, au milieu de nuages d'encens, à l'éblouissante clarté de milliers de cierges, les sons graves de l'orgue, résonnant sous les voûtes profondes, se marièrent à la voix des prêtres

chantant un funèbre Requiem pour le repos de l'âme de leur ancien souverain.

En 1570, douze ans après la mort de son père, Philippe visita le couvent de Yuste. Comme sa voiture longeait le mur du jardin, il fit arrêter pour lire une inscription taillée dans la pierre angulaire, au dessous des armes impériales : « Dans cette maison religieuse de Yuste, soumise aux règles de saint Jérôme, Charles-Quint, empereur, roi des Espagnes, prince très chrétien et invincible, passa la fin d'une vie consacrée à la défense de la foi et au maintien de la justice. » Le roi, mettant pied à terre, traversa le jardin encore embaumé des doux parfums des tilleuls, des orangers, et rempli d'arbustes en fleurs que son père s'était amusé à planter. Il pouvait lire sur le mur de la terrasse couverte une autre inscription, rappelant le jour où l'on supposait que la dernière maladie de Charles avait commencé : « Sa majesté, l'empereur Charles-Quint, notre maître, était assis à cette place lorsqu'il tomba malade, le 31 août, à quatre heures de l'après-midi. Il mourut le 21 septembre, à deux heures et demie du matin, l'an de grâce 1558. » La première indication est inexacte : le fait s'était passé un jour plus tôt, le 30 août; ces lignes avaient évidemment été écrites par les moines, car c'est la même erreur de date dans laquelle les chroniqueurs hiéronymites sont tombés en faisant leur récit.

Philippe examina attentivement toutes les parties de l'édifice; par un sentiment de respect, il refusa de passer la nuit dans la chambre de son père et se logea dans une petite chambre contiguë, à peine assez grande pour recevoir un lit. Il passa deux jours à Yuste. Le roi, à ce qu'il paraît, ne fit pas d'excessives largesses aux hiéronymites; à son

départ, il ne leur laissa, comme souvenirs de cette visite, que quelques reliques et une coupe d'or ; peut-être pensait-il qu'ils avaient tiré assez d'honneur et de profit du séjour de l'empereur parmi eux. Peu de temps après, il leur enleva le tableau que leur église était fière de posséder, le « Jugement dernier » du Titien. Ce chef-d'œuvre fut transféré au palais-couvent de l'Escurial, où il fut bien plus souvent admiré qu'il ne l'eût été dans les obscures solitudes de Yuste. Philippe le remplaça par une copie fidèle, destinée à être suspendue au dessus du maître-autel de la chapelle, qui, plusieurs années après, fut ornée de quelques riches décorations par la main de Herrera, le principal architecte de l'Escurial.

A peu de temps de là, les hiéronymites furent accablés d'un malheur, auquel ils furent plus sensibles encore qu'à la perte du tableau du Titien ; on enleva de leur couvent les restes de l'empereur, qu'ils s'étaient montrés jusque-là plus fiers de conserver dans leur église, qu'ils ne l'avaient été de l'honneur que Charles-Quint leur avait fait, en venant vivre au milieu d'eux. Dans l'hiver de 1574, la construction de l'Escurial étant déjà bien avancée, Philippe II mit à exécution le projet qu'il avait formé de réunir les dépouilles mortelles de ses parents, pour les déposer dans le fastueux mausolée qu'il réservait aux princes de la maison d'Autriche. On se prépara donc à enlever des différents lieux où ils avaient été inhumés, les corps de l'impératrice Isabelle et de deux de ses fils, morts en bas âge, de Marie de Portugal, la première femme de Philippe, et enfin de la reine Éléonore de France, laquelle avait été enterrée à Merida.

Le cortége funèbre arriva à Yuste, où il fut rejoint par une petite troupe de moines de Saint-Jérôme, escortant le

cercueil de l'empereur. Les moines se livrèrent à de bruyantes lamentations, à la vue des préparatifs faits pour leur enlever leur souverain défunt; ils comprenaient que la gloire dont leur couvent avait brillé allait s'éclipser à jamais. Le prédicateur, choisi pour prononcer un sermon en cette occasion, exhala sa douleur dans un langage chaleureux et passionné, auquel on reconnaissait un fidèle disciple de Villalva; apostrophant l'ombre de Charles-Quint, il dépeignit longuement les sentiments d'amour et de respect, que les hiéronymites de Yuste conserveraient toujours pour le grand prince qui avait daigné venir habiter au milieu d'eux. « Le Tout-Puissant, » dit l'orateur, « a renfermé toutes choses dans des limites, le ciel, la terre, la mer; à l'amour seul il n'a pas mis de bornes. » Les habitants des environs se montrèrent aussi affligés, comme si, eût-on dit, une partie de l'éclat que la présence de l'empereur avait répandu sur Yuste avait rejailli jusque sur eux. Comme le long cortége traversait le village de Cuacos, dont les grossiers paysans avaient, on se le rappelle, tant importuné leur illustre voisin, ceux-ci exprimèrent leurs regrets par une représentation dramatique, dans laquelle le village et le désert personnifiés se plaignaient l'un à l'autre, en vers rustiques, de leur abandon.

Vingt-six moines mendiants et huit hiéronymites de Yuste formaient la procession, avec quelques membres du haut clergé et des seigneurs de la cour. Cinq voitures de deuil portaient les corps des augustes défunts. On avança si lentement qu'on n'arriva qu'au bout de dix jours au terme du voyage. De sombres nuages s'étaient amoncelés au dessus des hauteurs qni entourent l'Escurial; au moment où le funèbre cortége entrait dans l'enceinte consacrée, un terrible

orage s'abattit avec furie contre les murailles grises du couvent, et, tandis que les éléments déchaînés menaçaient de faire crouler le vaste édifice, les restes glacés de Charles-Quint et de sa famille furent une seconde fois confiés à la terre.

Les obsèques de l'empereur furent célébrées à l'Escurial avec la pompe solennelle dont elles avaient été entourées à Yuste. Par une singulière coïncidence, l'oraison funèbre du grand prince fut de nouveau prononcée par l'hiéronymite Villalva, devenu le prédicateur favori de Philippe II. Le monarque, conformément à ses désirs, fut enterré aussi près que possible de l'autel, un peu en avant, à côté de sa bien-aimée Isabelle. Au dessus, dans une châsse de jaspe, on voyait les statues en cuivre des royaux époux, agenouillés côte à côte, dans leurs manteaux artistement travaillés, les mains jointes, dans l'attitude de la prière; ces statues étaient l'œuvre de Leoni. Derrière on remarquait les effigies des deux sœurs de Charles, Éléonore de France et Marie de Hongrie, également à genoux, les mains étendues et la figure tournée vers l'autel. Ces deux princesses reposaient dans le caveau au dessous, près de leur frère; la mort n'avait pas séparé ceux qui s'étaient tant aimés dans la vie.

Yuste, si longtemps honoré de la présence de Charles-Quint, perdit tout droit à son titre de *royal*. Son palais devint l'objet spécial de la sollicitude du gouvernement, et en 1638, Philippe IV consacra six mille ducats à le réparer complétement. On en entendit peu parler dans la seconde moitié de ce siècle, ainsi que dans le suivant, et l'on put croire que l'on allait voir s'accomplir la triste prédiction de l'orateur hiéronymite, annonçant que le souvenir du séjour

de Charles-Quint au couvent, finirait par s'effacer entièrement de la mémoire des hommes.

L'oubli dans lequel était tombé Yuste fut ce qui le protégea le plus efficacement; le temps vint cependant où cette protection lui fit défaut. Pendant les guerres de la péninsule, en 1810, des dragons français, fourrageant dans les environs, trouvèrent le cadavre mutilé d'un de leurs compagnons, non loin des portes du monastère. Ne doutant pas que le crime n'eût été commis par les religieux, la soldatesque furieuse s'abattit sur le couvent, dont les habitants épouvantés s'enfuirent au loin, et mit le feu à l'édifice, en plusieurs endroits. Le vaste monument brûla durant huit jours, sans que nul tentât d'éteindre l'incendie; le neuvième jour, ce n'était plus qu'un amas de cendres fumantes; une petite partie du cloître seule, à l'ouest, avait été épargnée. L'église, grâce à la solidité de ses murailles, échappa heureusement aux flammes, et, à son tour, protégea le palais qui lui était adossé.

En 1820, une irruption des patriotes des villages environnants compléta l'œuvre de destruction; ceux-ci dévastèrent l'intérieur des bâtiments qui restaient encore debout, enlevèrent tous les objets de valeur qu'ils renfermaient et convertirent la chapelle même en écurie. La belle copie du Jugement dernier du Titien, suspendue depuis le temps de Philippe II, au dessus du maître-autel, fut emportée par les libéraux de Tejuela, qui la placèrent dans leur église paroissiale.

Cependant les hiéronymites, chassés de leur asile, erraient dans le voisinage, ne pouvant renoncer à l'espoir de rentrer un jour en possession de ces lieux que tant de glorieux souvenirs leur rendaient chers. Dès qu'ils virent poindre

l'aurore de jours meilleurs, un petit nombre de moines rentrèrent dans leurs anciennes demeures, où ils se logèrent comme ils purent dans les ruines du cloître. Ils y furent plus d'une fois visités par des voyageurs, qui attestent que les religieux continuaient à exercer, comme par le passé, une généreuse hospitalité, malgré leurs faibles ressources. Leur vie monastique ne devait pas durer longtemps; en 1837, parut le décret ordonnant la suppression des couvents, et les malheureux hiéronymites, la plupart brisés par l'âge et les infirmités, furent de nouveau condamnés à errer sans abri sur la terre.

Désert et négligé, Yuste déchut rapidement. Le voyageur qui s'y rend aujourd'hui, en se frayant péniblement un chemin à travers des buissons épais, a peine à s'imaginer qu'il est dans le jardin si bien cultivé autrefois par un puissant empereur; cependant, au delà des murs, il voit encore le grand noyer de Yuste, couvrant de ses bras gigantesques la place où jadis une foule immense s'assemblait pour célébrer l'anniversaire de la naissance de son ancien souverain, et où celui-ci, dit-on, venait souvent s'asseoir, méditant sur les gloires flétries du passé ou cherchant à sonder les sombres mystères de l'avenir.

L'étranger peut entrer maintenant dans le palais, sans avoir besoin de ce permis royal auquel le monarque attachait tant d'importance, qu'il en fit, à son lit de mort même, l'objet d'une recommandation spéciale à Philippe; mais, en errant dans ces chambres sombres et désolées, aujourd'hui converties en des magasins de blé et d'olives, il reverra difficilement en imagination le temps depuis si longtemps écoulé, où Charles-Quint donnait audience, en ces lieux mêmes, aux ambassadeurs étrangers, et cette nuit mémo-

rable où des prêtres, des seigneurs, réunis autour de son lit, écoutaient dans un religieux silence les dernières paroles de leur maître mourant.

Partout s'offre aux regards l'image de la désolation. L'église est encore debout, mais les délicates sculptures du chœur et les belles décorations des murs sont tombées ou ont été violemment arrachées. Tout autour, le terrain est jonché de débris de colonnes et de voûtes; les murs noirs, dégradés, du cloître dominent majestueusement cette scène affligeante. Cependant là même la nature s'est, comme toujours, empressée de dérober à la vue les ravages du temps et les effets de la violence; elle a jeté sur ces ruines un riant tapis de fleurs sauvages et revêtu le hideux squelette d'un riche manteau [1].

Yuste ne vit plus que dans le passé; déjà son nom commence à disparaître de la carte d'Espagne. Mais il vivra toujours dans l'histoire, et longtemps encore des voyageurs viendront, des pays les plus éloignés, visiter ces lieux mémorables, où, retiré loin du tumulte du monde, vécut et mourut le plus grand monarque du XVI[e] siècle.

[1] La description la plus étendue et la plus intéressante de Yuste, dans son état actuel de désolation, se trouve dans Ford, « *Handbook of Spain,* » tome I[er], p. 552, 553 (éd. de 1845), et dans les dernières pages de « *La vie claustrale de Charles-Quint,* » par Stirling. Le récit éloquent et animé de ces deux écrivains montre qu'ils s'étaient bien inspirés du génie de ces lieux.